

Vergilius Maro, Publius

Les Bucoliques de Virgile [... précédées de la vie du poète latin et  
accompagnées de remarques sur le texte]

Paris 1806

4 A.lat.a. 851 a

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10217494-4

---

### Copyright

Das Copyright für alle Webdokumente, insbesondere für Bilder, liegt bei der Bayerischen Staatsbibliothek. Eine Folgeverwertung von Webdokumenten ist nur mit Zustimmung der Bayerischen Staatsbibliothek bzw. des Autors möglich. Externe Links auf die Angebote sind ausdrücklich erwünscht. Eine unautorisierte Übernahme ganzer Seiten oder ganzer Beiträge oder Beitragsteile ist dagegen nicht zulässig. Für nicht-kommerzielle Ausbildungszwecke können einzelne Materialien kopiert werden, solange eindeutig die Urheberschaft der Autoren bzw. der Bayerischen Staatsbibliothek kenntlich gemacht wird.

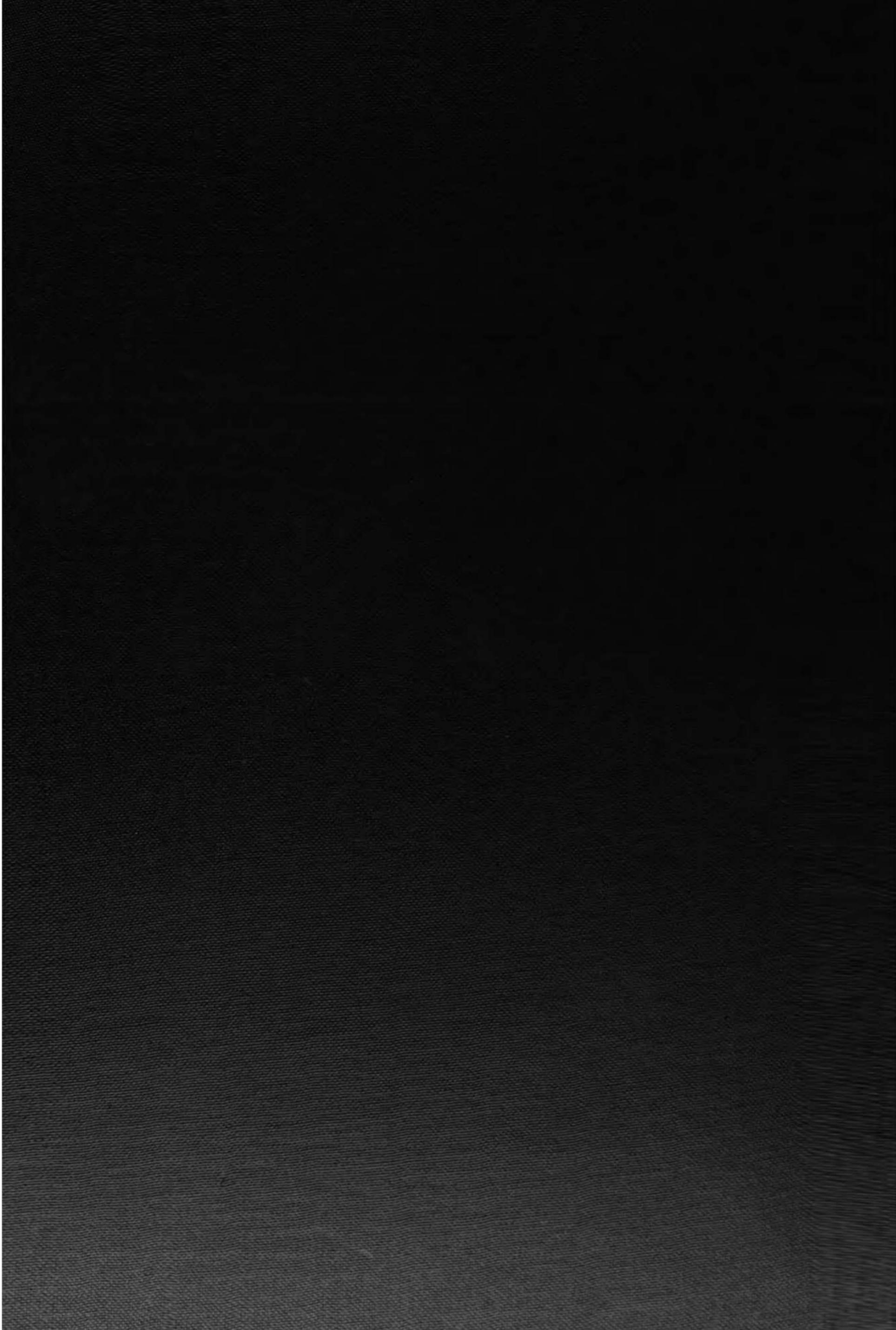
Eine Verwertung von urheberrechtlich geschützten Beiträgen und Abbildungen der auf den Servern der Bayerischen Staatsbibliothek befindlichen Daten, insbesondere durch Vervielfältigung oder Verbreitung, ist ohne vorherige schriftliche Zustimmung der Bayerischen Staatsbibliothek unzulässig und strafbar, soweit sich aus dem Urheberrechtsgesetz nichts anderes ergibt. Insbesondere ist eine Einspeicherung oder Verarbeitung in Datenbanken ohne Zustimmung der Bayerischen Staatsbibliothek unzulässig.

The Bayerische Staatsbibliothek (BSB) owns the copyright for all web documents, in particular for all images. Any further use of the web documents is subject to the approval of the Bayerische Staatsbibliothek and/or the author. External links to the offer of the BSB are expressly welcome. However, it is illegal to copy whole pages or complete articles or parts of articles without prior authorisation. Some individual materials may be copied for non-commercial educational purposes, provided that the authorship of the author(s) or of the Bayerische Staatsbibliothek is indicated unambiguously.

Unless provided otherwise by the copyright law, it is illegal and may be prosecuted as a punishable offence to use copyrighted articles and representations of the data stored on the servers of the Bayerische Staatsbibliothek, in particular by copying or disseminating them, without the prior written approval of the Bayerische Staatsbibliothek. It is in particular illegal to store or process any data in data systems without the approval of the Bayerische Staatsbibliothek.





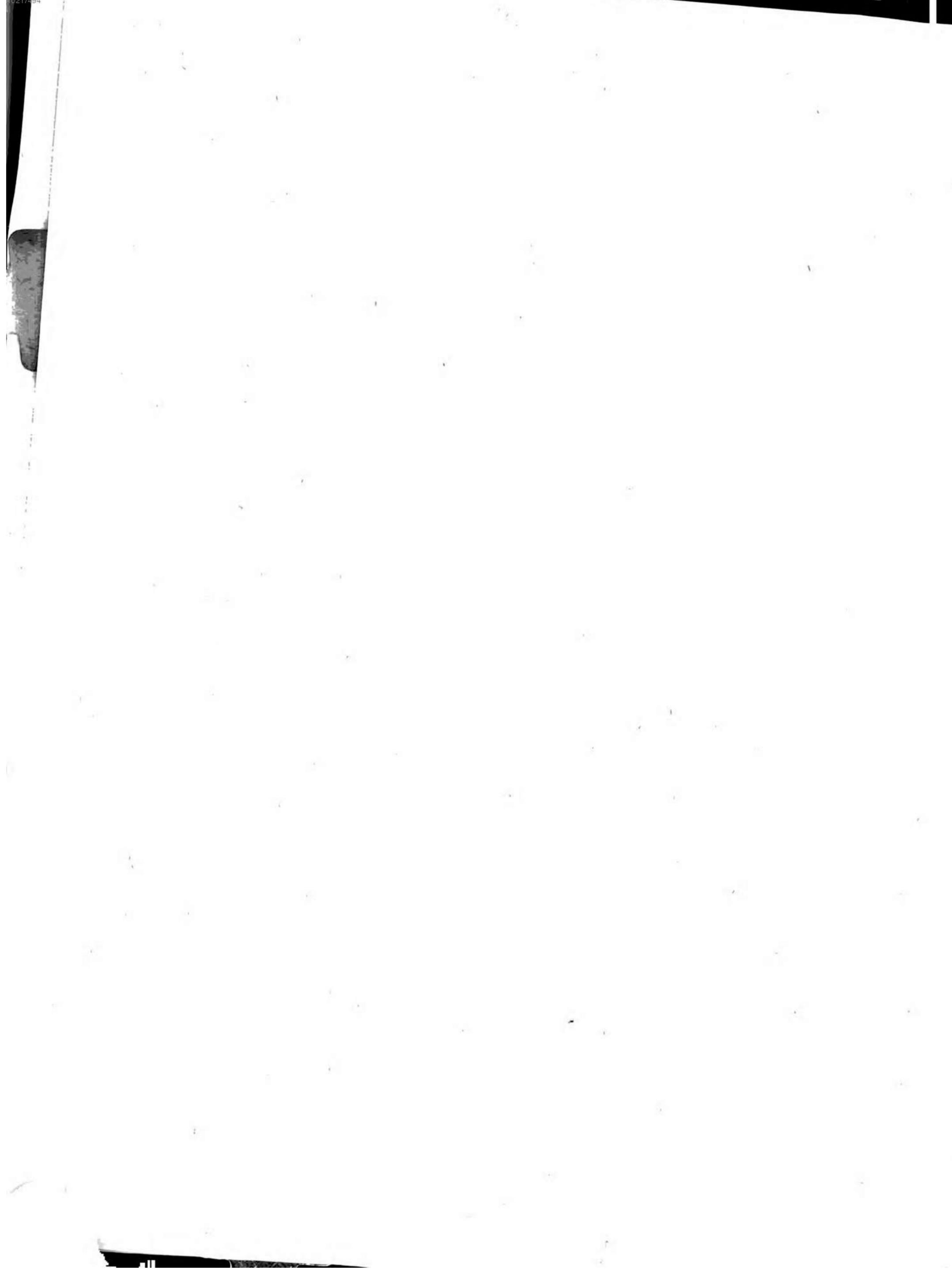


4° A. lat. a. 851 a



**BIBLIOTHECA  
REGIA  
MONACENSIS.**





4. A. lat. n. 854 a

# LES BUCOLIQUES

EN VERS FRANÇAIS,

PRÉCÉDÉES DE LA VIE DU POÈTE LATIN,  
ET ACCOMPAGNÉES DE REMARQUES SUR LE TEXTE;

POUR COMPLÉTER

## LES OEUVRES DE VIRGILE

TRADUITES PAR J. DELILLE.

157

PUBLII  
VIRGILII MARONIS  
BUCOLICA.

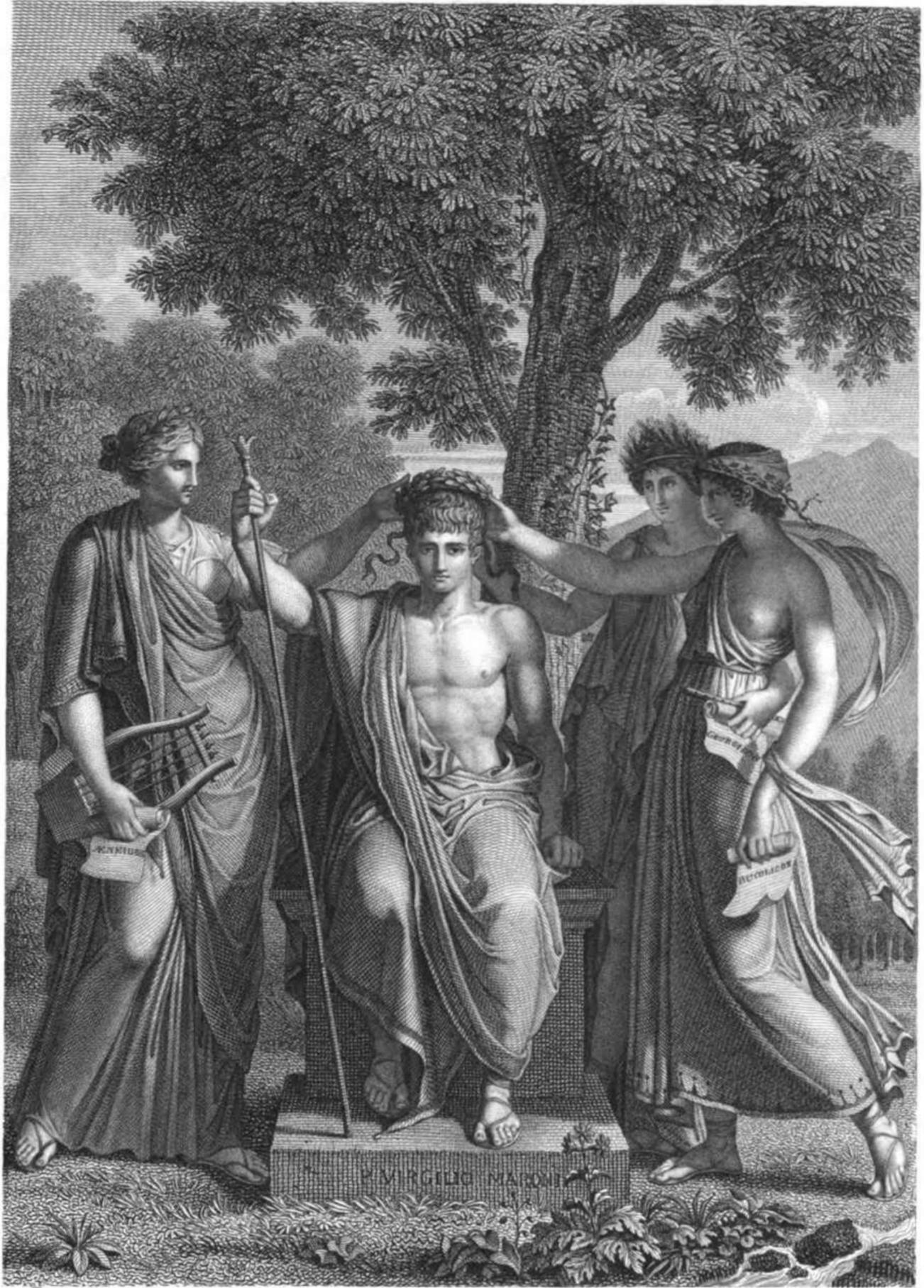


PARISIIS,  
APUD GIGUET ET MICHAUD, TYPOGRAPHOS,  
VIA VULGÒ DICTA BONS-ENFANS, N<sup>o</sup>. 34.

---

M. DCCC. VI.





Gardet. del.

Copia. sculps.

... ..  
(11-11)

Cecini pascua, rura, duces.

(FRONTISP.)

LES BUCOLIQUES

DE VIRGILE,

TRADUITES EN VERS FRANÇAIS.



A PARIS,

CHEZ GIGUET ET MICHAUD, IMP.-LIBRAIRES,  
RUE DES BONS-ENFANS, N<sup>o</sup>. 34.

---

M. DCCC. VI.

East of -  
1911  
March

---

# PRÉCIS HISTORIQUE

ET LITTÉRAIRE

## SUR VIRGILE.

---

**M**ARTIAL a dit : *Sint Mæcenates, non deerunt, Flacce, Marones.* « Qu'il existe des Mécènes, nous ne manquerons pas » de Virgiles. » Sans donner à cette idée poétique et peut-être intéressée plus de valeur et de confiance qu'elle n'en mérite, il est certain que l'heureux concours de circonstances qui fit naître à la même époque Auguste, Mécène, Pollion, Varus et Virgile, servit beaucoup à développer le génie de ce grand poète, celui de tous les auteurs qui a le plus honoré et embelli la langue latine, et dont les ouvrages, éternels modèles de bon goût, présentent à la fois le plus de sagesse dans leur conception, le plus d'élégance dans leur exécution, et souvent les idées les plus morales, comme les

## 6 PRÉCIS HISTORIQUE

sentiments les plus nobles et les plus touchants. Ces titres justifient l'intérêt que doivent inspirer les moindres détails que l'on a pu recueillir sur la naissance, la vie, les ouvrages et la destinée de Virgile. L'histoire d'un personnage célèbre est sa plus ressemblante image; c'est en effet, comme le dit Plutarque, dans les particularités les plus petites et les plus communes de la vie et de la fortune d'un homme, que l'on peut retrouver les causes qui ont déterminé la tournure de son esprit et le genre de ses travaux.

Publius Virgilius Maron naquit le quinzième jour d'octobre, l'an de Rome 684, sous le consulat de Pompée et de Crassus, dans un petit village aujourd'hui connu sous le nom de *Pétula*, autrefois nommé *Andes*, et très proche de Mantoue, capitale de la nouvelle Étrurie, ville plus ancienne de trois cents ans que Rome, au rapport même de Virgile, suivant ces vers du dixième livre de l'*Énéide*.

Ille etiam patriis agmen ciet Ocnus ab oris,  
Fatidicæ Mantûs et Tusci filius amnis :  
Qui muros, matrisque dedit tibi, Mantua, nomen;  
Mantua dives avis, etc.

« Ocnus, le fier Ocnus, quitte aussi sa patrie.  
» La prêtresse Manto, du fleuve d'Étrurie  
» Eut cet enfant divin, et lui-même, dit-on,  
» De sa mère, à Mantoue a donné le beau nom,  
» Mantoue, ouvrage heureux de plus d'un chef illustre. »

(DELILLE.)

Il rappelle également et constate le lieu de sa naissance dans le second livre des *Géorgiques*, par ce vers touchant :

Et qualem infelix amisit Mantua campum,

« Va dans ces prés ravis à ma chère Mantoue. »

(DELILLE.)

Les historiens sont peu d'accord sur la profession du père de Virgile. Les uns prétendent qu'il était fils d'un potier de terre; les autres, que son père était aux gages d'un certain Magus, messenger public, qui, pour récompenser son industrie, le reçut dans sa famille et l'adopta pour gendre. Intéressé par son beau-père à l'exploitation de ses propriétés, il en augmenta si bien la valeur, que, de sa part dans leur produit, comme dans celui des troupeaux, et du profit de ses abeilles, il parvint à acheter des bois qui augmentèrent son aisance. On ajoute qu'il mourut aveugle après une longue vieillesse.

D'autres assurent que son père, nommé Vergilius, était le compagnon d'un astronome ambulante, qui se mêlait d'exercer la médecine ou plutôt l'astrologie, sciences alors inséparables, et pratiquées par un grand nombre de Grecs; ce qui ferait conjecturer que le père de Virgile pourrait avoir été de cette nation; le nom de Maron autoriserait cette idée, et permettrait de le croire issu de l'un des compagnons de Léonidas. On sait que parmi les trois cents Spartiates qui

## 8 PRÉCIS HISTORIQUE

se sacrifièrent au passage des Thermopiles, on en compte un fort célèbre, qui portait le même nom que le père de Virgile.

Sa mère s'appelait Maïa; elle était de famille patricienne, et parente de Varus. Devenue veuve, elle eut un autre époux, et donna bientôt à Virgile un frère appelé Proculus. Quelques historiens assurent au contraire que Maron, père du poète, fut le second mari de sa mère. Le seul fait sur lequel il n'y a point d'incertitude, c'est que Virgile naquit dans un séjour ainsi que dans une condition très obscurs : comme si le sort eût pris plaisir à montrer le contraste le plus frappant entre son origine presque inconnue et l'éclat de sa renommée que le nombre des siècles agrandit encore, loin de l'avoir affaiblie.

On ne peut s'occuper des récits fabuleux qui nous sont parvenus sur la naissance de Virgile, que pour faire sentir le rapport singulièrement remarquable qui existe entre Homère et lui, comme il s'en trouve dans les sujets de leurs poèmes. Homère est né dans l'indigence; les parents de Virgile étaient également pauvres. L'un vit le jour au bord d'une rivière; l'autre dans un fossé. Un peuplier prit racine au lieu même où Virgile naquit, et l'on attribuait à cet arbre des vertus surnaturelles; Hérodote nous apprend qu'Homère eut également son peuplier qu'on visitait avec beaucoup de vénération. A ne considérer que ces confor-

mités, on se persuaderait, si on y attachait quelque croyance, que les mêmes astres influèrent sur la naissance de l'un et de l'autre, et produisirent un même résultat. Mais tout ce qu'il y a de vraisemblable dans ces inventions de l'antiquité, c'est que les historiens latins crurent convenable de répéter, d'après Hérodote, ce qui pouvait donner une apparence de merveilleux à la chronique imaginaire de leur compatriote.

Il paraît constant que Virgile reçut une éducation soignée, et qu'il annonça de bonne heure autant de goût pour l'étude, que d'heureuses dispositions à s'instruire. On l'envoya dès l'âge de douze ans à Crémone; il y resta jusqu'à sa seizième année. Il se rendit alors à Milan, et ensuite à Naples où la philosophie et les belles-lettres avaient des écoles et des maîtres renommés. Virgile y perfectionna son instruction, et donna beaucoup de soins à l'étude des meilleurs auteurs de la Grèce et de Rome. Le voisinage de Marseille lui facilita la connaissance des premiers; car cette ville, déjà fameuse à cette époque, et célèbre également aujourd'hui par son goût reconnu pour les arts et les lettres, conservait alors toute la pureté de l'harmonieux langage de la Grèce, au milieu des nations barbares dont elle était environnée.

La physique et les mathématiques furent en même temps les sciences favorites de Virgile, et captivèrent principalement son application. Ce fut à ce genre d'étude qu'il dut

cette régularité de pensée, cette justesse d'expression, cet ordre enfin dans la conduite de ses sujets, qui font le caractère particulier de son talent. Il s'attacha d'abord à la philosophie d'Épicure, dans l'école de Scyron cité deux fois dans les ouvrages de Cicéron qui fait également l'éloge de son savoir et de sa vertu.

C'est dans l'école de ce philosophe, pour qui Virgile conserva une estime et une affection constantes, et près duquel on le verra chercher un asile dans les troubles de sa patrie, que commença la liaison de ce grand poète avec Varus, alors son compagnon d'étude. Le goût des vers les unissait plus étroitement encore; on assure même que par une suite de son attachement pour Varus, Virgile voulut qu'il se fît honneur d'une tragédie qu'il avait composée, et que cette complaisance de l'amitié fut la première cause qui lui valut dans la suite l'utile et puissant appui de ce protecteur.

Après que Virgile eut terminé ses études à Naples, tout porte à croire qu'il fit un premier voyage à Rome. Cette opinion, confirmée par nombre d'historiens, semble approcher de la certitude par quelques vers qui seront rapportés plus bas, et que l'on a conservés comme adressés à Scyron son ancien maître, par son élève.

Virgile, qu'attirait à Rome l'éclatante renommée de Jules César, ne jouit que peu d'instant du grand spectacle qu'il y cherchait. Il fut bientôt le témoin de l'assassinat d'un grand

homme, et des affreux désastres qui le suivirent. Tous les partis, comme ceux qui n'en suivaient aucun, n'éprouvèrent d'abord qu'un même sentiment, et ce fut celui de la terreur. Les meurtriers se réfugièrent au Capitole. Les membres du sénat s'étouffèrent aux portes en prenant la fuite; Antoine s'échappa de sa demeure sous les habits d'un esclave; chaque maison fut barricadée, et, plus tard, quand Octave, instruit de l'évènement, eut quitté l'Illyrie pour se rendre à Rome, il n'osa débarquer à Brindes, et prit terre en secret dans un golfe ignoré de la Calabre. Chacun s'étonnait de ne pas être poursuivi par un pouvoir dominateur; ce qui fit dire à Cicéron, *que les conjurés avaient projeté en enfants ce qu'ils exécutèrent en hommes.*

Antoine fut le premier qui jugea la situation des esprits; il reparut avec autorité, retrouva son caractère, et ce fut lui qui rassura Brutus. Le succès de cette audace en augmenta l'énergie. On voulut des funérailles publiques pour César; elles furent ordonnées. Antoine s'empara de la tribune, fit placer auprès d'elle les restes du dictateur, et dans les mêmes lieux où, par un même moyen, le cadavre de Lucrece avait été le signal de la liberté, le cadavre de César devint le signal des plus grands troubles et de la plus terrible oppression. La maîtresse du monde resta la proie d'une foule de chefs qui voulaient tous y commander. Chacun, pour y parvenir, inventait les moyens les plus révol-

tants. L'un abolissait les dettes, et se faisait des partisans de tous les débauchés, des prodigues, et des indigents; l'autre, pour dépouiller ses ennemis ou les perdre, se créait un tribunal de centurions étrangers, et faisait juger à volonté des Romains par des Gaulois, des Achéens et des Crétois. Rome alors devint l'habitable de tous les crimes; elle fut l'arène où combattirent toutes les passions les plus affreuses, et où se réunirent, dans leurs fureurs, les intérêts les plus opposés. On vit le neveu de Jules, son héritier, son fils adoptif, courtiser Brutus, servir sa cause, le combattre, et commander ensuite qu'on jetât sa tête au pied de la statue de César. On vit Antoine, au lieu d'unir sa vengeance à celle d'Octave, le repousser par avarice, le poursuivre par des satires injurieuses, l'accuser d'assassinat, et se joindre à lui par les soins de Lépide, pour se baigner tous trois dans le sang le plus précieux. Les murs de Rome furent couverts de proclamations horribles et de proclamations généreuses. Les unes promettaient de l'or au dénonciateur d'un proscrit; les autres, au nom chéri du jeune Pompée, promettaient une double récompense à tout protecteur d'un citoyen. C'est en vain que le plus noble courage voulut désintéresser la barbarie. L'ingratitude s'unit à la férocité. Nul obstacle ne doit arrêter les triumvirs dans leurs projets de meurtre; et, pour se le prouver l'un à l'autre, ils s'enchaînent par le plus cruel échange de victimes : Lépide sacrifie son frère ;

Antoine, son oncle; Octave, son tuteur, et, pour comble d'horreur, il accorde la mort de Cicéron, que depuis deux ans il appelait son père.

De si terribles évènements devaient hâter pour Virgile les leçons de l'expérience, et lui commander la circonspection; mais elle n'arrive qu'avec l'âge. L'admiration et la reconnaissance parlèrent seules à son âme en faveur de Cicéron. Ce fut alors que Virgile publia cette pastorale intitulée le *Moucheron*, allégorie touchante qu'il offrit aux mânes du plus vertueux et du plus éloquent des Romains, et par laquelle il semblait inviter Octave à élever au moins un monument à ce grand orateur, dont il avait tant de fois imploré les conseils et tant de fois obtenu l'appui.

Virgile, dans ce petit poëme, représente un berger que le sommeil a surpris au bord d'un marais. Il est réveillé par l'aiguillon d'un insecte qu'il écrase dans un premier mouvement. Il reconnaît alors que, sans le service du moucheron, il aurait péri de la piqûre d'un serpent qu'il aperçoit à ses côtés; il le tue, et dans ses justes regrets de la mort involontaire de son protecteur, il se fait un devoir de lui élever un tombeau.

On a prétendu que cette pièce n'était pas de Virgile, parce que son style n'a pas le charme de celui de ses autres pastorales. Mais quel auteur a paru toujours égal, et n'a pas montré quelque faiblesse dans les débuts de son jeune âge,

et même dans les productions de sa vieillesse? Le sublime chantre d'Énée a donc pu, d'après la loi commune, s'annoncer, comme le dit Martial, par un ouvrage d'une poésie même un peu rude :

Protinus Italiam concepit, et arma virumque,  
Qui modò vix Culicem fleverat ore rudi.

Le talent poétique de Virgile n'a pas besoin d'une preuve de plus; mais on a trop de satisfaction à retrouver un témoignage honorable de sa reconnaissance et de son courage pour chercher à le contester. C'est à ceux qui élèveront quelque doute à ce sujet, que l'on pourra présenter encore l'autorité de Martial. On osera leur dire avec ce poète: « *Recevez avec affection, parmi les ouvrages de Virgile, son intéressant Moucheron,*

« Accipe facundi Culicem, studiose, Maronis. »

Cette pièce eut heureusement le sort de tous les premiers ouvrages d'un jeune poète. Elle fut sans doute ignorée d'Octave, et ne fit pas grande sensation dans Rome. Perdu dans cette ville immense, Virgile n'avait que de faibles secours à espérer des muses. Les ressources du barreau qu'il suivait, n'existaient plus à cette époque funeste où il n'y avait de lois que celles de la violence et de la force. Il paraît que Virgile, encore jeune, entraîné par les désordres de Rome, et re-

cherchant les plaisirs de son âge qui, suivant sa propre expression, *acri gaudet equo*, « se plaît à l'exercice violent du » cheval, » trouva le moyen de se lier avec le chef des équipages d'Octave, et que, pour mieux satisfaire ses goûts, il prit du service dans cette partie de la maison du Triumvir. Ce fut alors que les Crotoniates ayant fait hommage à César d'un jeune poulain de la plus grande beauté, Virgile annonça que l'espérance de force et de légèreté qu'il donnait serait trompeuse. Sa prédiction s'étant réalisée, on augmenta son traitement, au nom du triumvir, d'une double ration de pain. Le même genre de récompense lui fut encore accordé de nouveau, pour avoir prévu la vitesse que l'on reconnut dans la suite à des chiens de race espagnole, nouvellement arrivés de ce pays, et offerts comme un présent rare à Octave. De pareilles décisions, ce léger succès dans des objets de si peu d'importance, firent plus de bruit que les vers déjà publiés du jeune poète, et acquirent une sorte de réputation à Virgile. Ce n'est pas la seule fois que d'heureux effets naquirent de petites causes; et cette histoire n'a rien de plus étonnant que celle des pies-grièches qui firent la haute fortune du jeune Cadenet, sous Louis XIII.

M. de Voltaire, cependant, s'indigne de ce récit, qu'il traite de fable injurieuse, quoiqu'il soit répété par le plus grand nombre des historiens de Virgile. « Je ne sais par » quelle fatalité, dit-il, la mémoire des grands hommes est

» presque toujours déshonorée par des contes insipides. »  
A l'en croire, on insulte Virgile, on ose en faire une espèce de maquignon ; comme si le vénérable Homère n'avait pas été mendiant, Démosthènes forgeron, et qu'Abdolonime n'eût pas été jardinier avant d'être fait roi de Sidon par Alexandre ! C'est assurément une grande autorité que celle de M. de Voltaire ; mais il semble qu'il devait, plus que personne, n'attacher de prix qu'au mérite personnel, et qu'en faisant de pareils reproches, l'auteur du commentaire sur Corneille pouvait leur trouver une réponse satisfaisante dans ces beaux vers qu'il ne devait pas oublier :

Un pur hasard sans nous règle notre naissance,  
Mais comme le mérite est en notre puissance,  
La honte du destin qu'on voit mal assorti,  
Fait d'autant plus d'honneur, quand on en est sorti.

(CORNEILLE.)

Quoi qu'il en soit, il paraît qu'Octave, convaincu de la science de Virgile sur la race des animaux, s'imagina qu'il pouvait avoir d'égales notions sur l'origine des hommes. Cette opinion doit peu surprendre, en reconnaissant que les Romains étaient le plus ignorant de tous les peuples sur ce qui concerne les causes naturelles. Le jeune poète fut donc jugé digne d'être présenté au maître de Rome comme un physicien très habile.

Octave avait la faiblesse de ne pouvoir oublier les satires

et les lettres injurieuses d'Antoine, dans lesquelles il lui avait reproché la bassesse de son origine, faisant entrer, à ce que dit Suétone, un cordier, un copiste et un boulanger dans la liste de ses ancêtres. Ce fut dans l'espérance d'éclaircir ses doutes qu'il fit appeler Virgile, et lui demanda s'il savait qui il était, et quelle puissance il avait pour assurer le bonheur des hommes? « Je sais, lui dit Virgile, que tu es » César, et que ta puissance égale celle des dieux immortels. » « Je te veux du bien, lui dit le triumvir, et, si tu m'éclaires » sur la vérité que je veux connaître, je prendrai soin de ta » fortune. » Virgile protesta de sa soumission. « Les uns pen- » sent, reprit César, que je suis fils d'Octave, les autres pu- » blient qu'un autre père m'a donné le jour : éclaircis mes » doutes. » Virgile, étonné par le sérieux d'une question si positive et si bizarre, répondit en souriant : « je dirais fran- » chement ce que je pense, mais je souhaiterais que la per- » mission m'en fût accordée. » César l'assura par serment qu'il ne s'offenserait d'aucune de ses réponses, et qu'au contraire, de quelque nature qu'elle fût, il ne sortirait pas de sa présence sans recevoir un témoignage de sa libéralité. Virgile alors se crut autorisé à jouer un rôle auquel il se voyait forcé par la circonstance. Il se mit à contempler attentivement le visage du triumvir, et lui dit, en affectant la gravité la plus naturelle : « Il est aisé, noble César, au philosophe, » comme au mathématicien, de connaître la race des ani-

» maux ; mais celui qui prétendrait, à la seule inspection,  
» deviner celle des hommes, ne serait qu'un imposteur. En  
» réfléchissant toutefois sur vos habitudes, elles me suggè-  
» rent une opinion, bien hasardée sans doute, mais qui con-  
» viendrait à la profession que l'on pourrait supposer à votre  
» père. » César, piqué par une curiosité plus vive, le pressa  
de la satisfaire. « Autant que mes conjectures l'autorisent,  
» lui dit enfin Virgile, j'oserais vous croire le fils d'un bou-  
» langer. » Octave étonné cherchait en lui-même comment  
une pareille origine pouvait être la sienne, et, toujours  
frappé des sarcasmes d'Antoine, il crut ce propos analogue  
aux bruits injurieux qu'il avait répandus. Virgile continuant  
son discours, rendit son interprétation moins inquiétante.  
« Voici, dit-il, ce qui fonde mon opinion : je me suis permis  
» deux fois sur la race de vos chevaux et des chiens de vos  
» équipages des prédictions que le temps a justifiées ; Octave,  
» alors maître de Rome, ne m'a fait donner chaque fois pour  
» toute récompense, qu'un surcroît de rations de pain : n'est-  
» ce pas ainsi qu'un boulanger dispenserait ses faveurs ? »  
Cette plaisanterie, dont plus d'un souverain aurait pu s'of-  
fenser, eut le bonheur de réussir auprès d'Octave, soit que  
ce fût de sa part une preuve de bon esprit, ou seulement  
parce qu'elle dissipa son inquiétude. « A l'avenir, lui dit Cé-  
» sar avec bonté, tu reconnaîtras à mes dons qu'ils ne sont  
» pas ceux de l'artisan dont tu me fais descendre, mais du

» magnanime héritier de César. » L'effet suivit la promesse : dès ce moment il le combla de marques d'estime, pourvut à ses besoins, et le recommanda particulièrement à Pollion, lieutenant des provinces où se trouvaient les modestes possessions de sa famille.

Virgile, entouré des protecteurs que lui procura naturellement la faveur d'Octave, honoré de l'amitié de Mécène, de Varus, de Pollion et de Gallus, se trouva sans inquiétude du côté de la fortune, et se livra, plus que jamais, au commerce des muses. Il abandonna le barreau, malgré ses succès dans plusieurs causes, et s'occupa quelque temps de l'idée brillante et hardie de composer un poème sur les guerres civiles de Rome; mais on a lieu de croire qu'après quelques essais il recula devant la difficulté de concilier, avec une poésie harmonieuse, la rudesse et l'âpreté des vieux noms romains et de leurs alliés (1). Il pensa ce que Boileau disait de l'effroyable Woerden et de son horrible Wurtz.

Et qui peut sans frémir aborder Woerden!

Wurtz... Ah! quel nom, grand roi, quel Hector que ce Wurtz!

C'est à ce projet de poème que Virgile fait allusion dans

---

(1) Il n'était pas facile en effet de placer heureusement en vers les noms de *Piccarius Scarpus*, *Decius Mus.*, *Zygactes*, *Rhasq*, *Chizico*, *Vibius*, *Caudex*, *Ranaquil*, *Tarcon*, *Dimot*, *Al-Gaud*, ni même *Hirtius*, *Pansa*, etc., etc.

les vers de sa sixième pastorale, où il prétend que, pour le détourner de son entreprise, Apollon le tira par l'oreille, et l'avertit de sa faiblesse :

Cùm canerem reges et proelia, Cynthius aurem  
Vellit, et admonuit. . . . .

« J'ai voulu des héros célébrer les hauts faits,  
» Mais me tirant l'oreille et me parlant en maître,  
« Reprends, me dit Phébus, un ton simple et champêtre. »

Les beautés naturelles et la grâce des idylles de Théocrite firent encore plus d'impression sur Virgile que l'avertissement d'Apollon. Il eut la généreuse ambition de rivaliser avec le chantre de Sicile, et d'enrichir les lettres romaines d'un nouveau genre de poésie. Il reprit en effet celui de la pastorale. Différents essais de cette nature, anciennement publiés, et surtout deux idylles déjà couronnées d'un brillant succès, le confirmèrent dans cette résolution. Il est infiniment probable que la première de ces compositions fut le morceau plein de sentiment, de passion et de poésie, connu sous le nom d'*Alexis*. On présume qu'il avait paru l'an 709, quelque temps avant l'assassinat de César, époque à laquelle le jeune Virgile avait vingt-cinq ans. On regarde comme la seconde, la dispute des deux bergers qui prennent Palémon pour juge.

Après ces deux pastorales, on place au troisième rang, dans

l'ordre chronologique, l'admirable poëme intitulé *Silène*, et que l'on peut regarder comme un hymne sublime, quoi qu'en dise Fontenelle qui ose mettre au-dessus de ce chef-d'œuvre l'imitation bizarre qu'en a faite Némésien (1). On assure que cet admirable tableau de la philosophie d'Epicure, enrichi des plus aimables fictions de la mythologie, fut récité en public, au théâtre, par la célèbre comédienne Cythéris, qui se distinguait surtout par un organe enchanteur et par la justesse de sa déclamation. C'est à sa voix mélodieuse que Virgile fait allusion par ces expressions de sa dixième pastorale :

. . . . . Quæ legat ipsa Lycoris,  
Carmina sunt dicenda. . . . .

« Des vers qu'avec succès Lycoris fasse entendre. »

Servius atteste que Cicéron, présent au récit de cet admirable poëme, et charmé d'y retrouver la doctrine et la poésie de Lucrèce, s'écria, dans son enthousiasme, *magnæ spes altera Romæ*, « second espoir de Rome l'immortelle, » rapprochement aujourd'hui plus glorieux pour Lucrèce, qu'il ne le fut alors pour Virgile. On aime à voir que ce

---

(1) Il y représente le jeune Bacchus prenant plaisir à aplatir avec son pouce le nez déjà très écrasé de Silène.

Et simas tenero collidit pollice nares.

grand poète a consacré sa reconnaissance d'un éloge aussi flatteur dans le douzième chant de l'*Énéide*, en appliquant cette expression au jeune Ascagne.

Il paraît que Virgile, après l'audience dont il sortit comblé des bontés d'Octave, s'occupa de chercher un sujet qui pût entretenir la faveur dont il avait des preuves pour le moment et l'espérance pour l'avenir. Il saisit un fait historique, cité par Dion Cassius. Cet écrivain rapporte que, l'an de Rome 712, les triumvirs Antoine, Octave et Lépide, élevèrent dans le Forum un temple qu'ils consacrèrent à Jules César, qu'ils promenèrent solennellement sa statue et celle de Vénus dans le cirque, qu'ils ordonnèrent que des prières seraient adressées au dictateur à la nouvelle de chaque victoire, et qu'ils lui décernèrent des honneurs divins. Cette apothéose fit naître à Virgile l'idée de sa cinquième pastorale. Il y met en scène deux bergers qui déplorent la fin prématurée de Daphnis enlevé par une mort cruelle, *crudeli funere*. Les troupeaux partagent leur douleur, et refusent leur nourriture; les bêtes sauvages gémissent de cette perte, les campagnes la pleurent; Apollon et Palès abandonnent les plaines, les nymphes versent des larmes autour de son corps, et Vénus elle-même se livre à des plaintes amères :

Cùm, complexa sui corpus miserabile nati,  
Atque deos, atque astra vocat crudelia mater.

« Quand, auprès de son fils, une mère éperdue  
» Le couvrait de baisers, le serrait dans ses bras,  
» Et reprochait aux dieux son barbare trépas. »

Cette mère, que représente Virgile, ne peut être que Vénus. Cette opinion s'appuie d'un passage des *Métamorphoses d'Ovide*, où l'on retrouve, au sujet de la mort de César, et les mêmes images et la même douleur de la déesse.

Tum vero Cytherea manu percussit utraque  
Pectus, et Æneadem molitur condere nube.

« Vénus à coups pressés outrage ses appas,  
» Elle veut, dans l'effroi d'un si cruel trépas,  
» Envelopper César d'un nuage céleste. »

(ST.-ANGE.)

La seconde partie de cette pastorale est consacrée par le poète à une scène de joie et de triomphe qui contraste admirablement avec le ton lugubre du premier tableau.

On y voit Daphnis admis dans l'Olympe; le plaisir, une allégresse universelle, rendent à la terre sa parure et ses fleurs, les montagnes retentissent d'heureux concerts, les animaux sauvages perdent leur férocité, des autels s'élèvent, et le nouveau dieu reçoit des sacrifices solennels, comme ceux que l'on offre à Cérès et à Bacchus.

Octave, adopté par César, partageait avec lui les hom-

mages rendus à sa mémoire, et le triumvir dut naturellement se charger de la reconnaissance du nouveau dieu.

A côté de ses productions achevées et de la poésie la plus brillante, Virgile, occupé de plaire à son protecteur, ne négligeait point de placer des vers de circonstances, et qui augmentent de prix par leur juste à-propos.

Un distique de cette nature fit naître une scène plaisante, qui servit d'autant mieux la gloire de son auteur, qu'elle naquit de sa modestie, et que l'évènement fit applaudir à la douce vengeance qu'il tira d'un poète médiocre, qui nous serait sans doute inconnu, sans l'audace de ses prétentions et de sa jalousie contre Virgile.

Pendant les fêtes qu'Octave donnait au peuple, autant par politique que par magnificence, et que l'intempérie du ciel contrariait fréquemment, ces deux vers parurent attachés à la porte de son palais :

Nocte pluit totâ, redeunt spectacula mane :  
Divisum imperium cum Jove Cæsar habet.

« Les vents, la foudre, les tempêtes,  
» Grondent la nuit, cessent le jour ;  
» César et Jupiter semblent, durant nos fêtes,  
» Se partager le monde, et régner tour à tour. »

Le triumvir voulut connaître l'auteur de cette ingénieuse flatterie. Bathille profita du silence de Virgile, et s'empa-

rant de ce léger succès, il en reçut la récompense. Pour confondre le plagiaire, Virgile fit placer au même endroit ce vers accusateur :

Hos ego versiculos feci, tulit alter honores.

« J'ai fait ces vers, un imposteur,  
» Sans le mérite, en a l'honneur. »

Il y ajouta le commencement du vers suivant, répété quatre fois :

Sic vos non vobis. . . . « Ainsi. . . . »

Bathille, invité d'en achever le sens, ne put y parvenir, Et Virgile alors se fit connaître, en le terminant de cette manière :

Sic vos non vobis, nidificatis aves,  
Sic vos non vobis, vellera fertis oves,  
Sic vos non vobis, mellificatis apes,  
Sic vos non vobis, fertis aratra boves.

« Ainsi le jeune oiseau couve pour l'oiseleur,  
» Ainsi pour le berger l'agneau porte sa laine,  
» Ainsi l'abeille en vain moissonne chaque fleur,  
» Ainsi pour le fermier le taureau fend la plaine. »

Bathille devint la fable de Rome, et Virgile vit augmenter pour lui la faveur de la cour et l'estime de son maître. Il en avait besoin, et sut l'employer d'une manière aussi fa-

vorable à sa famille que généreuse, mais inutile pour les malheureux habitants du village qui l'avait vu naître.

Quand le sort des armes eut terminé la lutte courageuse des partisans de la république, la mort de Brutus et de Cassius semblait avoir mis fin à la guerre civile, mais elle n'avait effectivement cessé que dans les plaines de Philippe. On la vit renaître partout et sur tous les points de la république, après la victoire d'Antoine et d'Octave. Les vétérans qui la procurèrent aux triumvirs se livrèrent à une licence effrénée, et remplirent de vols et de brigandages tous les lieux où ils se répandirent. Il fallait supporter leurs excès, dans l'impossibilité de fournir aux récompenses illusoires, qui depuis long-temps leur étaient promises. Antoine, sans s'occuper de leur tenir parole, n'avait songé qu'à se mettre en possession des riches provinces d'Orient, qu'il avait exigées dans le partage de l'empire; il s'était éloigné de l'Italie et de ses troubles. Lépide se livrait avec insouciance à une mollesse stupide; Octave restait seul pour appaiser la fermentation d'une soldatesque avide et impérieuse. Pressé par des cris séditieux, on le voyait un jour se décider à mettre les soldats en possession des terres qu'on leur avait donné le droit d'exiger; mais bientôt il se trouvait arrêté dans sa résolution par les intrigues de Lucius et de Fulvie, qui lui prêtaient la volonté d'accroître sa puissance, en usurpant à lui seul le mérite de cette récompense. Ces deux person-

nages turbulents l'accusaient tour à tour d'un retard coupable et d'une précipitation calculée par son ambition. L'embarras d'Octave était extrême. Il ne se passait aucun jour sans que les soldats ne se portassent à des violences, et ne fissent quelques insultes à leurs officiers; enfin il reçut de l'armée une députation de centurions, qui le décida, par la nature de leurs remontrances, à l'accomplissement du traité fait avec les vétérans avant la dernière campagne.

Les biens confisqués sur tant de Romains ne suffisaient pas pour acquitter l'engagement des triumvirs. Octave s'empara des trésors de tous les temples de Rome et des environs; ce fut trop peu de ces dépouilles sacrilèges, il y joignit la propriété des citoyens. Ce fut alors qu'une foule immense de familles, plus ou moins opulentes, et que les habitants de différentes provinces, furent, dans vingt-cinq grandes villes, et dans les villages voisins, expulsés de leurs demeures, chassés de leurs possessions, proscrits de leurs territoires, et forcés de tout céder à une troupe barbare de vieux soldats. Le frère d'Antoine, Lucius, qui avait d'abord exigé l'exécution de ces mesures cruelles, se déclara bientôt le protecteur des malheureux que l'on chassait de leurs patrimoines, et se mit à la tête de ces hommes dépouillés, auxquels Octave était odieux. Les citoyens, expulsés de leurs demeures, se croyant soutenus par un chef aussi puissant, commencèrent par massacrer tous les vétérans; on les tuait

par les fenêtres, à coups de pierres, de flèches, et de mille débris dont s'emparait le désespoir. Octave autorisa ses soldats à se maintenir par la force ; et, pour se venger, ils remplirent à leur tour les provinces de meurtres et d'incendies.

Le bruit de ces calamités vint effrayer Virgile ; il craignit d'en voir atteints son père et sa famille, et qu'ils ne fussent, comme tant d'autres, chassés de leurs possessions à Andès. Il s'occupa de leur assurer une retraite, et la demanda, pour eux, à son ancien maître de philosophie, à son ami Scyron, en lui adressant de Rome les vers suivants :

## AD VILLAM SCYRONIS.

Villula, quæ Scyronis eras, et pauper agelle,  
 Verùm illi domino, tu quoque divitiæ ;  
 Me tibi, et hos unà mecum, et quos semper amavi,  
 Si quid de patriâ tristius audiero,  
 Commendo, in primisque patrem ; tu nunc eris illi,  
 Mantua quod fuerat, quodque Cremona priùs.

« Petite ferme de Scyron,  
 » Toi dont le champ borné lui tient lieu de richesse,  
 » D'un maître et d'un ami j'invoque le doux nom,  
 » Garde un asile à ma tristesse !  
 » Trop loin de mes foyers je tremble chaque jour ;  
 » Je frémis du récit qui me fera connaître  
 » Que ma famille aura fui sans retour  
 » Le toit chéri qui m'a vu naître ;

- » Petite ferme de mon maître,
- » Que ton enceinte alors et ton site écarté,
- » Que ton utile obscurité
- » Dérobe aux yeux tout ce que j'aime,
- » A mon père avant tout accorde sûreté,
- » C'est te livrer plus que moi-même!
- » Au milieu de ses biens réduit à l'abandon,
- » Cache-lui tous les maux dont le sort l'environne;
- » Si tu remplis mes vœux, domaine de Scyron,
- » Tu me seras plus cher que Mantoue et Crémone.»

Les craintes de Virgile ne tardèrent pas à se réaliser. Un nombre infini de citadins et de cultivateurs, jeunes, vieillards, femmes, enfants, arrivèrent en foule à Rome, et remplirent le Forum et les temples, qu'ils faisaient retentir de leurs lamentations. Les habitants de Mantoue se trouvaient de ce nombre, sans autre motif que d'être voisins de Crémone, comme l'exprime ce vers de la neuvième pastorale, *Mantua vœ miseræ nimium vicina Cremonæ*, et le vieux père de Virgile partageait leur malheur.

Si, dans une oppression générale, on peut remarquer une injustice partielle, on trouvera plus criante encore celle dont cette ville était particulièrement la victime. Crémone était une colonie gauloise, établie en Italie avant l'expédition d'Annibal : pendant cette guerre longue et sanglante que les triumvirs avaient soutenue, dix-huit autres colonies avaient refusé les recrues et l'argent qu'on leur demandait,

en exposant leur extrême pauvreté, et les habitants de Crémone et des environs avaient librement donné un double contingent de l'un et de l'autre. Virgile, en intercédant pour sa famille, essaya de faire valoir le zèle et le dévouement de ses compatriotes, et d'unir leur cause à la sienne. Il s'adressa vainement à Varus, à Mécène, à Gallus. L'entière exemption de son pays fut impossible. Il ne put obtenir que la restitution de son patrimoine; et, dans la position embarrassante où la violence des soldats plaçait Octave, il ne fallait pas moins que la bienveillance personnelle qu'il accordait à Virgile, pour le soustraire à une mesure commune; encore verra-t-on bientôt comment le triumvir était libre dans sa bienfaisance. Virgile lui présenta son père, et quitta Rome pour le reconduire à Mantoue, et jouir du bonheur de le rétablir lui-même dans sa modeste propriété. Ce fut pour témoigner sa reconnaissance à César, que Virgile composa la touchante pastorale de *Tityre*. On y voit deux bergers, dont l'un gémit sur les malheurs du temps et la dévastation apportée par les soldats au sein des campagnes de Mantoue, tandis que l'autre, heureux d'avoir conservé ses troupeaux, ses champs et sa tranquillité, promet d'honorer comme un dieu son puissant bienfaiteur.

Mais les transports et la joie de Virgile ne furent pas de longue durée. Dès qu'il se présenta pour remettre son père en possession de son bien, il en fut violemment repoussé

par l'usurpateur. *Hæc mea sunt*, lui dit-il, comme il le rapporte lui-même, *veteres migrate coloni*.

Éloignez-vous des champs cultivés par vos pères,  
Tous ces biens sont à moi. . . . .

Et Virgile eût infailliblement péri sous les coups du centurion Arius, qu'il trouva dans la demeure paternelle, s'il ne se fût soustrait à sa fureur par la fuite, et en se précipitant à la nage dans le Mincio.

Triste et découragé par ce contre-temps inattendu, et par ce mépris des ordres d'Octave, Virgile revint à Rome et résolut d'y faire entendre de nouveau ses plaintes. Ce fut pendant ce voyage qu'il composa cette pastorale, qu'il a placée la neuvième; elle semble avoir été faite à la hâte de plusieurs fragments réunis de différents poèmes et de quelques imitations de Théocrite. On y trouve cependant une suite de vers très soignés et faits avec trop d'art pour n'être pas remarqués. C'est le morceau poétique où il conseille aux bergers de ne plus s'arrêter aux anciennes constellations qu'ils avaient coutume de consulter, mais de fixer leurs regards sur un astre plus éclatant, l'étoile de César. Virgile y fait une flatteuse allusion à la comète qui parut pendant sept jours après la mort du dictateur, et que le vulgaire avait cru l'âme de Jules admise dans l'Olympe, et changée par Vénus en étoile resplendissante, événement qu'Octave eut

soin de consacrer par un monument à l'honneur de César, en ordonnant de mettre une étoile sur la tête de sa statue qu'il fit placer dans le Forum. Cette forme heureuse qu'employa Virgile pour intéresser Octave à l'exécution de ses premiers ordres, eut le succès qu'il en espérait. Le centurion Arius fut pourvu de la dépouille d'un autre proscrit, et le chantre de César eut la satisfaction de voir son père une seconde fois réintégré dans son petit domaine.

La reconnaissance rendait plus que jamais Virgile ingénieux à saisir les circonstances qui pouvaient développer le sentiment noble et vif dont il était animé. C'est au désir de le manifester de plus en plus que l'on doit le poème si riche en images, connu sous le nom d'*Horoscope*, que les uns intitulent *Pollion*, les autres *Drusus*, et qu'un mûr examen doit faire croire inspiré par la naissance du jeune Marcellus, adopté depuis par Auguste. Un mot sur les circonstances et l'époque précise de l'an de Rome 714, où cette pièce parut, ne pourra laisser aucun doute sur l'heureux enfant qui dut en être le sujet comme l'espoir de Rome.

La guerre était au moment de se rallumer entre Octave et Antoine, par les intrigues et l'esprit fougueux de Fulvie. Animé de sa fureur, le triumvir trompé accourait d'Orient et venait fondre sur l'Italie. Cocceius, ami commun de ces terribles rivaux, entreprit de les réconcilier. Pollion se chargea des intérêts d'Antoine, Mécène eut la confiance d'Oc-

tave. La mort de Fulvie applanit les obstacles, et la sœur de César, Octavie, devenue veuve à la même époque de son époux Marcellus, fut le gage de cette réunion. Son mariage avec Antoine assura donc la paix entre deux puissants triumvirs, dont les divisions étaient sur le point de déchirer le monde. Cet arrangement fit naître une joie universelle. Il fut célébré dans les armées par des acclamations et des fêtes qui durèrent un jour et une nuit. Octavie, en renonçant au veuvage et au deuil de son premier époux, lui devait l'espérance d'être bientôt mère. Les oracles des Sibylles avaient prédit que vers ce temps il devait naître un enfant qui gouvernerait le monde, et lui donnerait une paix inaltérable. En appliquant la fiction ingénieuse de Virgile au rejeton de Marcellus, on voit que le poète a su flatter à la fois les deux chefs de l'état, Octavie épouse de l'un et sœur de l'autre, et Pollion lui-même, dont cet heureux événement honorait le consulat. Tous les partis se réunirent alors pour applaudir à ses prédictions, et répétèrent avec lui que cet enfant désiré ferait le bonheur de la terre, qu'il chasserait à jamais la fraude et la violence, et qu'à sa voix on verrait descendre du ciel un nouvel âge d'or. L'héritier des deux triumvirs, en réunissant leur double pouvoir, était le seul enfant qui dût permettre une pareille espérance; et le début du poème *Sicelides musæ!* que Virgile avait emprunté, mot pour mot, d'une pièce composée par Octave, sur les beautés

champêtres et les volcans de la Sicile, doit encore donner quelque vraisemblance à cette opinion.

La paix, née de cette union, rendit la faveur d'Octave à Pollion, qui jusqu'alors s'était montré le fidèle partisan d'Antoine. L'heureux conciliateur, déjà revêtu de la dignité consulaire, fut chargé de marcher contre les Dalmates, et les subjuga. Horace, que Virgile avait introduit chez Mécène, célébra ce triomphe de leur ami commun, que l'estime universelle reconnaissait pour un des plus illustres et des plus savants personnages de Rome :

Cui laurus æternos honores  
Dalmatico peperit triumpho.

« Oracle du Sénat, intrépide guerrier,  
» Le Dalmate vaincu chante votre victoire,  
» Et la main de la gloire  
» Sur votre noble front ceint un triple laurier. »  
(DARU.)

Pollion joignit en effet à la gloire des armes les titres d'historien, de poète et d'orateur :

Audire magnos jam videor duces  
Non indecoro pulvere sordidos :  
Et cuncta terrarum subacta,  
Præter atrocem animum Catonis.

« Vous parlez et j'entends les trompettes bruyantes ;  
» Je crois voir les coursiers fuir les armes brillantes ;



à lui prodiguer tous les genres d'éloges qu'il méritait. Ce morceau, quoique très court, est plein de chaleur et de sensibilité : c'est le cri d'un cœur fortement ému. Si l'on reconnaît qu'il suffit à Virgile de couronner d'un nom chéri le monument qu'il vient d'élever pour l'amitié, on sent aussi que de pareils vers, quoiqu'en petit nombre, suffisent également à la gloire de Pollion.

Pénétré de la justesse de ses conseils, Virgile ne songea plus qu'à s'occuper sérieusement à les suivre. Il avait réparé les désastres de sa fortune et de celle de sa famille ; il avait l'avantage, en célébrant ses bienfaiteurs, d'avoir gagné la faveur et l'affection de tous ceux dont l'amitié était un titre aux honneurs et à la richesse. Dans cet heureux loisir, il employa trois années à revoir et à perfectionner ses pastorales. Il leur donna le nom d'*églogues*, mot dérivé du grec, et qui se rapporte au mot latin *eligere*, choisir ; ce qui indique le choix sévère qu'il fit de ses poésies dans un plus grand nombre. Il les rassembla dans l'ordre où nous les possédons aujourd'hui, et plaça, par une juste convenance, au commencement de son recueil, la touchante églogue de *Tityre*. Le devoir assignait ce rang au premier tribut de reconnaissance que le génie du berger de Mantoue avait payé à la puissance protectrice ; mais il voulut que cet ensemble de chefs-d'œuvre fût terminé par un hommage à l'amitié. Dans son églogue de *Silène*, il avait déjà nommé Varus, et

célébré les talents de Gallus qu'il y représente errant sur les rives du Permesse, conduit par une muse sur les montagnes d'Aonie où la cour d'Apollon se lève à son aspect, et commande à Linus de lui remettre la flûte harmonieuse du vieillard d'Ascrée; mais il voulut que son cher Gallus eût les derniers chants de sa muse champêtre et ses accents les plus passionnés.

Agé pour lors de trente-quatre ans, Virgile se retira sous le beau ciel de Naples. Ce fut dans cette retraite et tranquille et riante, qu'il conçut le plan de ses inimitables *Géorgiques*. Il avait entrepris ce travail aux instantes prières de Mécène, par un noble motif de bien public, et pour concourir à la prospérité de son pays. Les fureurs de la guerre civile et sa longue durée avaient semé partout la désolation; l'Italie était dépeuplée, les campagnes dépouillées et sans culture, la famine était la suite d'un état si déplorable. Le plus sage, le plus habile des ministres d'Auguste, Mécène, résolut de réveiller de sa profonde léthargie l'esprit agricole, d'introduire le goût de la culture, et de ramener les grands à l'utile plaisir des expériences rurales. L'entreprise était difficile; ce n'était plus le temps où les Romains chérissaient la simplicité des mœurs: on sait qu'à cette époque reculée, les plus illustres personnages se faisaient honneur de l'étymologie de leurs noms qui, la plupart, désignaient quelques productions des champs. Fabius devait son origine à la fève

(*faba*); Lentulus, au mot lentille (*lenticula*); Cicéron, aux poids chiches (*cicer*); et la noble famille Junienne n'avait le nom de Bubulcus (*bouvier*), que par le goût et le succès d'un de ses aïeux à élever de nombreux troupeaux. Plus ces temps étaient changés, plus il fallait d'art et de soins pour les faire renaître. Et quels moyens étaient plus convenables pour cet effet, que de revêtir les noms de l'agriculture et l'image de ses travaux des charmes séduisants de la poésie. Virgile répondit complètement à l'attente de Mécène et d'Octave. Le succès devint tel, qu'il fut consacré par un monument public où l'on put lire cette inscription avec justice :

Rediit cultus agris.

Pouvait-on moins attendre d'un poème rempli de beautés supérieures, plein d'imagination et de jugement, production d'un génie élevé, qui avait atteint toute sa vigueur et sa maturité, et qui, pendant sept ans, ne s'était pas lassé de de polir et de perfectionner son incomparable ouvrage ?

Ce chef-d'œuvre de la langue latine, et qui a le bonheur particulier d'avoir, même dans sa traduction, produit un chef-d'œuvre de la langue française, parut sous les auspices de Mécène. Il fut dédié à ce grand ministre, près duquel, dans aucun siècle, ni dans aucun pays, les muses ne trouvèrent un appui plus constant et plus généreux. Sans être

un écrivain du premier ordre, il n'exista jamais de juge plus éclairé des vrais talents. Le goût naturel qu'il éprouvait pour eux, ne fut pas la seule cause des faveurs et de la protection qu'ils obtinrent de Mécène : en introduisant à la cour d'Octave ces poètes illustres qu'il s'empressa d'y présenter, il avait une idée plus sérieuse et plus profonde que celle de jouir du seul agrément de leur société. Il voulait, par les charmes et la douceur de leur commerce, tempérer le caractère violent et féroce de son maître, et fonder sa gloire pour l'avenir.

Quelle idée, en effet, aurions-nous d'Octave, si Virgile, Horace, et tant d'historiens et de poètes ne l'avaient pas honorablement célébré, et ne nous eussent rangés du parti qu'ils avaient eux-mêmes embrassé. C'est à ce plan calculé de son favori, qu'Octave, si généralement admiré aujourd'hui, dut par la suite l'élégance de son goût, ses talents littéraires, son instruction et la noblesse de ses manières. Il fut plus redevable encore à l'austère franchise de son ministre, et sut reconnaître au moins son attachement par une confiance sans bornes, et l'espèce d'empire qu'il accordait sur lui-même et sur ses passions à Mécène. Les historiens en font connaître un exemple mémorable : ils rapportent qu'Octave, assis sur son tribunal et se livrant à son penchant sanguinaire, était sur le point de condamner à mort plusieurs de ses victimes; que Mécène ne pouvant l'aborder à

cause de la foule, lui jeta ses tablettes, avec ces mots écrits de sa main : *surge, carnifex!* « lève-toi, bourreau! » et que le triumvir les ayant lus, sortit aussitôt sans condamner personne.

Qui pourrait croire qu'un personnage d'un caractère aussi noble, et qui jouissait, auprès d'Octave, d'une pareille liberté d'opinions et de conseils, eût souffert la honteuse complaisance et la basse flatterie dont quelques historiens ont accusé Virgile à propos de ses *Géorgiques*. Ils ont prétendu que le quatrième livre de ce poëme, depuis le milieu jusqu'à la fin, était rempli des éloges de son ami Cornélius Gallus, et que ces vers avaient été supprimés et remplacés par l'épisode d'Aristée, lorsque le gouverneur d'Égypte se fut donné la mort, après avoir mérité la disgrâce d'Octave. Est-il une supposition plus invraisemblable et plus absurde, sous tous les rapports? L'épisode d'Aristée est tellement lié à l'éducation des abeilles, qu'il est impossible de penser qu'il ne soit pas né de la nature du sujet, et qu'il n'ait pas toujours fait un ensemble complet dans le plan de l'ouvrage? Est-il probable que Virgile, cité pour avoir toujours une mesure exquise, ait assez peu connu les règles de la décence pour consacrer aux louanges de Gallus une partie si considérable d'un poëme dédié à Mécène, quand il n'y place qu'un petit nombre de vers pour ce protecteur, et pour un ami qui lui avait donné l'idée de ce travail? Pouvait-il se per-

mettre, dans une pareille circonstance, de donner à Mécène un rôle secondaire, et de présenter Gallus comme un personnage principal? Croyons qu'une pareille suppression n'a jamais eu lieu; Octave ne l'eût pas désirée, Mécène ne l'eût pas permise; il ne l'eût soufferte, ni pour lui, ni pour son maître, ni pour Virgile lui-même. Il est constant d'ailleurs que César fut très affligé de la mort de Gallus, et qu'il était loin de poursuivre sa mémoire avec assez d'acharnement pour lui envier les honneurs de quelques louanges. Virgile pleura son ami coupable; il ne brisa point un monument qui n'avait point existé, et ne démentit jamais, par une lâcheté de courtisan, l'idée qu'Horace nous a donnée de ses mœurs et de son âme, lorsqu'il nous la fait connaître par ces expressions touchantes:

. . . . . Animæ, quales neque candidiores,  
Terra tulit.

et qu'il le nomme à si juste titre le cœur par excellence, le meilleur des hommes, *optimus Virgilius*.

Enfin l'heureux Octave, secondé par la valeur d'Agrippa, fut délivré, à la bataille d'Actium, de la formidable rivalité d'Antoine. Le calme régnait en Italie. L'empire n'avait qu'un maître; et, ce qu'on voit rarement, son immense pouvoir avait changé tout-à-coup et perfectionné son caractère. Hypocrite une année sous le nom de César, douze ans cruel

sous le nom d'Octave, le nouvel empereur commença, sous le nom d'Auguste, cette heureuse et longue période de quarante années, pendant lesquelles il fit oublier ses crimes, donna la paix au monde, fut environné de gloire, et mérita que son siècle devint immortel en prenant son nom. Ce fut cette même année que Virgile conçut le plan de son admirable poëme et commença l'*Énéide*. Il est difficile de ne pas reconnaître une double intention dans la manière dont il a traité son sujet; celle de raffermir les Romains dans leur antique religion, et de les amener à maintenir le nouveau gouvernement dans la famille de César. On peut donc, avec raison, considérer ce poëme comme un ouvrage absolument politique. On ne s'étonnera plus alors de voir Auguste et Mécène prodiguer à Virgile les plus continuels encouragements. Ils sentirent que la poésie n'est plus un art frivole, quand un génie puissant parle son langage; et le souverain et le ministre formèrent avec leur poète un nouveau, mais plus heureux triumvirat en faveur de la monarchie.

Virgile, en s'unissant par une si noble alliance avec son maître, son bienfaiteur et son ami, ne trahissait point l'intérêt de sa patrie. Le pouvoir était dans les mains d'Auguste, il y était depuis long-temps; c'est parce qu'il y fut chancelant et partagé, que l'Italie avait tant souffert. Désirer que ce pouvoir devînt plus ferme et plus stable, n'était plus servir l'usurpation, ni concourir à changer la forme de l'état;

elle était fixée par les événements. La force des circonstances appelait nécessairement un seul homme à gouverner ; et une révolution nouvelle aurait livré l'empire à quelqu'autre tyran moins facile et moins indulgent que ne l'était Auguste à l'époque où, pour servir ses intérêts, et l'on peut dire ceux des Romains, Virgile entreprit son poème, dont le but et l'exécution sont également favorables à sa gloire.

Il ne sera pas sans intérêt d'observer la marche de Virgile dans le plan qu'il a suivi, et qui ne fut pas moins tracé par la muse de l'histoire que par celle de l'épopée. Pour justifier son entreprise et lui concilier l'esprit des Romains, il fait d'abord usage de leurs idées religieuses et d'anciennes prophéties qui leur promettaient l'empire de l'univers. Il unit ces espérances au système de leur origine qu'il fait remonter aux Troyens. Il montre Énée appelé en Italie par l'ordre du ciel. C'est la nuit même que Troie est réduite en cendres, que le héros reçoit l'ordre d'aller bâtir une ville en Italie et d'y porter ses dieux. Les ombres d'Hector et de Créuse sont les interprètes de cette volonté ; Cassandre, avant ce temps, a souvent prédit cette destinée :

Et sæpè Hesperiam , sæpè Itala regna vocare.

« Et les champs d'Italus et les bords d'Hespérie. »  
(DELILLE.)

Apollon lui rend le même oracle, et Virgile est d'autant

plus adroit, dans cette circonstance, qu'il traduit littéralement Homère, et qu'Apollon ne répète en faveur des Troyens que la prédiction flatteuse déjà faite par Neptune, dans *l'Iliade* :

. . . . . Antiquam exquirite matrem.  
Hic domus Æneæ cunctis dominabitur oris,  
Et nati natorum, et qui nascentur ab illis.

« Troyens, c'est au berceau de vos premiers parents  
» Que je promets un terme à vos destins errants.  
» Allez et recherchez la terre paternelle :  
» Là naîtra de vainqueurs une race nouvelle ;  
» Là régneront Énée et ses derniers neveux,  
» Et les fils de ses fils, et ceux qui naîtront d'eux. »

(DELILLE.)

Cette promesse lui est plus expressément confirmée par ses dieux pénates :

Est locus, Hesperiam Graii cognomine dicunt,  
Terra antiqua, potens armis atque ubere glebæ ;  
OEnotri coluere viri : nunc fama minores  
Italiam dixisse, ducis de nomine gentem :  
Hæ nobis propriæ sedes. . . . .

« Il est des bords fameux que l'on nomme Hespérie,  
» Qu'autrefois ont peuplés des enfants d'OEnotrie,  
» Riche et puissant empire. Italus, nous dit-on,  
» Augmenta sa splendeur et lui donna son nom :  
» Où fut votre berceau sera votre puissance. »

(DELILLE.)

Il part; c'est Vénus elle-même qui le dirige dans sa course :

*Matre deâ monstrante viam.*

L'ombre de son père lui renouvelle ce même ordre à Carthage :

*Me patris Anchisæ quoties humentibus umbris  
Nox operit terras, quoties astra ignea surgunt  
Admonet in somnis, et turbida terret imago.*

« Anchise, dès que l'ombre enveloppe les cieux,  
» Terrible et menaçant, se présente à mes yeux. »

(DELILLE.)

Et bientôt le maître des dieux même lui déclare sa volonté par son messager céleste :

*Ascanium surgentem et spes hæredis Iuli  
Respice, cui regnum Italiæ Romanaque tellus  
Debentur.*

« Qui t'arrête ;

.....

» De ta postérité pourquoi trahir l'espoir,  
» Pourquoi trahir un fils sur qui déjà se fonde  
» Le sort de l'Italie et l'empire du monde. »

(DELILLE.)

Ce n'est pas seulement par la volonté des dieux que Virgile fait régner Auguste sur l'Italie ; il prouve que tous les

droits que les hommes reconnaissent sont réunis dans sa personne. Il doit recueillir l'héritage de Dardanus et de Jasius :

. . . . . Hinc Dardanus ortus  
Jasiusque pater.

« Là du grand Dardanus la race a pris naissance. »  
(DELILLE.)

Il a le droit de conquête :

. . . . . Infractos, adverso Marte, Latinos  
Defecisse videt.

« Il a vu des Latins les soldats dispersés. »  
(DELILLE.)

Il a celui d'un traité :

Audiat hæc genitor, qui foedera fulmine sansit :  
Tango aras; medios ignes et numina testor;  
Nulla dies pacem hanc Italis nec foedera rumpet.  
Talibus inter se firmabant foedera dictis  
Conspectu in medio procerum.

« Par ces feux solennels où je plonge ma main,  
» Comme vous j'y consens, comme vous je le jure;  
» Qu'il m'entende ce Dieu qui punit le parjure,  
» Plutôt que mes sujets attaquant nos Troyens,  
» Osent rompre la paix et briser nos liens.  
. . . . .  
» Tels ces deux souverains entourés de leur cour,  
» Par de communs serments s'engageaient tour à tour. »  
(DELILLE.)

Enfin il a le droit que lui donne le mariage qui l'unit à

l'héritière unique du monarque des Latins. Depuis Énée jusqu'à Romulus, une suite continuelle de rois a dû conserver le même titre à leurs descendants. Ce n'est que sous leur empire que les Romains doivent trouver la gloire et le bonheur; le seul rejeton de cette race antique et royale a reparu dans César :

Julius, a magno demissum nomen Iūlo.

« Jules prendra son nom du fils de votre Énée. »

(DELILLE.)

Auguste est le digne héritier de César; c'est par lui seul que doivent se réaliser les promesses des dieux, et si les Romains veulent devenir les maîtres du monde, ils doivent reconnaître le nouveau pouvoir sous lequel s'accompliront ces glorieux oracles révélés par Jupiter même à Vénus, et qu'elle a fait connaître à son fils :

. . . . . Veniet lustris labentibus ætas  
Cum domus Assaraci Phtiam, clarasque Mycenæ,  
Servitio premet a victis dominabitur Argis.

« Un jour, un jour viendra qu'en tous lieux triomphant,  
» A la superbe Argos, à la fière Mycènes,  
» Le sang d'Assaracus imposera des chaînes,  
» Et les fils des vaincus, tout-puissants à leur tour,  
» Aux enfants des vainqueurs commanderont un jour. »

(DELILLE.)

Il est aisé de concevoir combien le plan d'un pareil ou-

vrage répondait aux vucs de Mécène et de son maître, et dans quelle faveur il dut élever auprès d'eux leur poète. Virgile avait donc à peine achevé le premier chant de l'*Énéide*, quand il eut part à une des affaires les plus importantes que l'on eût jamais traitées depuis la perte de la liberté romaine.

Soit que l'empereur fût rassasié de gloire, ou qu'il redoutât le sort de son prédécesseur, soit qu'il voulût se donner dans l'esprit du peuple le mérite d'une généreuse modération, ou qu'enfin il cherchât seulement à connaître l'opinion de Rome et celle de ses amis, Auguste mit en question, s'il conserverait le souverain pouvoir, ou s'il rétablirait la république.

Agrippa, vaillant guerrier, mais peu courtisan, et privé de toutes conceptions politiques, opina pour le dernier parti. Mécène, dont les yeux pénétrants avaient étudié les plus secrets replis de l'âme de son maître, et qui jugeait mieux les intérêts présents de Rome, soutint l'avis contraire par un discours très éloquent. Auguste se trouvait alors dans la même position où Cromwel se plaça depuis; mais il ne se laissa pas envelopper comme lui dans le piège de sa propre dissimulation. Pour décider l'avis partagé de son conseil, il n'hésita pas d'appeler celui qui s'occupait d'un poème si favorable aux intérêts de sa puissance. Virgile eut donc à prononcer entre le gendre de César et son favori, et ce fut dans ces termes qu'il développa son opinion :

« Le passage du gouvernement populaire à un gouver-  
» nement absolu, a eu jusqu'à présent de funestes consé-  
» quences, parce que la haine du peuple et l'injustice du  
» prince sont en cette circonstance une cause nécessaire de  
» craintes et d'appréhensions réciproques. Mais si ce peuple  
» connaissait un homme dont la justice inspirât la confiance  
» générale, il serait de l'avantage de tous qu'un tel person-  
» nage voulût accepter le souverain pouvoir. Si vous avez  
» donc la volonté de continuer, comme vous avez fait jus-  
» qu'ici, à administrer la justice avec impartialité, le pou-  
» voir dans vos mains sera sans danger pour vous et utile à  
» l'univers. »

On tenterait vainement d'accuser Virgile de flatterie dans sa réponse; elle présente le véritable point de vue sous lequel on devait envisager la question à cette époque où les maximes de l'ancienne république n'étaient plus praticables. L'expression des sentiments de Virgile était si juste, et tellement sincère, qu'elle se trouvait consignée d'avance dans le premier livre de l'*Énéide*, et qu'au lieu d'exposer son opinion, dans les termes simples et raisonnables qu'on vient de lire, il pouvait la faire connaître en récitant seulement ces beaux vers qui renferment toute l'idée de ses conseils :

Ac veluti magno in populo cùm sæpè coorta est  
Seditio, sævitque animis ignobile vulgus.  
Jamque faces et saxa volant, furor arma ministrat.

Tum pietate gravem ac meritis si fortè virum quem  
 Conspexere, silent, arrectisque auribus adstant.

« Ainsi dans la chaleur d'une émeute soudaine  
 » Quand d'un peuple fougueux la tourbe se déchaine,  
 » Les bras s'arment de fer, de cailloux et de feux,  
 » Et tout dans leur audace est une arme pour eux :  
 » Mais que dans ce désordre un homme, à leur furie  
 » Se présente, unissant la valeur au génie,  
 » On l'admire. . . . en silence on l'écoute, et sa voix  
 » Entraîne tous les cœurs et les range à ses lois. »

Ce rapide ascendant qu'on laisse prendre à la vertu, cet empire naturel dont s'empare le courage et les talents dès qu'ils se présentent, est une des images les plus sublimes parmi celles que l'on rencontre en foule dans l'*Énéide*. Il semblait difficile, en trouvant l'occasion de mettre sous nos yeux le même tableau devenu national, de lutter avec avantage contre Virgile et ses plus beaux vers; un tel succès appartient à la prose éloquente de M. de Fontanes, dans un passage admirable de son *Éloge de Washington*. Ce passage, écrit d'enthousiasme et d'inspiration, et d'un plus grand intérêt pour nous que le sujet principal, est un de ces morceaux pleins d'éclat, de chaleur et de mouvement qui ne peut être oublié par personne, et qui sera classé comme une des plus belles pages de notre langue, dans les recueils de chefs-d'œuvre de nos plus grands maîtres.

Virgile fut lui-même une preuve de ce respect universel

que le mérite personnel peut obtenir. Il jouissait d'une si haute considération, que cent mille Romains, comme pour le remercier des conseils qu'il venait de donner à Auguste, se levèrent de leurs sièges, en le voyant paraître au théâtre, et lui rendirent les mêmes honneurs qu'à César. Tacite nous est garant de cette vérité; elle prouve qu'alors on ne supposait point un grand poète au-dessous des conceptions les plus graves, et des intérêts les plus importants. Auguste invitait Horace à l'aider de ses lumières et de ses talents, dans la composition des rescripts qui étaient des lois de l'empire. Il ne fut donc pas étonnant qu'Auguste admît Virgile dans les secrets de son conseil.

Quand cette conduite n'eût été que l'effet d'un calcul intéressé, pour encourager l'auteur de l'*Énéide*, dans l'exécution d'un poème si favorable à l'autorité, une pareille démarche eût été très-politique. On sait effectivement que, depuis cette marque de confiance de son souverain, Virgile continua plus sérieusement ses travaux, et qu'il donna d'abord à son ouvrage le titre de *Poème Impérial* ou *Histoire Romaine*. Ce n'est pas qu'il y suive froidement, comme Lucain, l'ordre chronologique; mais les principaux événements, et les personnages les plus illustres de Rome, y trouvent leurs places. Il raconte l'histoire d'Italie, depuis Saturne jusqu'au roi Latinus, et depuis la succession d'Énée, au royaume d'Albe, jusqu'à la naissance de Romulus. Il

parle ensuite des rois de Rome et de leurs exploits, jusqu'à l'expulsion des Tarquins, et à l'établissement de la république. Il touche légèrement tous les événements postérieurs, mais il décrit avec complaisance toutes les particularités de la vie d'Auguste ; ses exploits militaires, sa conduite politique, son origine fabuleuse, ses courses lointaines, rien n'est oublié. Le sixième livre de l'*Énéide* est une allusion pleine d'adresse à son voyage en Égypte, qu'il rangea sous sa domination et réduisit en province romaine. Junon, déesse impérieuse, a tous les traits de l'impératrice Livie ; on reconnaît Lépide au caractère faible de Latinus, et le présomptueux Turnus est Antoine lui-même. Le héros du poème, le pieux Énée, représente Auguste toujours attentif à conserver la dignité de grand pontife ; Virgile, soigneux de lui plaire, sait le flatter jusques dans son attachement pour son médecin fidèle, Antonius Musa, qu'il désigne sous le nom d'Iapis, et qu'il nomme le premier parmi les disciples chéris d'Esculape et d'Apollon :

Jamque aderat phœbo ante alios dilectus Iapis.

« Iapis d'Apollon le disciple fidèle. » ( DELILLE. )

Le rapprochement des vers suivants est également trop direct pour n'être pas senti :

. . . . . Instant Mnestheus acerque Serestus,

Quos pater Æneas, si quando adversa vocarent,  
Rectores Juvenum et rerum dedit esse magistros.

« Et Séreste et Mnesthée ordonnent les travaux,  
» Énée à son départ, si des périls nouveaux  
» Menaçaient la cité, leur remit sa puissance,  
» Et sur eux de l'état reposait la défense. »

(DELILLE.)

Il est impossible de ne pas y reconnaître Agrippa et Mécène, revêtus par Auguste d'une telle autorité, lorsqu'il s'éloignait de Rome, qu'ils avaient le droit d'ouvrir les lettres qu'il adressait à des particuliers, comme au sénat, d'y changer ce qu'ils jugeaient convenable, de publier même des édits, et que, pour leur donner la forme la plus authentique, l'empereur leur avait laissé le cachet si renommé par la figure du Sphinx qu'il représentait.

Les événements historiques ou fabuleux qui se trouvent liés à l'histoire de Rome, fournissent à Virgile des allusions du plus grand intérêt pour les Romains de son temps. La lance de Romulus, qui prit racine et poussa des bourgeons, lui inspira ces vers sur Polydore.

Nam Polydorus ego : hic confixum ferrea textit  
Telorum seges et jaculis increvit acutis.

« Polydore est mon nom ; ces arbustes sanglants  
» Furent autant de traits qui percèrent mes flancs.  
» La terre me reçut, et dans mon sein plongée  
» Leur moisson homicide en arbre s'est changée. »

(DELILLE.)

La métamorphose des vaisseaux en nymphes, rappelle le stratagème des Troyens, qui firent couler à fond leur flotte pour empêcher les peuples du Latium de s'en emparer.

Le trait courageux d'Horatius Coclès, qui traversa le Tibre à la nage quand le pont qu'il défendait fut rompu, est célébré par l'action de Turnus qui se précipite tout armé dans le même fleuve, et se rend ainsi dans la ville d'Ardée.

Sinon, caché dans un marais, et disant aux Troyens dont il prépare la ruine :

Limosoque lacu per noctem obscurus in ulva  
Delitui, dum vela darent :

« Et, caché dans les joncs d'un fangeux marécage,  
» J'attendis que la Grèce eût quitté ce rivage. »

(DELILLE.)

Sinon ne permet pas d'oublier Marius, méditant les massacres de Rome dans les marais de Minturne ; et l'on ne peut trouver une image plus analogue à la mort de Pompée, que le tableau touchant qu'offrent ces vers sur la fin cruelle du père d'Hector :

. . . . . Tot quondam populis terrisque superbum  
Regnatorem Asiæ : jacet ingens littore truncus  
Avulsumque humeris caput et sine nomine corpus.

« Ce potentat, jadis si grand, si vénérable,  
» N'est plus qu'un tronc sanglant, qu'un débris déplorable,

» Dans la foule des morts tristement confondu ,  
» Hélas ! et sans honneur sur le sable étendu. »

(DELILLE.)

Le phénomène des rayons lumineux que les soldats romains crurent, dans leur enthousiasme, voir briller sur la tête de Lucius Marcius lorsqu'ils le proclamèrent général après la mort des deux Scipions, se présente à la mémoire en lisant ces vers du huitième livre de l'*Énéide*, où la même flamme vient, dans l'imagination du poète, couronner le front d'Auguste avant la bataille d'Actium :

. . . . . Geminas cui tempora flammæ,  
Læta vomunt patriumque aperitur vertice sidus.

« Deux faisceaux lumineux, présage de victoire,  
» L'environnent déjà des rayons de la gloire,  
» Et sur son jeune front empreint de majesté,  
» De l'astre paternel resplendit la clarté. »

(DELILLE.)

Les événements plus récents que Virgile n'avait pu prévoir ne sont pas négligés, il s'en empare à mesure que les circonstances les amènent, et les fait entrer avec tant d'art dans les différents chants de son poëme, qu'ils semblent avoir fait partie de son plan dès l'origine. Telles furent les fêtes qu'Auguste institua sous le nom d'*Actiaques*, et qu'il ordonna de célébrer chaque année à l'époque de la victoire d'Actium. C'est aux mêmes lieux, au même promontoire

d'Actium, que Virgile conduit Énée au cinquième livre de l'*Énéide*, et qu'il y fait honorer la mémoire d'Anchise par des jeux funéraires, si pareils aux fêtes de son temps, qu'on ne les croirait qu'une imitation de celles que permit aux Troyens la touchante hospitalité d'Aceste. On y revoit les mêmes courses de navires et de jeunes guerriers, les mêmes combats d'adresse et de force, à l'arc et au ceste, les mêmes évolutions de cavalerie, et en un mot le même spectacle que faisait briller à Rome la magnificence d'Auguste.

C'est au premier chant de son poëme que Virgile inséra ces vers mémorables, à l'occasion de la paix universelle qui vint consoler le monde, et qui permit enfin de fermer le temple de Janus :

Aspera tum positis mitescent sæcula bellis;  
 Cana fides et Vesta, Remo cum fratre Quirinus,  
 Jura dabunt : diræ ferro et compagibus arctis  
 Claudentur belli portæ : Furor impius intus,  
 Sæva sedens super arma, et centum vinctus ahenis  
 Post tergum nodis, fremet horridus ore cruento.

« . . . . . Quels beaux jours vont éclore !  
 » Du métal le plus pur ses jours seront filés.  
 » Je vois la Foi, les Mœurs et les Arts rappelés.  
 » De cent verroux d'airain les robustes barrières  
 » Refermeront de Mars les portes meurtrières,  
 » La Discorde au dedans, fille affreuse d'enfer,  
 » Hideuse, y rugira sous cent cables de fer,

» Et sur l'amas rouillé de lances inhumaines ,  
 » De sa bouche sanglante en vain mordra ses chaînes. »  
 ( DELILLE. )

Avec quel génie, Virgile oppose à cette heureuse peinture de la félicité publique, la sombre image du signal des combats et des cérémonies imposantes qui se pratiquaient alors, en ouvrant ce même temple d'où s'échappaient la guerre et la victoire. C'est dans ce tableau sublime que Virgile, d'un seul coup de pinceau, fait ressortir un des évènements les plus glorieux de l'empire, le retour des aigles romaines enlevées aux légions de Crassus dans sa défaite, et renvoyées à Auguste par le roi des Parthes. Les louanges ne manquent pas aux souverains, mais l'encens qu'on leur prodigue est souvent si fade, et la fumée en est si lourde, que l'idole même en est fatiguée. Ils devraient se souvenir qu'Alexandre ne permettait qu'au ciseau de Lysipe de reproduire son image. Auguste n'eut qu'à se défendre de la séduction des hommages de Virgile. Quelle adresse dans la tournure indirecte de ce dernier éloge offert dans un cadre si magnifique.

. . . . . Cum prima movent in prælia Martem  
 Sive Getis inferre manu lacrymabile bellum ,  
 Hyrcanisve , Arabisve parant , seu tendere ad Indos  
 Auroramque sequi , Parthosque reposcere signa.  
 Sunt geminæ belli portæ , sic nomine dicunt ,  
 Relligione sacræ , et sævi formidine Martis :

Centum ærei claudunt vectes, æternaque ferri  
 Robora, nec custos absistit limine Janus.  
 Has, ubi certa sedet patribus sententia pugnae,  
 Ipse Quirinali trabeâ cinctuque Gabino  
 Insignis, reserat stridentia limina consul;  
 Ipse vocat pugnas : sequitur tum cætera pubes,  
 Æreaque assensu conspirant cornua rauco.

« Lorsqu'en ces murs puissants la guerre est près d'éclore,  
 » Soit qu'on porte l'alarme aux Arabes errants,  
 » Soit que de nos soldats les rapides torrents  
 » Menacent l'Hyrkanie où les Gètes sauvages,  
 » Soit que de l'Orient inondant les rivages,  
 » Ils volent ressaisir sur leurs fiers ennemis  
 » Nos étendards captifs et nos aigles soumis;  
 » Deux portes qu'on nomma les portes de la guerre,  
 » Se rouvrant, se fermant, font le sort de la terre.  
 » Janus en est la garde, et Mars le souverain :  
 » De cent barres de fer, de cent verroux d'airain,  
 » L'invincible barrière, et plus encor la Crainte,  
 » Du temple redouté garde à jamais l'enceinte.  
 » Ainsi, dès que de Mars provoquant la fureur,  
 » Le décret du sénat porte au loin la terreur,  
 » Sous les pans bigarrés de la toge romaine  
 » Le consul, renouant la robe gabienne,  
 » Des portes qui de Rome annoncent le courroux,  
 » Fait tomber les barreaux et crier les verroux.  
 » Sur leurs vieux gonds rouillés aussitôt elles s'ouvrent,  
 » Et du temple de Mars les voûtes se découvrent;  
 » Lui-même sur le seuil appelle les combats;  
 » La jeunesse à sa voix joint ses bruyants éclats,  
 » Par ses accents guerriers le clairon les seconde,  
 » Et sonne le réveil de la reine du monde. »

( DELILLE. )

Si Virgile sut rendre son poëme intéressant par tous les souvenirs qu'il y rappelle, il ne prouva pas moins combien il possédait l'art des convenances, et son silence à l'égard d'une foule de personnages illustres, encore chers peut-être aux Romains, est une preuve de cette connaissance des ménagements et des égards qui le distinguent particulièrement; s'il parle de Catilina, c'est pour le peindre enchaîné dans le Tartare et sans cesse environné des supplices dont sa mort courageuse l'a délivré. Scévola se dévouant à l'assassinat d'un roi, Brutus qui n'accomplit que trop ce que l'autre n'avait que projeté, sont oubliés à dessein dans l'*Énéide*. L'implacable ennemi de Jules César, Caton d'Utique, n'y vient point d'une manière positive choquer de son grand nom l'oreille d'Auguste. Ce vers si connu, et l'objet de tant de commentaires, *His dantem jura Catonem*, est enveloppé d'incertitudes. Est-ce un projet, est-ce un hasard? Ce vers, désignait-il Caton le censeur auprès d'Auguste? s'appliquait-il à l'indomtable républicain d'Utique, auprès de ceux à qui sa mémoire était encore sacrée? Ce double sens est-il un double hommage à la puissance et à l'opinion publique? Ce vers est-il au nombre de ceux que Virgile n'avait point achevés quand la mort le surprit? Fut-il changé dans l'*Énéide*, par ceux à qui ce dépôt fut confié? Ce sont des questions que ne permettent pas de résoudre le respect et la haute estime que commande la mémoire de Virgile.

Il évite également de nommer Cicéron, approbateur connu de l'assassinat de César après qu'il fut commis; mais il prend le style et toute l'éloquence de l'auteur des *Philippiques*. C'est en imitant leur véhémence qu'il ne permet pas de l'oublier; et l'admirable discours de Drancès, au onzième livre, appelle contre Turnus la même indignation que Cicéron avait inspirée aux Romains contre Antoine. Ici, plus d'équivoque, Virgile a presque mis le nom sous le portrait; le nom d'homme nouveau s'y retrouve, ce ridicule *homo novus*, tant de fois répété contre le père de la patrie. On y revoit sur Drancès tous les mêmes reproches que faisaient à Cicéron les ennemis de sa gloire et de ses vertus :

« Hardi dans les conseils et timide au combat,  
 » Libéral, éclairé, puissant dans le sénat,  
 » Habile à soulever le crédule vulgaire,  
 » Né d'un père inconnu.

Largus opum, et linguâ melior, sed frigida bello  
 Dexterâ, consiliis habitus, non futilis auctor;  
 Seditioe potens; genus huic materna superbum  
 Nobilitas dabat; *incertum de patre ferebant.*

Quelques écrivains, dans l'intention d'éloigner de Virgile une accusation de lâche flatterie, n'ont pas voulu reconnaître la vérité de cette allusion. Leur motif est assurément

respectable, mais leur scrupule ne paraît pas fondé. Virgile ne donne point ces vers comme une opinion qu'il adopte, car le rôle dont il charge Drancès est très-noble ; il le représente comme un vieillard honoré de la confiance de son roi, il est choisi de préférence pour aller au nom des peuples du Latium, en ambassade auprès d'Énée ; il veut éloigner de son pays les horreurs de la guerre, il ne hait Turnus que parce que sa violence s'oppose à la paix. Ce passage ne désigne si bien Cicéron que pour mieux signaler Antoine, et l'on s'aperçoit que sous le nom de Drancès, Virgile aime à répéter à Turnus ce que Cicéron avait adressé lui-même autrefois, avec tant de justice, au véritable ennemi d'Auguste.

Toutes les coutumes de l'antiquité, les cérémonies funèbres, la forme des sacrifices, tous les usages que pratiquait et chérissait l'ancienne Rome, se retrouvent aussi fidèlement dans l'*Énéide* que dans les auteurs qui n'ont traité que ces matières. Aussi bon géographe que sage moraliste, la plus belle comme la plus juste description de l'Italie, se reconnaît encore dans l'*Énéide* ; il y rend hommage au respect utile que ses contemporains avaient pour les morts et leurs funérailles ; il place dans le Tartare les hommes sans pitié qui refusent d'assister leurs parents et leurs amis dans le besoin : les juges prévaricateurs, les tyrans qui bravent les lois, et les monstres qui vendent les intérêts de leur patrie,

sont flétris pour jamais dans ces vers qui les enchaînent sous le fouet des Furies :

Vendit hic auro patriam, dominumque potentem  
Imposuit ; fixit leges pretio atque refixit.

« Ils ont leur place ici ees lâches mercenaires,  
» Qui vendent leur patrie à des mains étrangères,  
» Et de qui la balance inclinée à leur choix  
» Corrompt la justice et fit mentir les lois. »

(DELILLE.)

Auguste montrait le plus vif désir de connaître ce qu'il y avait d'achevé de l'*Énéide*. Il écrivit à Virgile pour l'engager à le satisfaire ; on a conservé la réponse du poète à l'empereur ; elle détruit le reproche que l'on faisait à Virgile, de ne pouvoir écrire en prose, comme on assurait qu'il n'avait jamais été possible à Cicéron de composer des vers. L'admirable fragment qui nous reste du poème de *Marius*, a de même suffi pour faire connaître si les succès poétiques étaient étrangers au grand orateur.

Les sollicitations répétées d'un maître l'emportèrent, et Virgile, qui, toujours plus difficile pour lui-même, n'avait d'autres motifs de ses refus que sa modestie, consentit à réciter enfin le sixième livre de l'*Énéide*, le plus convenable de tous à la présence d'Auguste et à celle d'Octavie, sa sœur, qui venait de perdre son jeune fils, l'unique héritier du nom chéri de son premier époux. Combien de

personnages illustres dans tous les genres une pareille circonstance ne devait-elle pas rassembler ! Contemplons cette cour délicate , attentive ; et Virgile écouté par ce qu'il y avait à Rome de mieux choisi parmi les hommes du goût le plus sûr et de l'esprit le plus cultivé. Quel spectacle imposant ! Le plus grand poète faisant entendre les plus beaux vers au plus grand souverain du monde , et le génie satisfait de ses juges ! Comment ne pas l'être en effet , quand ils pouvaient dans leur nombre compter Pollion , Messala , Varus , Varius , Tucca , Valgius , Cinna , Cocceius , Plautius , Horace et Gallus sans doute , Properce ainsi que Tibulle peut-être , et Mécène avant tout , Mécène qui , pour soulager Virgile , dont la faible voix était fatiguée , s'empara de son manuscrit , en continua quelques moments la lecture , et par cet empressement de l'amitié fit naître un nouvel intérêt dans cette scène ravissante. De quel orgueil Auguste ne fut-il pas excusable , lorsque , dans un langage harmonieux et divin se dévoilèrent à ses regards , en présence de pareils témoins , et la gloire antique de Rome qu'il voyait soumise à ses lois , et l'histoire immortelle de ses aïeux qui , par tant de hauts faits , attestaient leur céleste origine. Comment résister au prestige des promesses d'Anchise et ne pas croire à ses prédictions , déjà presque toutes accomplies ? Mais Octavie ! elle qui , dans le charme des talents , ne cherchait et ne croyait trouver qu'un soulagement

à sa douleur ! Quel saisissement s'empara de son âme, si disposée à s'attendrir, quand Virgile, dans cette foule de héros composant la famille d'Auguste, eut fait paraître un jeune prince orné de toutes les vertus, brillant de valeur et de grâces, né pour l'orgueil des Romains et pour agrandir leur destinée, si la sienne doit être de vivre assez pour sa gloire ! Tous les souvenirs d'Octavie se réveillèrent à cette image ; mais lorsqu'Anchise eut montré ce jeune prince déjà couvert d'une ombre funèbre et comme une fleur trop tôt moissonnée que les dieux ne feraient que montrer au monde ; quand il eut peint le deuil profond de la ville de Mars, les sanglots qui suivraient de telles funérailles, et qu'à la fin de la plus touchante des élégies, Virgile eut, en joignant ses regrets à ceux de Rome, dissipé tous les doutes d'une mère et prononcé le nom de Marcellus, Octavie éprouva une émotion si forte, qu'elle perdit connaissance. Elle resta long-temps privée de sentiment, et ses yeux ne se rouvrirent que pour verser les plus douces larmes.

On rapporte que la sœur d'Auguste, touchée, comme une mère peut l'être, de ces louanges pleines de sentiment données à son fils, ordonna qu'on remit à Virgile dix sesterces par chaque vers de ce morceau qui en contient trente-deux ; somme énorme alors, mais bien éloignée d'être aux yeux de Virgile d'une égale valeur, et d'un prix aussi doux que le triomphe qu'il venait d'obtenir.

Après avoir achevé l'*Énéide*, sans toutefois la croire terminée, Virgile résolut de visiter l'intérieur de la Grèce, pour mieux connaître la position des lieux dont il avait célébré la mémoire. Ce fut à l'occasion de ce voyage, qu'Horace adressa au vaisseau de Virgile ces vers si remarquables par l'expression de l'amitié :

Navis, quæ tibi creditum  
Debes Virgilium; finibus atticis  
Reddas incolumen, precor,  
Et serves animæ dimidium meæ.

« Des jours de mon ami frêle dépositaire,  
» Conserve de mon cœur la moitié la plus chère :  
» Rends-le nous, tu le dois. »

(DARU.)

Il est probable que ce fut pendant son séjour en Grèce que Virgile, toujours occupé des *Géorgiques*, son ouvrage de prédilection, ajouta au troisième livre ce morceau de l'effet le plus sublime et de l'harmonie la plus majestueuse, dans lequel il annonce qu'à son retour il aura mis la dernière main à l'*Énéide*, et qu'il pourra la publier. C'est ainsi qu'il doit ramener les neuf Sœurs de leur Permesse; c'est là le temple superbe qu'il a résolu d'élever à la gloire d'Auguste, *monumentum ære perennius*, l'empereur doit en être la première divinité. Les statues de ses ancêtres environneront son image. Il fait ainsi connaître qu'ils seront les premiers personnages

mis en action autour de son héros, et que le tableau de ses victoires achèvera d'orne ce glorieux travail.

Auguste, à son retour d'Orient, rencontra Virgile à Athènes : il se crut obligé de revenir avec l'empereur en Italie ; mais, dans la route, une indisposition subite, que l'agitation du vaisseau ne fit qu'augmenter, le força de se faire déposer à Brindes, et c'est là que le chantre d'Énée mourut le vingt-deuxième jour de septembre, dans la cinquante-deuxième année de son âge.

Quelle haute opinion ne se fera-t-on pas de sa modestie et de la rigueur avec laquelle il se jugeait lui-même, en pensant qu'à son lit de mort, ne trouvant pas que l'*Énéide* eût la perfection qu'il avait dessein de lui donner, il demanda que son poème fût brûlé. Ses amis refusèrent heureusement de lui obéir ; ce fut alors que, par son testament, il confia ce dépôt à Plautius, à Tucca, et à Varius, à condition de remplir ses derniers vœux, ou de corriger son ouvrage avant de le mettre au jour. Tucca et Varius retranchèrent, dit-on, quelques vers, mais ne se permirent aucune addition, pas même pour achever les hémistiches qui se trouvaient imparfaits ; et l'empereur fit à cette occasion ces vers célèbres qui révèlent à la postérité l'estime qu'il avait pour l'*Énéide* et pour son auteur.

Ergo ne supremis potuit vox improba verbis  
Tam dirum mandare nefas? ergo ibit in ignes  
Magnaque doctiloqui morietur musa Maronis!

Sed legum servanda fides : suprema voluntas  
 Quod mandat fierique jubet, parere necesse est.  
 Frangatur potius legum veneranda potestas,  
 Quam tot congestos noctesque diesque labores  
 Hauserit una dies.

« Quoi ! Virgile a prescrit de livrer à la flamme  
 » Ce fruit de tant de soins, ce poëme enchanteur  
 » Où doit vivre à jamais le héros de Pergame !  
 » Qui pourrait de ses vœux respecter la rigueur ?  
 » Des mourants, nous dit-on, la volonté suprême  
 » Est la première loi que l'on doit accomplir ;  
 » Ah ! périssent nos lois et Thémis elle-même,  
 » Que son temple s'écroule avant que d'obéir.  
 » La justice est affreuse alors qu'elle est extrême ;  
 » Et tout sera permis plutôt qu'un feu cruel  
 » Dévore, en un moment, un ouvrage immortel. »

Virgile mourut avec tant de courage et de tranquillité,  
 qu'il put dicter sa propre épitaphe contenue dans les vers  
 suivants :

Mantua me genuit, Calabri rapuère, tenet nunc  
 Parthenope; cecini pascua, rura duces.

« Les dieux près de Mantoue ont placé mon berceau ;  
 » Dans la riche Calabre ils reprennent ma vie.  
 » J'ai chanté les bergers, les champs et ma patrie,  
 » Et déjà Parthénope élève mon tombeau. »

Les restes de Virgile furent, suivant son désir, portés à  
 Naples et renfermés dans le monument que l'amitié lui fit  
 élever et dont les ruines se reconnaissent encore à quelque  
 distance de cette ville.

Virgile avait le teint brun; il était d'une taille élevée, comme il dépeint Musée dans le sixième livre de l'*Énéide*.

Musæum ante omnes. . . . .

. . . . . Atque humeris extantem suspicit altis.

Sa poitrine était faible et sa constitution délicate; il était sujet aux maux de tête, à la toux et aux hémorragies. Très sobre dans son régime, il faisait un usage modéré du vin. La tempérance et la régularité distinguaient ses mœurs: on n'a pas craint de les attaquer, en l'accusant d'un penchant peu naturel. Les sentiments exprimés dans plusieurs de ses églogues, et surtout dans la seconde, ont sans raison motivé ce reproche; comment l'accorder avec l'honorable surnom de *Parthénias* « le pudique », que lui donnaient les habitants de Naples? Est-ce d'ailleurs un fait reconnu que les poètes et les écrivains soient toujours soumis aux passions qu'ils retracent? ce serait tirer une absurde conséquence d'un faux principe. On accuserait donc également Virgile de sortilège, pour avoir si bien décrit, dans sa huitième églogue, les enchantements d'Alphésibée. C'est le cas d'appliquer à cette imaginaire inculpation ces vers très justes d'Ovide :

Nec liber indicium est animi: sed honesta voluptas,  
Plurima mulcendis auribus apta ferens  
Essent pugnaces qui fera bella canunt.

« Nos mœurs et nos écrits ne se ressemblent pas,  
» Et l'on n'est point guerrier pour chanter les combats. »

Virgile était si modeste, qu'on le voyait se réfugier dans les maisons de Rome pour se dérober aux regards des curieux qui souvent le suivaient en foule. Sa voix était harmonieuse, et son élocution singulièrement juste et touchante. D'un caractère sérieux et mélancolique, il parlait peu, aimait la solitude et la méditation ; et son âme, tendre et sensible, semblait formée pour les jouissances délicates de l'amitié. Sa fortune était véritablement immense. Il possédait en Sicile une campagne délicieuse, et sa maison de Rome, voisine de celle de Mécène, dans le quartier des Esquilies, était magnifique et ornée d'une précieuse bibliothèque. Juvénal dit très bien que nous n'aurions pas les vives peintures et les tableaux animés de l'*Énéide*, si Virgile n'avait pas été favorisé des biens de la fortune et de toutes les aisances qui font le charme de la vie :

Nam si Virgilio puer, et tolerabile deesset  
Hospitium, caderent omnes à crinibus hydri :  
Surda nihil gerneret grave buccina.

« Virgile, sans esclave et mal logé, n'eût point entortillé de serpents les  
» crins de sa furie, et ce monstre infernal n'aurait point fait gémir son fu-  
» nèbre cornet. ».

(DUSAULX.)

Virgile revoyait ses vers avec une judicieuse sévérité. Il

employait la matinée à les dicter en grand nombre, et consacrait le reste du jour à les corriger ou à les supprimer. Il se comparait lui-même à l'ours des forêts, qui décide avec sa langue la forme de ses petits.

Les différences que l'on peut établir entre Homère et Virgile, ont souvent occasionné des discussions bien vives : ce que l'on peut dire avec vérité, c'est que l'un est le premier des poètes pour le jugement, et l'autre pour l'invention. Pope a comparé ces deux immortels écrivains aux héros qu'ils ont célébrés. Homère est comme Achille; il entraîne tout devant lui : c'est un orage qui s'étend de toutes parts, et les éclairs se succèdent sans relâche. Virgile est comme Enée qui s'avance au milieu du combat sans en être troublé, qui répand l'ordre autour de sa personne et achève ses victoires avec tranquillité. Les deux poètes ressemblent également à leurs dieux. Homère est terrible comme Jupiter quand il ébranle le monde, qu'il agite ses foudres et embrase le ciel. Virgile est ce même dieu dans le sublime de sa bonté, toujours calme quand il préside l'Olympe, soit qu'il fonde les bases des empires ou qu'il distribue l'ordonnance majestueuse de l'univers.

On ne s'étonnera point, après ce que l'on connaît du caractère, des mœurs et du génie de Virgile, qu'il ait joui d'une prodigieuse réputation pendant sa vie, ni de l'espèce de vénération que l'on conserva long-temps pour ce grand poète ;

elle approcha de l'idolâtrie. Silius Italicus avait non seulement chez lui l'image de Virgile, mais il en célébrait la naissance avec la plus grande solennité. Cette époque était pour lui chaque année un jour de fête : il se rendait à Naples et il visitait le tombeau de son poète chéri comme le temple d'une divinité. Son indignation fut si vive, en voyant qu'un misérable pâtre était seul commis à la garde de ce monument, que, pour empêcher sa dégradation déjà remarquable alors, il acheta le terrain qui le renfermait : ce qui lui valut ces vers de Martial :

Jam prope desertos cineres et sancta Maronis  
Nomina qui coleret, pauper et unus erat!  
Silius optatæ succurrere censuit umbræ!

Cette superstition fut imitée depuis par Sincerus Sannazar, qui poussa plus loin son enthousiasme. Il avait une campagne dans le voisinage du tombeau de Virgile, pour être à même de le visiter plus souvent; et sa dernière volonté fut qu'on l'inhumât dans les jardins de cette maison, près d'un autel où, de son vivant, il avait placé les statues de Minerve et d'Apollon. Ce fait est consacré par les vers suivants, d'une exagération un peu forte.

De sacro cineri flores : hic ille Maroni  
Sincerus, musâ proximus et tumulo.

« A ces restes sacrés, offrez, donnez des fleurs!  
» Et les mêmes talents et son dernier asile

» Rapprochent dans ces lieux Sannazar et Virgile :  
» Sur leurs tombeaux voisins unissons nos douleurs. »

Alexandre Sévère conservait aussi dans son palais une image de Virgile à côté de celles d'Achille, de Cicéron et de plusieurs autres grands hommes : culte légitime, si ce prince avait su lui donner des bornes ; mais il prétendait qu'avant de parvenir à l'empire, il avait lu sa destinée dans ce vers que lui offrit le hasard :

Tu, regere imperio populos, Romane, memento.

« Toi, Romain, souviens-toi de régir l'univers. »  
(DELILLE.)

Et, depuis ce moment, rien ne put le détourner de cette faiblesse et de sa foi dans les oracles de Virgile.

Ce genre de superstition dura plusieurs siècles, et le souvenir en est resté sous le nom de *sortes Virgilianæ*, dont il existe des recueils. Adrien, dit-on, les consulta pour savoir s'il était aimé de Trajan, et le vieux Gordien était convaincu qu'il avait été prévenu de la mort de son petit-fils par cet autre vers :

Ostendent terris hunc tantum fata.

« Les destins ne feront que le montrer au monde. »  
(DELILLE.)

Malgré tous ces honneurs que l'on rendait à la mémoire

de Virgile, on ne connaît d'ancien monument consacré par son nom que les débris de son tombeau. Les anciens habitants de Mantoue, sensibles à la gloire de leur contemporain qui les honorait, voulurent en éterniser le souvenir. Ils érigèrent une statue à ce grand poète et la placèrent dans leur ville; mais Charles Malatesta, gonfalonier de l'église romaine, devenu l'époux de la sœur du marquis de Mantoue, la fit abattre par un vain scrupule, dans le quinzième siècle. Elle fut remplacée depuis par un groupe étrange, où Virgile était ridiculement associé à Jean-Baptiste Mantouan, général des Carmes, auteur de quelques églogues. La gloire de ce poète plus moderne, dont la muse a, dit-on, produit cinquante-neuf mille vers, n'a pas rendu plus durable qu'eux ce dernier monument que le temps ou d'autres causes ont également détruit.

Il était réservé à des armées généreuses de montrer que la guerre, toujours environnée de destruction, prend un autre caractère avec des guerriers français, quand ils sont ramenés à leurs vertus naturelles. La victoire sous nos drapeaux s'honore enfin de protéger les arts, et ce ne sera pas une conquête inutile à Virgile que celle de sa patrie. Les honneurs qu'il obtient s'unissent à nos triomphes. Sa ville natale ouvre à peine ses portes à la valeur, que c'est lui que l'on cherche dans Mantoue. On s'indigne de n'y rien trouver

qui rappelle son souvenir, et le général Miollis, à peine commandant de cette place, ordonne à ses habitants, le 6 juillet 1797, d'élever, aux lieux mémorables où naquit Virgile et qu'il habita, un obélisque en marbre, entouré de bosquets de chênes, de myrtes, et de lauriers. Un pareil sentiment anime, à l'ancienne Parthénope, le général Championnet; dans le peu d'instant que ce royaume fut une république, il voulut qu'un marbre solennel environnât les lieux où le voyageur va chercher les restes de Virgile, et que, dans le même endroit où la tradition les suppose, un digne mausolée servit au moins à les défendre des outrages du temps et des hommes.

Les amis des lettres et des arts jouiront encore d'une consolation nouvelle; il reste en marbre, pour eux, un buste ressemblant de Virgile, que nos conquêtes ont placé dans le plus admirable monument de la gloire, le Musée Napoléon; c'est à ce même titre que la bibliothèque impériale a obtenu de celle du Vatican et de la collection de St.-Laurent de Florence, deux antiques manuscrits du septième siècle des œuvres de Virgile, aussi complets que bien conservés. Il en existe un autre à Londres, le seul où l'on retrouve à la tête de l'*Énéide* une dédicace de ce poëme, offerte à Vénus. La pureté, l'élégante simplicité de ce morceau, ne peut que justifier l'opinion qui l'attribue à Virgile.

## SUR VIRGILE.

75

### DEDICATIO ÆNEIDOS.

#### *Ad Venerem.*

Si mihi susceptum fuerit decurrere munus  
O Venus, o sedes quæ colis Idalias,  
Troïus Æneas romana per oppida digno  
Jam tandem ut tecum carmine vectus eat;  
Non ego thure modò, aut pactâ tua templa tabellâ  
Ornabo, et puris sarta feram manibus.  
Corniger hos aries humilis et maxima taurus  
Victima sacros tinget odore focos;  
Marmoreusque tibi diversi coloribus alis  
Interior pictâ stabit amor pharetrâ;  
Adsis, o Cytherea! tuus te Cæsar Olympo,  
Et Surrentini littoris ora, vocat.

#### *A Vénus.*

« Toi qui, sous les bosquets de l'heureuse Idalie,  
» Aux regards des mortels apparais, ô Vénus!  
» Si les dieux ont permis à mes soins assidus  
» D'achever cet ouvrage offert à ma patrie,  
» Puissent mes vers, un jour, secondant mes desseins,  
» Ajouter quelque lustre à la gloire d'Énée;  
» Et de vos deux grands noms suivant la destinée,  
» Parcourir l'univers et charmer les Romains.  
» Ne crois pas, ô Vénus, que de simples offrandes,  
» Que de légers tableaux, de l'encens, des guirlandes,  
» Soient le prix que je garde au succès de mes vœux :  
» Si je les vois remplis, je veux

» Qu'un bélier pétulant, aux cornes renversées,  
» Que plus digne holocauste, un taureau vigoureux,  
» Tous deux à tes autels, victimes terrassées,  
» De leur sang tour à tour en rougissent les feux.  
» Mais, versé pour les dieux, si le sang peut leur plaire,  
» Des soins plus délicats charmeront une mère :  
» Je veux qu'à tes côtés le plus aimable enfant  
» Y paraisse animé dans un marbre vivant.  
» Son arc et son carquois orneront son image ;  
» Il aura son flambeau. Je prétends chaque jour  
» De mille oiseaux brillants dérober le plumage,  
» Et joindre leur parure aux flèches de l'Amour.  
» Exauce donc mes vœux ! De la voûte éthérée  
» Aux rives de Surrente accorde un seul regard ;  
» Songe que j'ai pour moi, divine Cythérée,  
» Ta famille, et ton peuple, et l'auguste César. »

**LES DIX ÉGLOGUES  
DE VIRGILE.**

# BUCOLICA.

---

## ECLOGA PRIMA.

---

### TITYRUS ET MELIBŒUS.

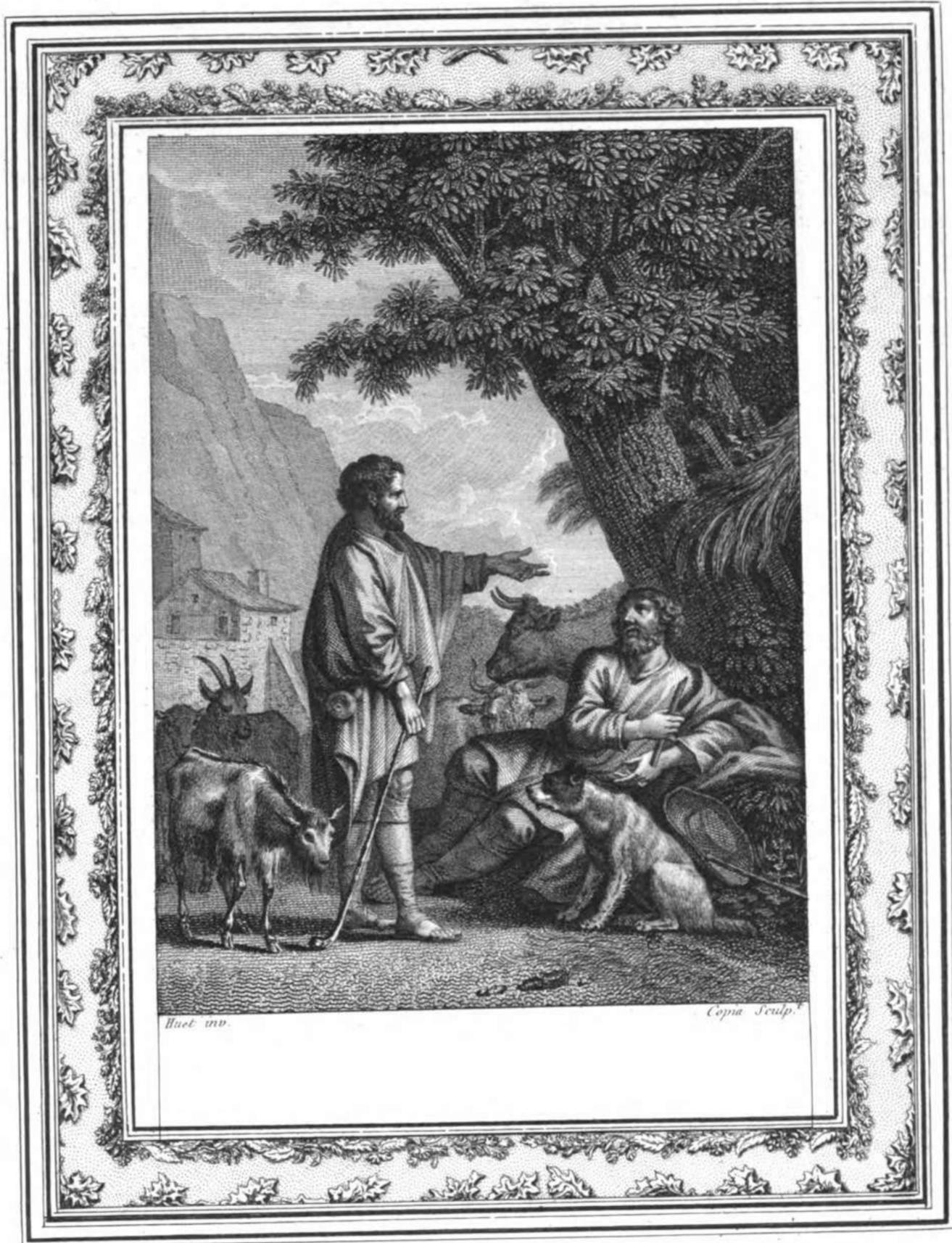
MELIBŒUS.

**T**ITYRE, tu patulæ recubans sub tegmine fagi<sup>†</sup>  
Silvestrem tenui musam meditaris avenâ :  
Nos patriæ fines et dulcia linquimus arva ;  
Nos patriam fugimus ; tu, Tityre, lentus in umbrâ,  
Formosam resonare doces Amaryllida silvas.

TITYRUS.

O Melibœe, deus nobis hæc otia fecit :  
Namque erit ille mihi semper deus ; illius aram  
Sæpè tener nostris ab ovilibus imbuet agnus.  
Ille meas errare boves, ut cernis, et ipsum  
Ludere quæ vellem calamo permisit agresti.





Nos patriam fugimus; tu Tityre, lentus in umbrâ,  
Formosam resonare doces Amaryllida sylvas.

(ECLOGA I.)

... ..  
... ..  
( )

# LES BUCOLIQUES.

---

## ÉGLOGUE PREMIÈRE.

---

TITYRE ET MÉLIBÉE.

MÉLIBÉE.

QUOI ! mollement couché sous la voûte d'un hêtre,  
Tu cherches des accords sur ta flûte champêtre,  
Tityre ; et nous , hélas ! indignement proscrits,  
Loin de nos champs heureux , loin de ces bords chéris,  
Nous fuyons : tu peux seul, en repos sous l'ombrage,  
Du nom d'Amaryllis enchanter ce bocage.

TITYRE.

Un dieu, car de ce nom j'appelle un bienfaiteur,  
Un dieu m'a procuré ce tranquille bonheur :  
Lui seul de mes agneaux obtiendra les prémices.  
Si tu vois dans mes prés s'égarer mes génisses,  
Si ma flûte aujourd'hui s'anime sous mes doigts,  
C'est à lui, Mélibée, à lui que je le dois.

## MELIBŒUS.

Non equidem invideo; miror magis, undique totis<sup>(2)</sup>  
Usque adeo turbatur agris. En ipse capellas  
Protenus æger ago : hanc etiam vix, Tityre, duco;  
Hic inter densas corylos modò namque gemellos,  
Spem gregis, ah! silice in nudâ connixa reliquit.  
Sæpè malum hoc nobis, si mens non læva fuisset,<sup>(3)</sup>  
De cœlo tactas memini prædicere quercus;  
(Sæpè sinistra cavâ prædixit ab ilice cornix.)  
Sed tamen, iste deus qui sit, da, Tityre, nobis.

## TITYRUS.

Urbem quam dicunt Romam, Melibœe, putavi<sup>(4)</sup>  
Stultus ego huic nostræ similem, quò sæpè solemus  
Pastores ovium teneros depellere fetus :  
Sic canibus catulos similes, sic matribus hædos,  
Noram; sic parvis componere magna solebam.  
Verùm hæc tantùm alias inter caput extulit urbes,  
Quantùm lenta solent inter viburna cupressi.



Non equidem invideo, miror magis: undique totis  
Usque adeo turbatur agris. . . . .  
(ECLOGA I, PAGE 80.)



J. Goussier del.

D'après une des vies de l'abbé grand en l'Église de Dordogne

Copia. sculpt.



## MÉLIBÉE.

Dans le public effroi, dans la douleur commune,  
Moins jaloux que surpris, j'admire ta fortune.  
Mes chèvres que voilà suivent mon triste sort ;  
Celle-ci, qu'après moi je traîne avec effort,  
Avortant sur un roc, laisse dans la bruyère  
Deux petits nés ensemble, et mourants sur la pierre.  
Hélas ! de mon troupeau c'était le faible espoir ;  
Aveugle que j'étais ! je devais tout prévoir ;  
Les menaces des dieux n'étaient point incertaines,  
Quand la foudre, à ma gauche, a frappé nos vieux chênes,  
Ou que, de noirs complots sinistres précurseurs,  
Les cris de la corneille ont prédit ces malheurs.  
Mais ce dieu, quel est-il ? que Tityre le nomme.

## TITYRE.

Cette ville aux sept monts, et qu'ils appellent Rome,  
Je me la figurais, habitant des hameaux,  
Telle que la cité qui reçoit nos agneaux :  
Ainsi je comparais le cèdre à la charmille,  
La chienne qui nourrit à sa jeune famille ;  
J'osais, par les petits, juger des grands objets.  
Mais, tel qu'un chêne antique, au milieu des forêts,  
Couvre de ses rameaux la timide bruyère,  
Rome sur les cités lève sa tête altière.

MELIBOEUS.

Et quæ tanta fuit Romam tibi causa videndi?

TITYRUS.

Libertas : quæ, sera, tamen respexit inertem,  
 Candidior postquam tondenti barba cadebat;  
 Respexit tamen, et longo post tempore venit,  
 Postquam nos Amaryllis habet, Galatea reliquit.  
 Namque, fatebor enim, dum me Galatea tenebat,  
 Nec spes libertatis erat, nec cura peculî:  
 Quamvis multa meis exiret victima septis,  
 Pinguis et ingratae premeretur caseus urbi,  
 Non umquam gravis ære domum mihi dextra redibat.

MELIBOEUS.

Mirabar quid mœsta deos, Galatea, vocares;<sup>(5)</sup>  
 Cui pendere suâ patereris in arbore poma:  
 Tityrus hinc aberat. Ipsæ te, Tityre, pinus,  
 Ipsi te fontes, ipsa hæc arbusta, vocabant.

TITYRUS.

Quid facerem? neque servitio me exire licebat,  
 Nec tam præsentibus alibi cognoscere divos.

MÉLIBÉE.

Et quel vif intérêt dans ces murs t'a conduit ?

TITYRE.

La liberté ! bien tard son doux rayon me luit.  
Le temps de ses frimas couvre ma barbe grise ;  
Mais , d'un regard enfin le ciel me favorise ,  
Depuis qu'Amaryllis , oubliant sa rigueur ,  
Des fers de Galatée a délivré mon cœur.  
Oui , tant que sous ses lois je demeurai fidèle ,  
En vain de mes brebis j'épuisais la mamelle :  
Esclave sans espoir , en vain de mon troupeau  
Chaque jour la cité recevait un agneau ;  
Jamais vers ma famille , en secret affligée ,  
Ma main d'un juste prix ne retournait chargée.

MÉLIBÉE.

Je ne m'étonne plus si , dans ses longs ennuis ,  
Galatée aux rameaux laissait périr ses fruits ;  
Tityre était absent : forêts , verger , fontaine ,  
Tout semblait t'appeler et gémir de sa peine.

TITYRE.

Que faire , ô Mélibée ! Accablé de revers ,  
Quel dieu propice , ailleurs , eût fait tomber mes fers ?

II..

Hic illum vidi juvenem, Melibœe, quot annis  
Bis senos cui nostra dies altaria fumant.  
Hic mihi responsum primus dedit ille petenti :  
Pascite, ut antè, boves, pueri; submittite tauros.

## MELIBŒUS.

Fortunate senex! ergo tua rura manebunt!  
Et tibi magna satis, quamvis lapis omnia nudus  
Limosoque palus obducat pascua junco :  
Non insueta graves tentabunt pabula fetas,  
Nec mala vicini pecoris contagia lædent.  
Fortunate senex! hinc, inter flumina nota<sup>6</sup>  
Et fontes sacros, frigus captabis opacum.  
Hinc tibi quæ semper vicino ab limite sæpes  
Hyblæis apibus florem depasta salicti  
Sæpè levi somnum suadebit inire susurro ;  
Hinc altâ sub rupe canet frondator ad auras :

J'ai vu cet immortel qui, dans la fleur de l'âge,  
Douze fois tous les ans recevra mon hommage;  
A peine eus-je exposé la rigueur de ses lois,  
Soudain, me rassurant du geste et de la voix,  
« Il suffit, je sais tout et je connais vos peines,  
» Dit-il; comme autrefois rentrez sur vos domaines,  
» Allez, enfants, allez, reprenez vos travaux,  
» Et la paix vous rendra de plus nombreux troupeaux. »

## MÉLIBÉE.

Heureux vieillard! ainsi ton antique héritage,  
Le champ de tes aïeux restera ton partage!  
Nos malheurs désormais n'en sauraient approcher.  
Que t'importe à l'entour ce long mur de rocher,  
Que chargé de roseaux un noir marais l'inonde?  
Ce champ qui te suffit sera pour toi le monde.  
Tes agneaux, à ta voix prompts à s'y rassembler,  
A des troupeaux impurs n'iront point se mêler!  
Heureux vieillard! ici, dans ces tranquilles plaines,  
Entre des flots connus et les dieux des fontaines,  
Tu vivras entouré d'ombrage et de fraîcheur!  
Là, de son dard aigu picotant chaque fleur,  
Pour assoupir tes sens, la diligente abeille  
D'un sourd bourdonnement flattera ton oreille;  
Là, d'un roc allongé tes bûcherons couverts,  
De leurs joyeux refrains ébranleront les airs :

Nec tamén interea raucae, tua cura, palumbes,  
Nec gemere aëriâ cessabit turtur ab ulmo.

## TITYRUS.

Antè leves ergo pascentur in æthere cervi,  
Et freta destituent nudos in littore pisces;  
Antè, pererratis amborum finibus, exul  
Aut Ararim Parthus bibet, aut Germania Tigrim,  
Quàm nostro illius labatur pectore vultus.

## MELIBŒUS.

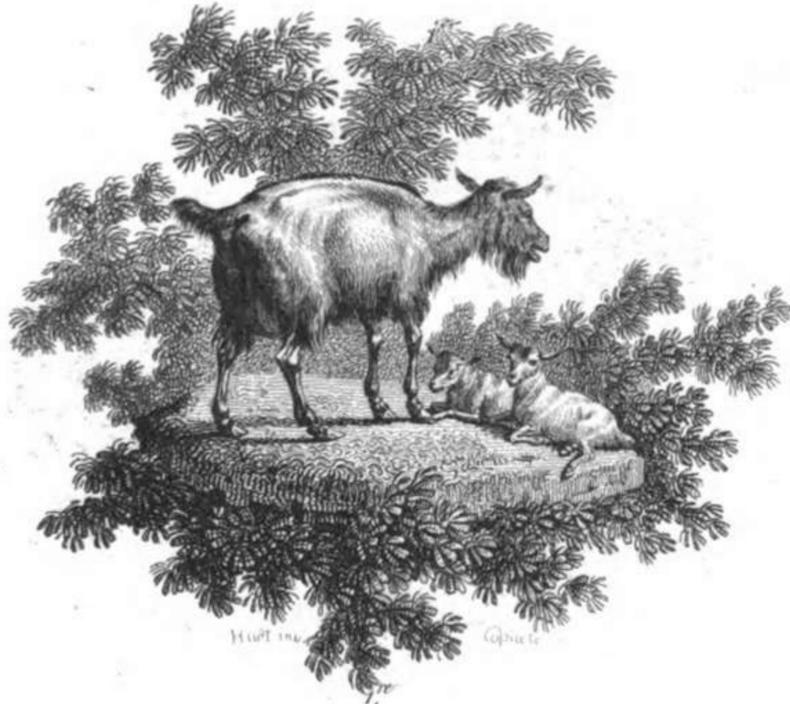
At nos hinc alii sitientes ibimus Afros;  
Pars Scythiam, et rapidum Cretæ veniemus Oaxem,  
Et penitùs toto divisos orbe Britannos.  
En umquam patrios longo post tempore fines,<sup>(7)</sup>  
Pauperis et tugurì congestum cespite culmen,  
Post aliquot, mea regna videns, mirabor aristas?  
Impius hæc tam culta novalia miles habebit!  
Barbarus has segetes! En quò discordia cives  
Perduxit miseros! En queis consevimus agros!  
Inserere nunc, Melibœe, piros! pone ordine vites!  
Ite meæ, felix quondam pecus, ite, capellæ:<sup>(8)</sup>  
Non ego vos posthac, viridi projectus in antro,



Dumosâ pendere procul de rupe videbo :  
Carmina nulla canam : non, me pascente, capellæ,  
Florentem cytisum et salices carpetis amaras.

## TITYRUS.

Hic tamen hanc mecum poteris requiescere noctem  
Fronde super viridi : sunt nobis mitia poma,  
Castaneæ molles, et pressi copia lactis :<sup>9</sup>  
Et jam summa procul villarum culmina fumant,  
Majoresque cadunt altis de montibus umbræ.





---

# REMARQUES

## SUR L'ÉGLOGUE PREMIÈRE.

---

ON a donné plusieurs définitions de la poésie pastorale ; nous ne les répéterons point ici. Ceux qui ont lu les *Églogues* de Virgile, connaissent assez ce genre de poésie ; il importe peu à ceux qui ne les ont pas lues, de savoir que la poésie bucolique est l'imitation de la vie champêtre.

Le public a daigné accueillir nos remarques sur les derniers livres de l'*Énéide* ; nous tâcherons de rendre ces remarques sur les *Églogues* également dignes de son suffrage. Nous leur donnerons même plus d'étendue, afin qu'elles soient plus utiles aux jeunes élèves.

La poésie de Virgile, surtout dans les églogues, est comme la nature dont elle offre partout un tableau si fidèle ; elle donne sans cesse de nouveaux plaisirs à ceux qui l'étudient dans ses plus petits détails. Nous éviterons cependant l'écueil dans lequel sont tombés la plupart des commentateurs ; nous éviterons les répétitions ; nous n'aurons point, surtout,



<sup>1)</sup> PAGE 78, VERS I.

Tityre, tu patulæ recubans sub tegmine fagi  
 Silvestrem tenui musam meditaris avenâ;  
 Nos patriæ fines et dulcia linquimus arva;  
 Nos patriam fugimus; tu, Tityre, lentus in umbrâ,  
 Formosam resonare doces Amaryllida silvas.

Pour peindre l'heureux repos de Tityre, le poète prodigue les épithètes; il semble que sa muse se plaise à ces images. Il est plus laconique, lorsqu'il nous montre les regrets d'un berger malheureux; il n'emploie qu'une seule épithète, *dulcia*, dont le sens retombe dans l'idée principale, et qui contribue encore à faire aimer les champs dont Tityre n'est point exilé. Pour apprécier cette juste observation des convenances, il faut se rappeler que Virgile avait à remercier Auguste de la conservation de ses terres; si ce prince était bienfaisant envers Tityre, il était sévère, injuste envers Mélibée; Virgile devait lui parler de ses bienfaits, et ne dire de l'infortune des autres bergers, que ce qui était nécessaire pour faire ressortir sa propre félicité. Mélibée exprime ses regrets sans amertume; il répète deux fois le mot *patria*. Il pleure sa patrie, et c'est sur cet objet de toutes ses affections, que doivent s'arrêter ses souvenirs. Cette répétition est d'un effet touchant. Le verbe *meditaris* exprime heureusement le repos et le loisir de Tityre; l'adjectif *lentus* est

adroitement opposé au mot *fugimus* dans le quatrième vers. Le cinquième est plein de grâce et d'harmonie :

O Melibœe! deus nobis hæc otia fecit. ...

On trouvera sans doute la flatterie un peu forte, mais on n'était pas si sévère à la cour d'Auguste; la république elle-même suivit l'exemple de Tityre; ces Romains, chez qui la royauté ne put jamais s'introduire, en prenant Auguste pour maître, ne voulurent jamais en faire un roi, mais ils consentirent à en faire un dieu; le sénat donna le titre de *divus* à Octave.

Il y a quelque chose de simple et de naïf dans cette expression de Tityre; il ne sait comment exprimer sa reconnaissance, et il fait un dieu de son bienfaiteur. Il est d'ailleurs si frappé de la puissance d'Auguste, qu'il ne peut s'expliquer ce qu'il a vu, ce qu'il a éprouvé, que par l'idée d'une divinité.

<sup>2)</sup> PAGE 80, VERS I.

Undique totis

Usque adeo turbatur agris. En ipse capellas

Protenus æger ago: hanc etiam vix, Tityre, duco;

Hic inter densas corylos modò namque gemellos,

Spem gregis, ah! silice in nudâ connixa reliquit.

Mélibée passe légèrement sur le trouble horrible qui règne



de toutes parts dans les champs. Les idées générales ne conviennent point à la simplicité des bergers; Mélibée revient à lui et à ses chèvres; alors ses images deviennent plus précises, et son tableau est bien plus animé. Il en est des tableaux de la poésie comme de ceux des peintres; les perspectives vagues ne laissent aucune impression; il faut un point de vue sur lequel l'attention puisse se reposer: ici les regards s'arrêtent agréablement sur Mélibée et sur son troupeau; bientôt le poète précise encore davantage ses idées; le lecteur oublie le troupeau lui-même, pour ne voir qu'une chèvre qui vient de mettre bas deux petits. Nous pourrions faire ici de savants raisonnements sur la nature de l'art, mais cet exemple suffit pour nous faire entendre. On n'a qu'à relire attentivement le morceau que nous venons de citer. Le cœur est faiblement ému par la première phrase *undique totis*; il est plus touché de la seconde, *en ipse capellas*; mais c'est pour la troisième partie de ce petit tableau que le poète réserve ses plus vives couleurs, et le lecteur tout son attendrissement. On suit de l'œil cette chèvre qui se traîne avec peine; on voit les coudriers et la pierre nue sur laquelle elle a mis bas ses petits chevreaux; l'idée d'une mère et de ses deux petits, donne à cette description une couleur plus sentimentale et plus animée.



que la muse épique de Virgile appelle la *ville éternelle* : les comparaisons qui suivent rendent à merveille la surprise qu'un berger a dû éprouver, en voyant pour la première fois la capitale du monde romain. Jamais on ne fit un plus grand éloge de Rome, et cependant le poète n'emploie que des images presque communes. Tout ce morceau respire la naïveté la plus aimable; le style naïf consiste souvent à exprimer les choses les plus élevées par les idées les plus simples.

Marot a traduit en vers cette première églogue; voici comment il a rendu le passage que nous venons de citer;

Je sot cuidois, que ce que l'on dit Romme,  
Fust une ville ainsi petite, comme  
Celle de nous : là où maint aignelet  
Nous retirons, et les bestes de laict.  
Mais je faisois semblables à leurs peres,  
Les petitz chiens, et aigneaux à leurs mères,  
Accomparant, d'imprudence surpris,  
Chose petite à celle de grand prix;  
Car pour certain Romme noble, et civile  
Leve son chef par sus toute autre ville,  
Ainsi que font les grans et hauts cyprez  
Sur ces buyssons, que tu veois icy près.

Ces vers sont loin, comme on voit, de rendre l'élégance, l'harmonie et même le sens de Virgile. Dans le poète latin, on admire surtout l'art du style; ses beautés ne pouvaient être rendues dans une langue qui n'était pas encore formée.



que ce tableau des plaisirs simples de la vie champêtre; tout y est grâce et harmonie; plus on le relit, plus l'esprit et l'oreille en sont charmés. Nous en indiquerons les principales beautés.

L'épithète *nota* est fréquemment employée par les poètes latins, et surtout par Virgile; mais il nous semble qu'elle est placée ici plus heureusement que partout ailleurs. Mélibée, qui parle, est exilé de sa patrie; il ne verra plus que des lieux et des fleuves inconnus; le mot *nota* a dans sa bouche une signification touchante; elle exprime à la fois ses regrets et le bonheur de Tityre. *Frigus opacum*, pour dire la fraîcheur de l'ombre, est une expression hardie et forte. Rivarol l'a rendue par ces mots: *la fraîche obscurité*. Les sons inégaux qu'on remarque dans ce vers,

Hyblæis apibus florem depasta salicti.

font voir à la fois le vol incertain des abeilles qui voltigent autour des haies, et le bruit léger qu'elles font, en suçant le calice des fleurs. Dans le vers suivant, l'harmonie est encore plus excessive: *Sæpè levi somnum suadebit inire susurro*.

Tibulle, dans sa première élégie, a peint aussi les charmes du sommeil; mais dans une autre situation:

Quàm juvat immites ventos audire cubantem,  
 .....  
 Aut gelidas hybernus aquas cùm fuderit auster,  
 Securum somnos, imbre juvante, sequi!

Les deux poètes ont exprimé des idées différentes sur le



pasteur, et celle des colombes qui chantent un peu plus loin sur les ormeaux.

?) PAGE 86, VERS II.

En, unquam patrios longo post tempore fines,  
Pauperis et tugurii congestum cespite culmen,  
Post aliquot, mea regna videns, mirabor aristas.

Le sentiment exprimé dans ces vers est heureusement pris dans la nature. L'espoir de revoir la patrie nous suit toujours dans l'exil. Écoutez ces plaintes des Hébreux :

O rives du Jourdain ! ô champs aimés des cieux !  
Sacrés monts, fertiles vallées  
Par cent miracles signalées,  
Du doux pays de nos aïeux  
Serons-nous toujours exilées ?

(ESTHER, trag.)

Combien de fois les malheureux Français que la révolution avait proscrits, n'ont-ils pas jeté leurs regards vers la France ! ils portaient partout l'espoir de revoir leur patrie, et tous étaient animés du même sentiment que Mélibée. On trouve encore, dans ce discours de Mélibée, un sentiment qui n'est pas moins touchant que l'amour de la patrie, c'est la modération des vœux du berger. Un toit de chaume est tout ce qu'il regrette ; mais combien l'objet de ses regrets n'acquiert-il pas de prix par ces mots : *mea regna videns* ? Les mots de *pauvre* et de *royaume*, *pauperis* et *regna*, forment le plus heureux des contrastes. Racan a pris, dans ce passage



ses moissons, *barbarus has segetes*; il a regretté les bois et les vignes qu'il avait plantés, *insere nunc, Melibœe, piros, pone ordine vites!* Il ne lui reste plus que son troupeau et il s'adresse à lui, il voudrait lui faire partager tous ses regrets; *felix quondam pecus* est une exclamation touchante. Le sort du troupeau est tellement lié à celui du berger, qu'il semble frappé des mêmes coups.

Tout ce morceau est plein de délicatesse; les images y sont toutes fondues dans le sentiment; on doit surtout remarquer cet hémistiche qui coupe brusquement la phrase, et qui paraît comme un son interrompu par les soupirs: *carmina nulla canam*, « je ne chanterai plus. » Le berger ne peut s'arrêter à cette idée déchirante, et il revient encore à plaindre ses chèvres.

Rien n'est si naturel que les sentiments de Mélibée: l'homme est toujours porté à croire que les êtres qui l'environnent partagent sa douleur ou sa joie. Théocrite fait dire à un de ses bergers qui vient de remporter le prix du chant: *Mes chèvres, réjouissez-vous, bondissez jusqu'aux cieux.* La bergère Iris, dans madame Deshoulières, s'adresse ainsi à ses moutons :

Errez, mes chers moutons, errez à l'aventure,  
J'ai perdu mon berger, ma houlette et mon chien, etc.

Bernardin de St.-Pierre a heureusement employé cette idée dans son roman de *Paul et Virginie*. Virginie vient de



plus grand nombre de beaux vers. Virgile y montre à la fois tout ce que la vie champêtre a de plus gracieux, et tout ce que le malheur a de plus touchant. Auguste fut le bienfaiteur de Virgile, mais Virgile a immortalisé ses dons; il nous semble que le poète a fait plus pour le maître du monde, que le maître du monde n'a fait pour le poète.

Si la poésie bucolique était destinée à revivre parmi nous, c'est cette première églogue qu'on devrait prendre pour modèle : placées au milieu des guerres civiles, les mœurs pastorales prennent un nouvel attrait par leur contraste avec des scènes tristes et affligeantes; mais nous craignons que le genre de l'églogue ne soit perdu pour les modernes.

Les anciens vivaient beaucoup à la campagne; le spectacle de la nature y inspirait les poètes. Théocrite et Virgile étaient bergers; les mœurs ne sont plus les mêmes; nous vivons dans les villes, et nous ne paraissions guère à la campagne que comme des étrangers et des voyageurs. A la renaissance des lettres, quelques-uns de nos poètes, faute d'avoir des modèles sous leurs yeux, imitèrent scrupuleusement les mœurs des anciens; leurs tableaux parurent sans intérêt, parce qu'ils étaient sans vérité : pour comble de malheur ils ne songèrent qu'à imiter les bergers de Théocrite et de Virgile; ils n'imitèrent point le style de ces deux poètes, et le genre bucolique acheva de tomber en discrédit.

Segrais a fait des essais assez heureux pour mériter le

suffrage de Boileau ; mais Segrais n'a fait qu'imiter les mœurs des anciens qui ne sont pas les nôtres , et il ressemble trop à un poète dramatique qui , sur notre théâtre , nous représenterait les mœurs des Grecs et des Romains. Fontenelle a voulu suivre une autre route et peindre d'autres mœurs ; mais il a placé les manières et le ton de la cour dans les champs : ce défaut de convenance n'est point racheté , dans ses pastorales , par le mérite du style. Laharpe a dit , en parlant de Fontenelle : *Ses bergers en savent trop en amour , et il en sait trop peu en poésie.* Gessner est venu ensuite : il n'a marché ni sur les traces de Fontenelle , ni sur celles de Segrais ; mais il a fait ses personnages si parfaits , qu'ils en sont ennuyeux : ses belles *Idylles* paraissent être des fragments d'*Astrée* : ses bergers , quoiqu'ingénieux , ne sont , à le bien prendre , que la postérité de Céladon , s'il est vrai toutefois que Céladon ait eu une postérité.

Après tant de malheureux essais , nous sommes bien loin d'avoir des idées positives sur la forme qu'on pourrait donner aujourd'hui à l'églogue. Un homme pourrait nous éclairer sur ce point , c'est celui qui aurait le génie de Virgile ; mais il est probable que nous raisonnerons encore longtemps avant de le voir paraître : jusqu'à ce moment , il faut nous en tenir à ce que les anciens nous ont laissé , et , pour nous consoler de ce qui nous manque , nous n'avons rien de mieux à faire que de relire souvent les *Églogues* de Virgile.

---

## ECLOGA SECUNDA.

---

### ALEXIS.

**F**ORMOSUM pastor Corydon ardebat Alexin,  
Delicias domini; nec quid speraret habebat.  
Tantum inter densas, umbrosa cacumina, fagos  
Assiduè veniebat : ibi hæc incondita solus  
Montibus et silvis studio jactabat inani :<sup>(1)</sup>

O crudelis Alexi, nihil mea carmina curas;  
Nil nostrî miserêre; mori me denique coges!  
Nunc etiam pecudes umbras et frigora captant;  
Nunc virides etiam occultant spineta lacertos;  
Thestylis et rapido fessis messoribus æstu  
Allia serpyllumque herbas contundit olentes :  
At mecum raucis, tua dum vestigia lustrò,  
Sole sub ardenti resonant arbusta cicadis.<sup>(2)</sup>  
Nonne fuit satiùs tristes Amaryllidis iras.  
Atque superba pati fastidia? nonne Menalcan,  
Quamvis ille niger, quamvis tu candidus esses?



O crudelis Alexi, nihil mea carmina curas;  
Nil nostri miserere; mori me denique coges!

(ECLOGA II, PAGE 106.)









*Huet inv.*

*Copia Sculp.*



2000-01-01  
 .....  
 (1217494)





O formose puer, nimum ne crede colori;  
Alba ligustra cadunt, vaccinia nigra leguntur.<sup>(3)</sup>  
Despectus tibi sum, nec qui sim quæris, Alexi;  
Quàm dives pecoris nivei, quàm lactis abundans.<sup>(4)</sup>  
Mille meæ Siculis errant in montibus agnæ;  
Lac mihi non æstate novum, non frigore, defit.  
Canto quæ solitus, si quando armenta vocabat,  
Amphion Dircaeus in Actæo Aracyntho.<sup>(5)</sup>  
Nec sum adeo informis; nuper me in littore vidi,  
Cùm placidum ventis staret mare : non ego Daphnin,  
Judice te, metuam, si numquam fallat imago.<sup>(6)</sup>

- » Et moi, pour adorer la trace de vos pas,
- » Les feux d'un ciel ardent ne m'épouvantent pas!
- » Ne valait-il pas mieux, de l'altière Corine
- » Endurer les dépits et la fierté chagrine?
- » Et toi, brune Iopé, que n'ai-je encor ton cœur!
- » Autant qu'elle en manquait vous avez de blancheur;
- » Mais, d'un frivole éclat ne soyez pas si vaine :
- » Plus que le blanc tilleul on recherche l'ébène.
  - » Quel mépris! songe-t-elle à s'informer de moi?
- » Qui je suis? quels troupeaux reconnaissent ma loi?
- » De mille agneaux pourtant une troupe docile
- » S'égare dans mes prés, sur les monts de Sicile;
- » Riche en toutes saisons, un laitage argenté
- » Ruisselle entre mes doigts et l'hiver et l'été.
- » Ces chants dont l'Aracynthe à jamais se rappelle,
- » Quand le triste Amphion de sa lyre immortelle
- » Appelait ses troupeaux ravis de l'écouter;
- » Oui, ces divins accords je puis les répéter,
- » Mes traits n'ont rien d'affreux : penché sur le rivage,
- » Dans les tranquilles flots j'ai saisi mon image;
- » Et je vous prends pour juge entre Daphnis et moi,
- » Si l'onde offre une image assez digne de foi.

O tantùm libeat mecum tibi sordida rura  
Atque humiles habitare casas, et figere cervos,  
Hædorumque gregem viridi compellere hibisco!  
Mecum unà in silvis imitabere Pana canendo:  
Pan primus calamos cerâ conjungere plures  
Instituit; Pan curat oves oviumque magistros.  
Nec te pœniteat calamo trivisse labellum:  
Hæc eadem ut sciret, quid non faciebat Amyntas?  
Est mihi disparibus septem compacta cicutis  
Fistula, Damœtas dono mihi quam dedit olim,  
Et dixit moriens: Te nunc habet ista secundum.  
Dixit Damœtas; invidit stultus Amyntas.  
Præterea duo, nec tutâ mihi valle reperti,  
Capreoli, sparsis etiam nunc pellibus albo,  
Bina die siccant ovis ubera; quos tibi servo.  
Jam pridem a me illos abducere Thestylis orat;  
Et faciet, quoniam sordent tibi munera nostra.<sup>(7)</sup>

Huc ades, o formose puer: tibi lilia plenis  
Ecce ferunt Nymphæ calathis; tibi candida Naïs,  
Pallentes violas et summa papavera carpens,  
Narcissum et florem jungit bene olentis anethi;  
Tum, casiâ atque aliis intexens suavibus herbis,

- » Oh! seulement un jour que mon humble retraite,
- » Le spectacle des champs, la chasse vous arrête!
- » Régnez sur mes chevreaux, ce jeune peuple est doux;
- » Venez, d'un bois léger, les chasser devant vous.
- » Imitons le dieu Pan : nous chanterons ensemble.
- » De muets chalumeaux, qu'un peu de cire assemble,
- » Ont appris de sa bouche à rendre un son flatteur,
- » Et le dieu des brebis l'est aussi du pasteur.
- » Oui, que sur mes pipeaux vos lèvres se reposent :
- » Quel prix à mes leçons d'autres que vous proposent!
- » Damète a su lui-même unir à mes pipeaux
- » Pour sept tons différents sept tubes inégaux;
- » J'expire, m'a-t-il dit, et je te les confie :
- » Amyntas en montra son orgueilleuse envie.
- » J'ai deux chevreuils encor, tous deux sont mouchetés :
- » Chez moi sous deux brebis ils croissent allaités;
- » Je les garde pour vous; Thestylis les souhaite :
- » Aura-t-elle un présent que votre orgueil rejette?
- » Approchez, belle enfant; voyez combien de lis
- » En corbeille, en faisceau, les nymphes ont cueillis!
- » La brillante Nais pour vous unit en gerbes
- » La pâle violette à des pavots superbes;

Mollia luteolâ pingit vaccinia calthâ.<sup>8</sup>  
Ipse ego cana legam tenerâ lanugine mala,<sup>9</sup>  
Castaneasque nuces, mea quas Amaryllis amabat :  
Addam cerea pruna; honos erit huic quoque pomo :  
Et vos, ô lauri, carpam, et te, proxima myrte;  
Sic positæ quoniam suaves miscetis odores.

Rusticus es, Corydon, nec munera curat Alexis;  
Nec, si muneribus certes, concedat Iolas.  
Heu! heu! quid volui misero mihi? floribus austrum,  
Perditus, et liquidis immisi fontibus apros.  
Quem fugis? ah demens! habitârunt dî quoque silvas,  
Dardaniusque Paris. Pallas quas condidit arces  
Ipsa colat : nobis placeant ante omnia silvæ.  
Torva læna lupum sequitur; lupus ipse capellam;  
Florentem cythisum sequitur lasciva capella;  
Te Corydon, ô Alexi! trahit sua quemque voluptas.<sup>10</sup>  
Adspice, aratra jugo referunt suspensa juvenci,  
Et sol crescentes decedens duplicat umbras;  
Me tamen urit amor : quis enim modus adsit amori?

- » L'hyacinthe au narcisse, et le feu du souci
- » Près du vaciet en deuil brille plus adouci.
- » C'est trop peu que des fleurs, je veux y joindre encore
- » Des coins au blond duvet que le safran colore,
- » Des prunes dont l'azur enchante les regards,
- » Et des marrons choisis dépouillés de leurs dards.
- » Chéris d'Amaryllis, ces trésors de l'automne
- » Seront, par votre choix, la gloire de Pomone.
- » Et vous, myrtes, lauriers, je vous offrirai tous,
- » Ensemble confondus, vos parfums sont plus doux...
- » Mais que sont tes présents! quelle erreur te possède;
- » Penses-tu qu'à ce prix Iolas te la cède?
- » Que ce nom m'est fatal! Ce nom, source de pleurs,
- » Est pour moi l'ouragan déchaîné sur les fleurs,
- » Ou l'affreux sanglier dans une onde limpide.
- » Non, les bois ne sont point ce que tu fuis, perfide!
- » Et Pâris et les dieux les ont tous habités.
- » Pallas, qui les fonda, peut aimer les cités;
- » C'est à nous de chérir une forêt profonde.
- » Le tigre suit du loup la trace vagabonde,
- » Le loup cherche l'agneau, l'agneau des prés fleuris;
- » Chaque être a son penchant : le mien, c'est Lycoris.

Ah! Corydon, Corydon, quæ te dementia cepit!<sup>(11)</sup>  
Semiputata tibi frondosâ vitis in ulmo est :  
Quin tu aliquid saltem potiùs quorum indiget usus  
Viminibus mollique paras detexere junco ?  
Invenies alium, si te hic fastidit, Alexin.



BUCOL. ÉGLOGUE II. 115

- » Tu le vois : l'ombre au loin descend de la colline,  
» Le bœuf, libre du joug, vers l'étable chemine ;  
» Moi seul, d'un long tourment dévoré nuit et jour,  
» Je brûle, et ne vois point de remède à l'amour !....  
» Corydon ! Corydon ! abjure un vain délire,  
» Au pied de cet ormeau ta jeune vigne expire ;  
» Tresse l'osier flexible en paniers arrondis :  
» Une autre de ton cœur sentira mieux le prix. »



---

# REMARQUES

## SUR L'ÉGLOGUE DEUXIÈME.

---

QUELQUES commentateurs ont pensé que Virgile s'était représenté dans cette églogue sous le nom de Corydon, et qu'Alexis était un esclave de Mécène que le poète voulait instruire dans l'art d'Apollon et des muses. Nous croyons que l'auteur des *Églogues* n'a eu d'autre intention que celle d'imiter une des plus belles idylles de Théocrite, intitulée *le Cyclope*. Dans l'idylle grecque, Polyphème exprime sa passion pour la nymphe Galatée.

<sup>3)</sup> PAGE 106, VERS 3.

Tantum inter densas, umbrosa cacumina, fagos  
Assidue veniebat : ibi hæc incondita solus  
Montibus et silvis studio jactabat inani :

Ce tableau est d'une grande vérité; le berger cherche les lieux solitaires, car les sentiments tendres se plaisent et se

fortifient dans la solitude. Segrais, en imitant ce passage de Virgile, en a caractérisé l'esprit et la beauté :

Ce berger, accablé de son mortel ennui,  
Ne se plaisait qu'aux lieux aussi tristes que lui;  
Errant à la merci de ses inquiétudes,  
Sa douleur l'entraînait aux noires solitudes,  
Et, des tendres accents de sa mourante voix,  
Il faisait retentir les rochers et les bois.

Boileau trouvait dans ces vers de Segrais le ton qui convient au genre pastoral : il nous semble que le poète français n'est pas resté beaucoup au-dessous de son modèle ; Virgile conserve cependant sur son imitateur l'avantage de la concision, avantage que lui donne la langue dans laquelle il écrit. La langue latine est d'ailleurs plus propre à exprimer la passion, par la libre construction de ses phrases, et par la facilité qu'elle laisse au poète d'arranger les mots à son gré.

Dans l'idylle grecque, Théocrite exprime ainsi l'amour de Polyphème : « Souvent les brebis quittèrent les gras pâturages et revinrent seules à la bergerie, tandis que, uniquement occupé des attraits de Galatée, il languissait étendu sur le rivage de la mer. Enfin il trouva un soulagement à sa peine ; assis sur la cime d'un rocher, les yeux tournés vers la mer, il exhalait son amour dans des chansons plaintives. »

Ce début de Théocrite ne le cède point à celui de Vir-

gile : les vers latins n'ont rien de plus gracieux et de plus délicat que cette idée du poète grec, *souvent les brebis revinrent seules à la bergerie* : ces mots, *les yeux tournés vers la mer* (vers le lieu où était Galatée), offrent une image pleine de mélancolie et de douceur.

Corydon adresse ses plaintes aux forêts et aux montagnes ; ce langage est naturel à l'amour, et surtout à l'amour des bergers ; les poètes en ont quelquefois abusé, même chez les anciens. Ces sortes de plaintes, adressées aux choses inanimées, s'étaient introduites jusques dans les comédies, et c'est là surtout qu'elles étaient déplacées. Plaute, dans sa comédie du *Marchand*, fait dire à un de ses personnages : « Je ne ferai point comme les amants dans la plupart des » comédies, qui racontent leurs douleurs au jour et à la » nuit, au soleil et à la lune. » Nous pourrions citer plusieurs drames modernes, dont les auteurs sont tombés dans le même ridicule, mais nous nous hâtons de revenir à Virgile.

<sup>2)</sup> PAGE 106, VERS 8.

Nunc etiam pecudes umbras et frigora captant ;  
 Nunc virides etiam occultant spineta lacertos ;  
 Thestylis et rapido fessis messoribus æstu  
 Allia serpyllumque herbas contundit olentes :  
 At mecum raucis, tua dum vestigia lustrò,  
 Sole sub ardenti resonant arbusta cicadis.

Ce petit tableau est achevé. L'idée de placer la scène au

milieu des ardeurs de l'été est heureuse. Les troupeaux respirent l'ombre et la fraîcheur; le lézard est caché sous les feuilles; les moissonneurs vont se mettre à table, tout est calme; le berger seul, exposé à l'ardeur du soleil, cherche l'objet de son amour; il chante seul avec les cigales à la voix enrouée. L'art des amants est toujours de se faire plus malheureux qu'ils ne le sont; ils veulent toucher par le spectacle de leurs maux: il est impossible que la situation de Corydon n'inspire quelque pitié.

Ces vers, comme ceux que nous avons cités plus haut, ne sont pas moins remarquables par les beautés de style que par la vérité des sentiments.

Les mots *umbras et frigora* semblent multiplier l'ombre et la fraîcheur. *Rapido fessis æstu*, rend bien l'activité des rayons du soleil, qui tombent à-plomb sur les moissonneurs; *rapido* est heureusement opposé à *fessis*. Les deux derniers vers sont de la plus grande beauté: l'un, d'une prononciation difficile, exprime bien la situation pénible de Corydon; l'harmonie du dernier rappelle le chant des cigales.

<sup>3)</sup> PAGE 108, VERS I.

O formose puer, nimum ne crede colori;  
Alba ligustra cadunt, vaccinia nigra leguntur.

Cette image est riante; c'est dans les champs que cette

comparaison a dû être employée pour la première fois, et elle appartenait au style pastoral. Les poètes citadins l'ont employée à leur tour; mais ils l'ont trop prodiguée. Ovide lui-même ne l'a pas dédaignée :

*Nec violæ semper, nec hiantia lilia florent,  
Et riget amissâ spina relictâ rosâ.*

Tout le monde connaît ce joli distique d'Ausonue :

*Collige virgo rosas, dum flos novus et nova pubes,  
Et memor esto ævum sic properare tuum.*

Aujourd'hui toutes ces images sont un peu usées, et cependant elles ne nous paraissent point communes lorsqu'on les trouve dans Virgile. Les beautés du poète latin, s'il nous est permis de faire une comparaison que nous avouons n'être pas neuve, sont comme les fleurs des champs et des jardins : elles renaissent tous les ans; nous les voyons tous les jours, elles sont toujours nouvelles à nos yeux.

Polyphème se sert d'une comparaison qui n'a point la grâce et la simplicité de celles de Corydon. Il dit à Galatée : « Vous êtes plus blanche que le lait, plus tendre qu'un » agneau, plus légère qu'une génisse, mais plus âpre que » le raisin vert. » Ce dernier trait a quelque chose de burlesque.

<sup>4)</sup> PAGE 108, VERS 3.

Despectus tibi sum, nec qui sim quæris, Alexi;  
Quàm dives pecoris nivei, quàm lactis abundans.

Rien n'est plus propre à exprimer l'indifférence d'Alexis, que ces mots : *Nec qui sim quæris*, « tu ne t'informes pas » même qui je suis. » Cette expression de dépit motive heureusement l'énumération que Corydon fait ici de ses richesses, et les éloges qu'il se donne : il est poussé à bout, et lorsqu'il se loue il ne paraît que se justifier.

Mille meæ sicutis errant in montibus agnæ.

Le berger essaie d'abord de flatter l'ambition d'Alexis; ce moyen est pris dans la nature humaine : dans tous les siècles, dans les villes comme dans les campagnes, la fortune a donné bien des cœurs à l'amour. Pour résister aux instances de Corydon, dit un savant commentateur, il faudrait être tigre ou rocher.

Quelques savants ont cru devoir, à l'occasion de ce vers, faire l'énumération des richesses de Virgile : il avait une maison à Rome, dans le voisinage du palais de Mécène; il possédait de vastes pâturages dans les montagnes de Sicile, et il avait de plus un domaine dans le territoire de Mantoue. Cette énumération des richesses de Virgile ne fera pas sentir davantage la beauté de ses vers. Mais, comme la fortune du poète fut due aux libéralités d'un empereur, elle servira

du moins à nous montrer qu'il vivait sous un gouvernement qui sut l'apprécier. Si nous offrons Virgile pour modèle aux poètes, qu'il nous soit permis de rappeler aux princes de la terre l'exemple d'Auguste.

<sup>5)</sup> PAGE 108, VERS 7.

*Canto quæ solitus, si quando armenta vocabat,  
Amphion Dircæus in Actæo Aracyntho.*

Corydon ne se compare point ici à un autre berger, il se compare à Amphion; il veut donner une grande idée de lui. Polyphème se contente de dire : « Il n'est point de cyclope » qui joue mieux que moi du chalumeau; souvent je vous » chante jusqu'au milieu de la nuit. » Ce dernier trait est charmant : Virgile aurait pu se l'approprier. Le cyclope ne s'adresse pas seulement à l'ambition de Galatée, il s'adresse aussi à son amour-propre; il est rare que les chansons d'un poète ne plaisent point à la personne qui en est l'objet : il nous semble que la nymphe Galatée devait être fort disposée à accorder le prix du chant à celui qui célébrait ainsi sa beauté.

<sup>6)</sup> PAGE 108, VERS 9.

*Nec sum adeo informis; nuper me in littore vidi,  
Cum placidum ventis staret mare : non ego Daphnin,  
Judice te, metuam, si numquam fallat imago.*

On reconnaît ici le langage de l'amour-propre, mais de

l'amour-propre délicat et timide. Le berger commence par dire qu'il n'est point difforme, *non sum adeo informis* ; c'est une précaution oratoire. Il prend un ton plus assuré lorsqu'il peut citer une preuve en sa faveur ; il s'est vu dans le cristal des eaux, il va jusqu'à dire qu'il surpasse Daphnis lui-même en beauté : cependant il craint d'en avoir trop dit, il finit par un doute, *si numquam fallat imago*. Dans un siècle éclairé et poli, nous voyons tous les jours des gens de lettres qui se louent eux-mêmes, et qui ne prennent pas les mêmes précautions.

L'idée de se voir dans l'onde est une idée toute pastorale. Quelques critiques ont objecté qu'on ne pouvait pas se voir dans l'eau de la mer, parce qu'elle est toujours agitée. « Mais » je me suis vu souvent dans la mer, leur répond le jésuite » Lacerda, savant commentateur de Virgile ; que ceux qui » en doutent aillent s'en assurer. » Il n'y a rien à répliquer au père Lacerda, et tout le monde sait aujourd'hui que la mer est quelquefois assez calme, pour réfléchir les traits de ceux qui sont sur ses rivages.

Dans l'idylle de Théocrite, Polyphème parle aussi de lui ; il n'a rien à dire de sa beauté, mais il excuse sa laideur ; il est fort laconique sur ce point, et il s'étend avec complaisance sur la beauté de sa grotte, sur le nombre de ses troupeaux, sur les présents qu'il doit faire à Galatée. Le berger de Virgile promet deux petits chevreaux ; le cyclope,

qui compte plus sur ses richesses que sur sa beauté, offre douze chèvres pleines et quatre petits ours. Gessner, dans sa première idylle, a cherché à imiter Théocrite et Virgile; mais il a trop prodigué les petits détails dans ses descriptions: Milon parle du lierre qui tapisse sa grotte, des courges qui en ferment l'entrée aux rayons du jour, des ronces au fruit noir, de l'eau qui coule sur le cresson, etc. La bergère Chloé sourit à cette énumération fastidieuse; elle daigne se rendre aux vœux du berger qui lui parle longuement des courges, du lierre, du cresson, de la fleur d'épine, au lieu de lui parler de son amour: ce qui prouve qu'elle a peu de goût. Le principal défaut de Gessner est d'entasser ainsi les détails dans ses tableaux.

2) PAGE 110, VERS 16.

Jam pridem a me illos abducere Thestylis orat;  
Et faciet, quoniam sordent tibi munera nostra.

Le verbe *faciet*, à la troisième personne, exprime une idée délicate; le berger n'ose dire qu'il mènera lui-même ses chevreaux à Thestylis.

Ce passage nous offre une occasion de faire remarquer la délicatesse et le ton du sentiment qui règnent dans toute cette églogue. Le berger n'ose point juger ses richesses et ses dons par lui-même; il invoque toujours des suffrages étran-



<sup>8)</sup> PAGE 112, VERS 1.

Tibi lilia plenis

Ecce ferunt nymphæ calathis ; tibi candida Nais,  
 Pallentes violas et summa papavera carpens,  
 Narcissum et florem jungit bene olentis anethi ;  
 Tum, casiâ atque aliis intexens suavibus herbis,  
 Mollia luteolâ pingit vaccinia calthâ.

Polyphème dit qu'il offrira à Galatée des lis et des pavots ; le tableau de Virgile est beaucoup plus gracieux. Ce n'est pas Corydon qui offrira des lis, ce sont les nymphes ; c'est la blanche Nais qui présentera les pâles violettes et les pavots superbes. *Ecce* montre la chose comme déjà présente ; on voit s'avancer les nymphes avec leurs corbeilles, et la belle Nais avec ses bouquets. L'épithète *candida*, donnée à Nais, présente une charmante image, et semble confondre la nymphe avec les autres fleurs. Ces mots *summa papavera* expriment heureusement la légèreté des pavots ; *carpens* est un son plus ferme, et rend bien l'action du fer qui tranche la tige des fleurs. Ce vers, un peu entortillé, *tum, casiâ atque aliis intexens*, rend à merveille l'action de tresser des guirlandes. Quelle grâce et quelle mollesse dans celui-ci : *Mollia luteolâ pingit*, etc.

Rien n'est plus harmonieux que cette poésie : par le son des mots, indépendamment du charme de la pensée, elle



ne saurait mieux rendre la passion et le sentiment. Théocrite n'a rien qui approche de ce passage.

<sup>10)</sup> PAGE 112, VERS 14.

Torva læna lupum sequitur; lupus ipse capellam;  
Florentem cytisum sequitur lasciva capella;  
Te Corydon, ô Alexi! trahit sua quemque voluptas.

Cette comparaison du lion qui poursuit le loup, du loup qui suit la chèvre, de la chèvre qui cherche le cytise, avec un berger qui soupire après l'objet de ses amours, n'a pas le ton gracieux qui règne partout dans cette églogue; ce langage aurait mieux convenu au géant Polyphème qu'à un berger aimable et poli comme Corydon. Ovide, qui a imité ce passage, lui a donné peut-être plus de vérité, en lui donnant un tout autre sens :

Sic agna lupum, sic cerva leonem,  
Sic aquilam pennâ fugiunt trepidante columbæ  
Hostes quæque suos.

Virgile part de l'idée du lion et du loup pour arriver à une idée douce et voluptueuse : Ovide part au contraire de l'idée du loup et du lion, pour faire naître celle de la crainte. Cette marche nous paraît plus naturelle et plus conforme à la vérité. Ovide n'a pas souvent de pareils avantages sur Virgile.



---

# ECLOGA TERTIA.

---

MENALCAS, DAMOETAS, PALÆMON.

MENALCAS.

**D**ic mihi, Damœta, cujum pecus? an Melibœi?

DAMOETAS.

Non; verùm Ægonis: nuper mihi tradidit Ægon.

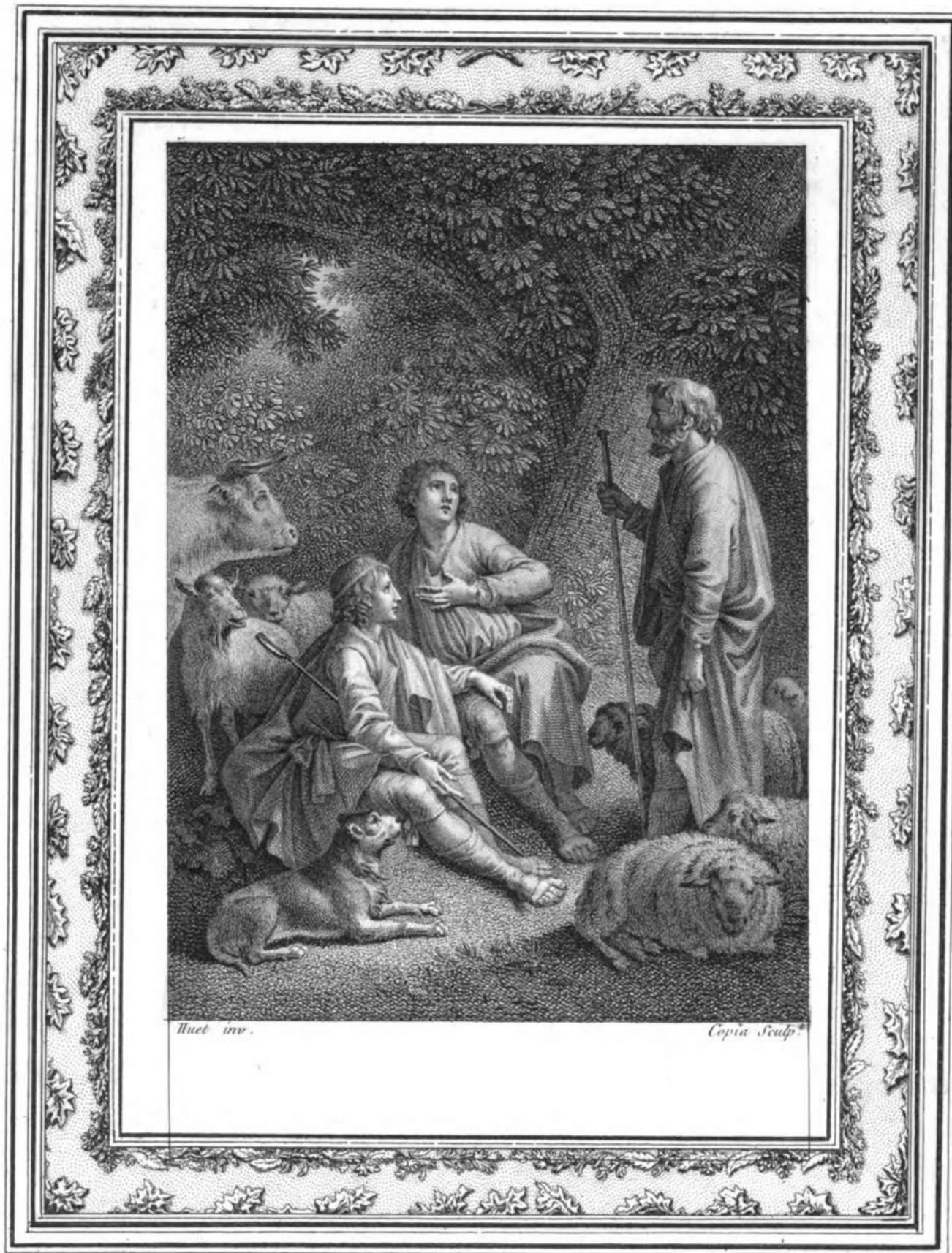
MENALCAS.

Infelix ô semper, oves, pecus! ipse Neæram  
Dum fovet, ac ne me sibi præferat illa veretur,  
Hic alienus oves custos bis mulget in horâ:  
Et succus pecori, et lac subducitur agnis.

DAMOETAS.

Parciùs ista viris tamen objicienda memento.  
Novimus et qui te..... transversa tuentibus hircis,  
Et quo, sed faciles Nymphæ risère, sacello.









Audiat haec tantum, vel qui venit: ecce Palæmon.  
(Eccloga III.)



MENALCAS.

Tum, credo, cùm me arbustum vidère Miconis  
Atque malâ vites incidere falce novellas.

DAMOETAS.

Aut hîc ad veteres fagos, cùm Daphnidis arcum  
Fregisti et calamos; quæ tu, perverse Menalca,  
Et cùm vidisti puero donata, dolebas:  
Et, si non aliquâ nocuisses, mortuus esses.

MENALCAS.

Quid domini faciant, audent cùm talia fures?  
Non ego te vidi Damonis, pessime, caprum  
Excipere insidiis, multùm latrante Lyciscâ?  
Et cùm clamarem. Quò nunc se proripit ille?  
Tityre, coge pegus! tu post carecta latebas.<sup>(1)</sup>

DAMOETAS.

An mihi, cantando victus, non redderet ille,  
Quem mea carminibus meruisset fistula caprum?  
Si nescis, meus ille caper fuit; et mihi Damon  
Ipse fatebatur, sed reddere posse negabat.

MENALCAS.

Cantando tu illum.....? aut umquam tibi fistula cerâ



134 BUCOLIC. ECLOGA III.

Juncta fuit ? non tu in triviis , indocte , solebas  
Stridenti miserum stipulâ disperdere carmen ?<sup>(2)</sup>

DAMOETAS.

Vis ergo inter nos quid possit uterque vicissim  
Experiamur ? ego hanc vitulam ( ne fortè recuses ,  
Bis venit ad mulctram , binos alit ubere fetus ) ,  
Depono : tu dic mecum quo pignore certes.

MENALCAS.

De grege non ausim quidquam deponere tecum :  
Est mihi namque domi pater , est injusta noverca ;  
Bisque die numerant ambo pecus , alter et hædos.  
Verùm , id quod multò tute ipse fatebere majus ,  
Insanire libet quoniam tibi , pocula ponam  
Fagina , cælatum divini opus Alcimedontis ;<sup>(3)</sup>  
Lenta quibus torno facili superaddita vitis  
Diffusos hederâ vestit pallente corymbos.  
In medio duo signa : Conon , et... quis fuit alter ?...  
Descripsit radio totum qui gentibus orbem ,  
Tempora quæ messor , quæ curvus arator , haberet.



Necdum illis labra admovi, sed condita servo.

DAMOETAS.

Et nobis idem Alcimedon duo pocula fecit,  
 Et molli circùm est ansas amplexus acantho;  
 Orpheaque in medio posuit, silvasque sequentes.<sup>(4)</sup>  
 Necdum illis labra admovi, sed condita servo.  
 Si ad vitulam spectas, nihil est quod pocula laudes.

MENALCAS.

Numquam hodie effugies: veniam quocumque vocâris.  
 Audiat hæc tantùm vel qui venit: ecce! Palæmon.  
 Efficiam posthac ne quemquam voce laccessas.

DAMOETAS.

Quin age, si quid habes; in me mora non erit ulla;  
 Nec quemquam fugio. Tantùm vicine Palæmon,  
 Sensibus hæc imis, res est non parva, reponas.

PALÆMON.

Dicite: quandoquidem in molli consedimus herbâ;  
 Et nunc omnis ager, nunc omnis parturit arbos;  
 Nunc fröndent silvæ, nunc formosissimus annus.<sup>(5)</sup>



138 BUCOLIC. ECLOGA III.

Incipe, Damœta; tu deinde sequere Menalca.  
Alternis dicetis; amant alterna Camœnæ.

DAMOETAS.

Ab Jove principium, Musæ; Jovis omnia plena :  
Ille colit terras; illi mea carmina curæ.

MENALCAS.

Et me Phœbus amat : Phœbo sua semper apud me  
Munera sunt lauri; et suavè rubens hyacinthus.

DAMOETAS.

Malo me Galatea petit, lasciva puella;  
Et fugit ad salices, et se cupit ante videri.<sup>6</sup>

MENALCAS.

At mihi sese offert ultrò, meus ignis, Amyntas;  
Notior ut jam sit canibus non Delia nostris.

DAMOETAS.

Parta meæ Veneri sunt munera; namque notavi  
Ipse locum aëriæ quo conguessere palumbes.<sup>7</sup>

MENALCAS.

Quod potui, puero, silvestri ex arbore lecta,  
Aurea mala decem misi; cras altera mittam.



1227 N. A. III  
1227 N. A. III  
1227 N. A. III

Incipe, Damoeta; tu deinde sequere, Menalca.  
(ELOGA III, PAGE 138.)







D A M O E T A S.

O quoties, et quæ, nobis Galatea locuta est!  
Partem aliquam, venti, divûm referatis ad aures.<sup>(8)</sup>

M E N A L C A S.

Quid prodest quòd me ipse animos non spernis, Amynta,  
Si, dum tu sectaris apros, ego retia servo?

D A M O E T A S.

Phyllida mitte mihi, meus est natalis, Iola:  
Cùm faciam vitulâ pro frugibus, ipse venito.

M E N A L C A S.

Phyllida amo antè alias; nam me discedere flevit,  
Et longum, formose, vale, vale, inquit, Iola.

D A M O E T A S.

Triste lupus stabulis, maturis frugibus imbres,  
Arboribus venti, nobis Amaryllidis iræ.<sup>(9)</sup>

M E N A L C A S.

Dulce satis humor, depulsis arbutus hædis,  
Lenta salix feto pecori, mihi solus Amyntas.



DAMOETAS.

Pollio amat nostram, quamvis est rustica, Musam:  
Pierides, vitulam lectori pascite vestro.

MENALCAS.

Pollio et ipse facit nova carmina: pascite taurum,  
Jam cornu petat, et pedibus qui spargat arenam.

DAMOETAS.

Qui te, Pollio, amat, veniat quò te quoque gaudet;  
Mella fluant illi, ferat et rubus asper amomum.

MENALCAS.

Qui Bavium non odit, amet tua carmina, Mævi;  
Atque idem jungat vulpes, et mulgeat hircos.

DAMOETAS.

Qui legitis flores et humi nascentia fraga,  
Frigidus, o pueri, fugite hinc, latet anguis in herbâ.

MENALCAS.

Parcite, oves, nimum procedere; non bene ripæ  
Creditur; ipse aries etiam nunc vellera siccet.



DAMOETAS.

Tityre, pascentes a flumine reïce capellas;  
Ipse, ubi tempus erit, omnes in fonte lavabo.

MENALCAS.

Cogite oves, pueri: si lac præceperit æstus,  
Ut nuper, frustra pressabimus ubera palmis.

DAMOETAS.

Heu! heu! quàm pingui macer est mihi taurus in ervo!  
Idem amor exitium pecori, pecorisque magistro.

MENALCAS.

His certè neque amor causa est; vix ossibus hærent:  
Nescio quis teneros oculus mihi fascinat agnos.

DAMOETAS.

Dic quibus in terris, et eris magnus Apollo,  
Tres pateat cœli spatium non amplius ulnas.<sup>(10)</sup>

MENALCAS.

Dic quibus in terris inscripti nomina regum  
Nascantur flores; et Phyllida solus habeto.

PALEMÓN.

Non nostrum inter nos tantas componere lites:<sup>(11)</sup>



146 BUCOLIC. ECLOGA III.

Et vitulâ tu dignus, et hic, et quisquis amores  
Aut metuet dulces, aut experietur amaros.  
Claudite jam rivos, pueri; sat prata biberunt.





---

# REMARQUES

## SUR L'ÉGLOGUE TROISIÈME.

---

L'ÉGLOGUE qu'on vient de lire est imitée de la cinquième idylle de Théocrite. Le poète de Syracuse met en scène deux bergers qui se disputent le prix du chant. Comatas et Lacon s'y disent de grossières injures, et se reprochent mutuellement les choses les plus honteuses. Ils proposent de finir leur querelle par le combat du chant, et prennent pour juge un bûcheron. Les images les plus délicates se trouvent mêlées dans leurs chansons aux idées les plus triviales et les plus populaires. Fontenelle blâme avec raison le ton de l'idylle grecque : la tournure de son esprit était trop opposée à la grossièreté des deux bergers de Théocrite ; il devait en être blessé plus qu'un autre ; aussi a-t-il donné dans un excès contraire. Dans ses églogues, il représente deux bergers qui chantent leurs bergères ; et, dans la crainte de leur laisser des manières rustiques, il leur donne tous les travers du



Dans le premier, c'est un voleur qui se glisse dans l'ombre, et la chienne Lycisque qui aboie; dans le second, c'est un berger qui crie au voleur, et qui avertit le maître du troupeau; plus loin, on aperçoit le voleur qui se cache derrière des roseaux. On a dit que la peinture était une poésie à laquelle il ne manquait que les paroles, *mutum pictura poesis*. On voit ici trois tableaux de Téniers, et il n'y manque rien.

<sup>2)</sup> PAGE 134, VERS 1.

Non, tu in triviis, indocte, solebas  
Stridenti miserum stipulâ disperdere carmen?

Le verbe *disperdere* est heureusement employé; il exprime à la fois le son d'un mauvais instrument et la grossièreté des airs. Le berger chante ses vers dans les carrefours; il les disperse comme on jette la poussière ou tout autre chose commune et vile. La répétition des *s* et des *r* qu'on remarque dans ces vers, imite par les sons la dureté des airs que fredonne Damète sur les chemins. Cette harmonie imitative rappelle le quatrain de Boileau sur Chapelain :

Maudit soit l'auteur dur, dont l'âpre et dure verve,  
Son cerveau tenaillant, rima malgré Minerve;  
Et de son lourd marteau martelant le bon sens,  
A fait de méchants vers douze fois douze cents.



*suit*, il a *placé*. Cette expression conserve l'illusion, qui est l'âme de la poésie. Ce n'est pas l'image d'Orphée, c'est Orphée lui-même que l'artiste a placé là; le spectateur voit les forêts qui le suivent, *silvasque sequentes*: ce tableau est vivant.

Dans la première idylle de Théocrite, un chevrier présente pour prix du chant une coupe sur laquelle sont gravées différentes scènes. D'un côté c'est une femme au milieu de deux amants qui se disputent ses faveurs; de l'autre côté c'est un pêcheur qui, du haut d'une roche escarpée, soulève un lourd filet; plus loin une vigne riante étale la pourpre de ses raisins, un enfant la garde assis auprès d'un buisson: autour de lui paraissent deux renards; l'un s'élançant au travers de la vigne, en ravage le doux fruit; l'autre assiège avec ses ruses ordinaires la poche du petit garçon, déterminé à ne point lâcher prise qu'il ne lui ait dérobé son déjeuner. L'enfant cependant entrelace le chaume et le jonc; il prépare un piège pour les cigales: oubliant le soin des raisins et son propre danger, il ne paraît occupé que du tissu qu'il forme. Rien n'est plus gracieux et plus riant que les images qui composent ce tableau. Quelques critiques ont trouvé cette description trop longue; mais si on chargeait un homme de goût d'en retrancher quelques détails, quels sont ceux qu'il oserait sacrifier? Ces sortes de descriptions font toujours un très bon effet, lorsqu'elles sont bien ame-



quer que Virgile ne se laisse point aller ici à l'attrait d'un sujet riant; il fait la description du printemps en deux vers. Il est bien peu de poètes modernes qui eussent résisté à la tentation de faire une longue tirade sur le même sujet.

<sup>6)</sup> PAGE 138, VERS 7.

Malo me Galatea petit, lasciva puella  
Et fugit ad salices, et se cupit antè videri.

Les quatre professeurs n'ont rien trouvé de mieux pour rendre ces deux vers que la phrase suivante: « La jeune et » folâtre Galatée me jette une grenade et court se cacher » derrière des saules; mais en fuyant elle désire qu'un coup- » d'œil découvre son badinage. » Il nous semble que les quatre professeurs n'ont pas senti Virgile: d'abord il n'est pas sûr que Galatée ait jeté une grenade; en second lieu, il n'est question dans le poète latin ni de *coup-d'œil*, ni de *badinage*. Les pensées fines et ingénieuses ont surtout besoin d'être rendues avec concision. L'art du poète consiste souvent à laisser deviner une partie de ce qu'il veut dire. C'est ici que Galatée devient elle-même un modèle qu'il faut suivre: la bergère se montre et court se cacher après avoir été aperçue; la muse du poète doit en faire autant, et les traducteurs surtout devraient quelquefois prendre des leçons de Galatée.

Théocrite avait dit avant Virgile: « Cléariste me jette des



délicate et plus naïve. Le mot *namque* donne au projet du berger un air d'importance et de gravité qui fait sourire agréablement le lecteur.

Les bergers offrent toujours des pommes à leurs bergères : la pomme donnée par le berger Pâris à la déesse des amours prouve que, dès le premier temps, ces sortes d'offrandes étaient en usage dans la galanterie. Cet usage, qui caractérise si bien les mœurs pastorales, devait être consacré dans l'églogue ; mais l'idée d'offrir un nid de tourterelles a quelque chose de plus doux et de plus aimable. Segrais a profité heureusement de cette idée dans les vers suivants :

Si vous vouliez venir, ô miracle des belles !  
Je vous enseignerais deux nids de tourterelles :  
Je vous les donnerais pour gage de ma foi ;  
Car on dit qu'elles sont fidèles comme moi.

Les deux derniers vers, dont l'idée n'est point prise de Virgile, respirent la tendresse la plus douce et la plus vraie.

<sup>8)</sup> PAGE 140, VERS 1.

O quoties, et quæ, nobis Galatea locuta est !  
Partem aliquam, venti, divûm referatis ad aures.

Gresset a fait un contre-sens en traduisant ainsi :

Que j'aime l'entretien de la tendre Glycère !  
Zéphyr, qui l'écoutez dans ces moments si doux,



les discours de Galatée sont adressés au berger : voilà pourquoi sans doute il les trouve si charmants ; mais dans les vers de Segrais on ne sait point à qui s'adressent les paroles d'Amire ; elles perdent par là quelque chose de leur intérêt. Ces observations paraîtront minutieuses, mais elles nous servent à prouver que les images de la poésie perdent toujours à être généralisées.

<sup>9)</sup> PAGE 140, VERS 9.

*D.* Triste lupus stabulis, maturis frugibus imbres,  
Arboribus venti, nobis Amaryllidis iræ.

*M.* Dulce satis humor, depulsis arbutus hædis,  
Lenta salix feto pecori, mihi solus Amyntas.

Fontenelle n'aime point ces comparaisons ; elles sont cependant remplies de charme et de vérité ; elles ne sont ni communes, ni recherchées ; elles présentent des images nobles et simples ; elles sont parfaitement adaptées à la situation et aux personnages : elles montrent à la fois le lieu de la scène et le caractère des bergers. La chute de ces deux madrigaux est pleine de douceur.

Quelques littérateurs ont voulu interdire les comparaisons aux bergers ; mais il nous semble que ce langage leur convient mieux qu'à tout autre : la langue des bergers étant plus simple et ne pouvant pas toujours suffire à exprimer leurs idées, ils doivent avoir recours à des similitudes. Les



caché après la bataille de Worcester. Cette idée est ingénieuse. Les commentateurs ont pensé que le lieu où le ciel n'a que trois aunes d'étendue est un puits; la fleur qui porte le nom des rois est l'hyacinthe, sur laquelle se trouvent tracées les deux premières lettres du nom d'Ajax.

<sup>11)</sup> PAGE 144, VERS 13.

Non nostrum inter vos tantas componere lites.

Tels sont les chants des bergers : on est fâché que Palémon n'ose prendre sur lui de décider entre les deux rivaux; Damète exprime avec tant de grâce son amour pour Galatée, qu'il semble avoir mérité le prix. Il s'en faut de beaucoup que, dans l'idylle de Théocrite, Comatas se soit montré si tendre et si ingénieux, et cependant il reçoit l'agneau qui est le gage du combat : il est vrai que le juge de Comatas est un bûcheron grossier; le Palémon de Virgile est un berger plein de politesse. Virgile a de beaucoup surpassé Théocrite dans cette troisième églogue : quoiqu'il ait beaucoup adouci la scène des injures, certains critiques lui ont reproché d'avoir encore trop imité son modèle grec. Nous ne croyons pas ce reproche fondé : la douceur des mœurs et des manières doit, il est vrai, distinguer les bergers; mais cette douceur n'exclut point certains emportements qui tiennent aux passions humaines. Si nous rapportions ici les



---

# ECLOGA QUARTA.

---

MARCELLUS.

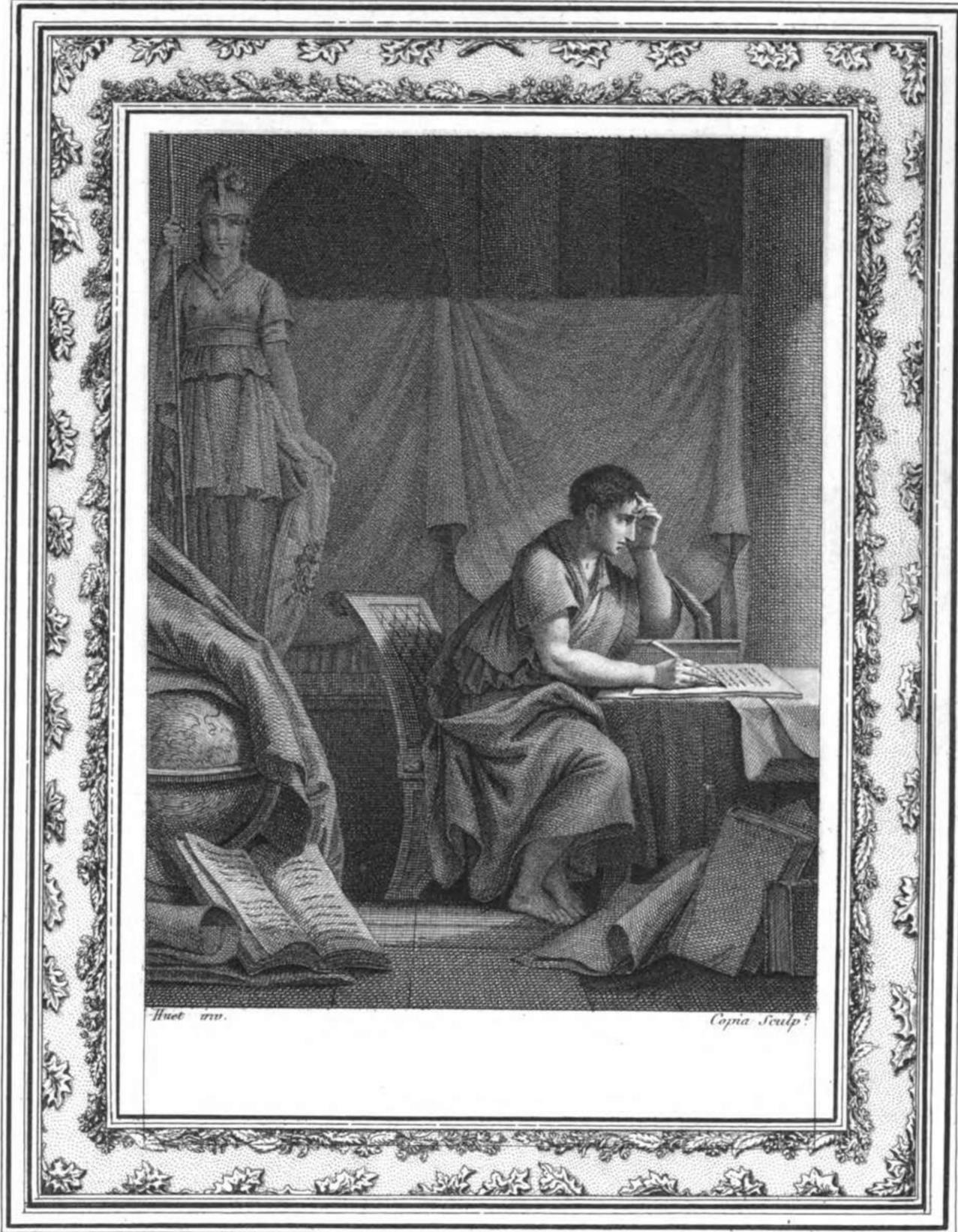
**S**ICELIDES Musæ, paulò majora canamus;  
Non omnes arbusta juvant humilesque myricæ:  
Si canimus silvas, silvæ sint consule dignæ.

Ultima Cumæi venit jam carminis ætas;  
Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo:  
Jam redit et Virgo, redeunt Saturnia regna;  
Jam nova progenies cœlo demittitur alto.<sup>(1)</sup>

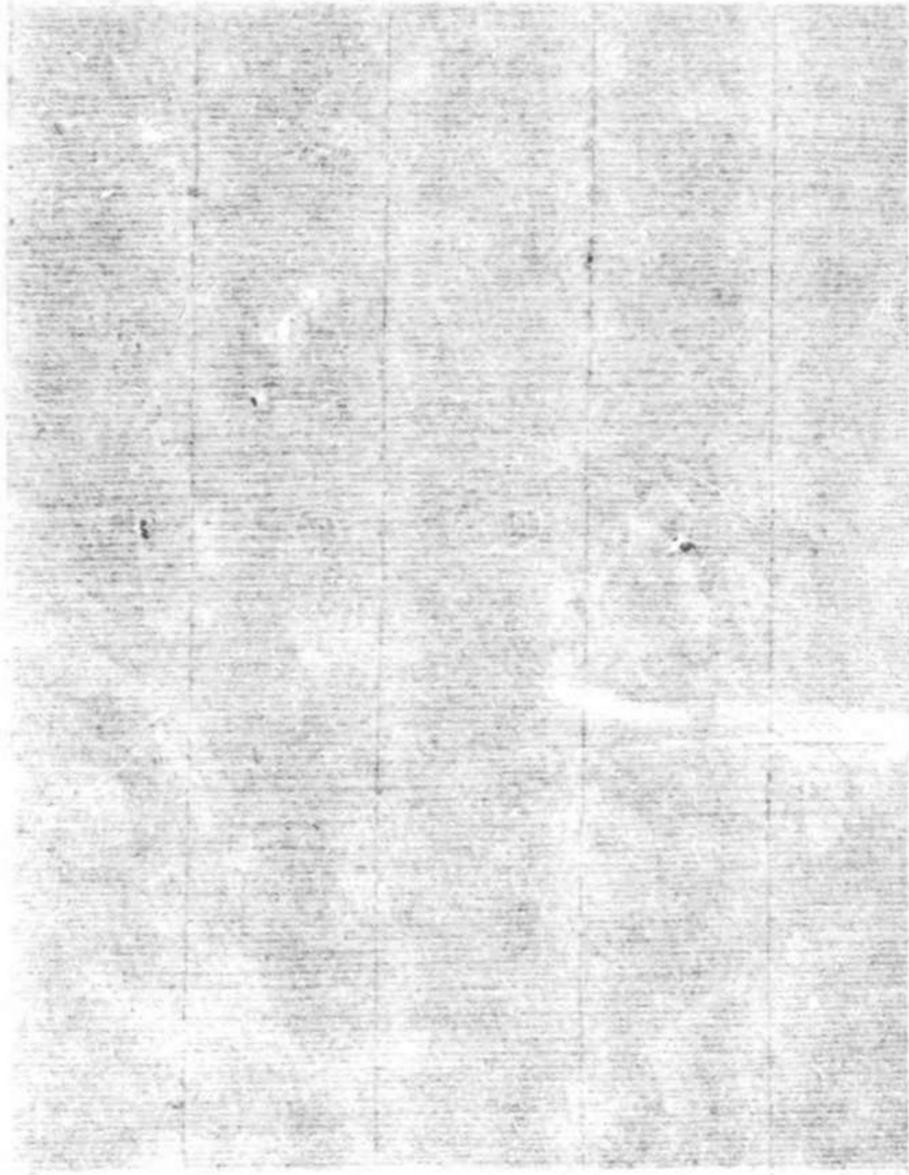
Tu modò nascenti puero, quo ferrea primùm  
Desinet, ac toto surget gens aurea mundo,  
Casta, fave, Lucina: tuus jam regnat Apollo.<sup>(2)</sup>

Teque adeo decus hoc ævi, te consule, inibit  
Pollio, et incipient magni procedere menses:  
Te duce, si qua manent sceleris vestigia nostri,  
Irrita perpetuâ solvent formidine terras.









Sicelides Muse, parlo majora canchinas.  
(Ecloga IV.)



164 BUCOLIC. ECLOGA IV.

Ille deum vitam accipiet, divisque videbit  
Permixtos heroas, et ipse videbitur illis;  
Pacatumque reget patriis virtutibus orbem.<sup>(3)</sup>

At tibi prima, puer, nullo munuscula cultu,  
Errantes hederas passim cum baccare tellus  
Mixtaque ridenti colocasia fundet acantho:<sup>(4)</sup>  
Ipsæ lacte domum referent distenta capellæ  
Ubera; nec magnos metuent armenta leones:  
Ipsa tibi blandos fundent cunabula flores:  
Occidet et serpens, et fallax herba veneni  
Occidet; Assyrium vulgò nascentur amomum.

At simul heroum laudes et facta parentis  
Jam legere, et quæ sit poteris cognoscere virtus;  
Molli paulatim flavescet campus aristâ,  
Incultisque rubens pendebit sentibus uva,  
Et duræ quercus sudabunt roscida mella.<sup>(5)</sup>



Pauca tamen suberunt priscae vestigia fraudis,  
Quae tentare Thetim ratibus, quae cingere muris  
Oppida, quae jubeant telluri infindere sulcos :  
Alter erit tum Tiphys, et altera quae vehat Argo  
Delectos heroas : erunt etiam altera bella ,  
Atque iterum ad Trojam magnus mittetur Achilles.

Hinc, ubi jam firmata virum te fecerit aetas,<sup>6</sup>  
Cedet et ipse mari vector, nec nautica pinus  
Mutabit merces; omnis feret omnia tellus :  
Non rastros patietur humus, non vinea falcem;  
Robustus quoque jam tauris juga solvet arator :  
Nec varios discet mentiri lana colores;  
Ipsed in pratis aries jam suavè rubenti  
Murice, jam croceo mutabit vellera luto;  
Sponte sua sandix pascentes vestiet agnos.



Talia sæcla, suis dixerunt, currite, fuis  
Concordes stabili fatorum numine Parcæ.

Aggredere o magnos, aderit jam tempus, honores,  
Cara deum soboles, magnum Jovis incrementum!  
Adspice convexo nutantem pondere mundum,  
Terrasque, tractusque maris, cœlumque profundum;  
Adspice venturo lætentur ut omnia sæclo.<sup>(7)</sup>

O mihi tam longæ maneat pars ultima vitæ,<sup>(8)</sup>  
Spiritus et, quantum sat erit tua dicere facta!  
Non me carminibus vincet nec Thracius Orpheus,  
Nec Linus: huic mater quamvis, atque huic pater, adsit;  
Orphei, Calliopea: Lino, formosus Apollo:  
Pan etiam Arcadiâ mecum si iudice certet,  
Pan etiam Arcadiâ dicat se iudice victum.



170 BUCOLIC. ECLOGA IV.

Incipe, parve puer, risu cognoscere matrem;<sup>9</sup>  
Matri longa decem tulerunt fastidia menses:  
Incipe, parve puer : cui non risère parentes,  
Nec deus hunc mensâ, dea nec dignata cubili est.





---

# REMARQUES

## SUR L'ÉGLOGUE QUATRIÈME.

---

PLUSIEURS critiques ont trouvé le ton de cette églogue trop élevé; ils n'ont pas fait attention que c'est le poète qui parle lui-même, et qu'il a dû prendre un ton convenable à son sujet. Les bergers, dans leurs chansons, doivent avoir un langage simple et naïf; mais il faut croire que le poète peut, sans manquer aux règles, se montrer quelquefois au-dessus des bergers qu'il met en scène. Avant Virgile, Théocrite s'était élevé au ton de l'ode et de l'épopée pour célébrer la gloire de Ptolomée et d'Hiéron.

Le poète latin pourrait répondre à ses critiques ce que Corydon dit à Alexis, dans la seconde églogue, *habitârunt di quoque silvas*. Les muses sont nées dans les champs, et les premiers poètes furent des bergers. Au temps d'Homère, il existait peu de grandes villes; la gloire d'Achille fut sans doute célébrée dans quelque cabane rustique; les anciens poètes ont tous été inspirés par le spectacle de la nature; Apollon gardait alors les troupeaux, et la lyre d'Orphée enchantait les forêts.



en matière; il parle comme un homme dont les muses ont exaucé la prière; déjà il est animé d'un délire prophétique: rien n'est plus certain que ce qu'il va annoncer aux hommes; on partage son enthousiasme: le véritable enthousiasme est celui qui se communique.

J.-B. Rousseau a pris dans cette églogue l'idée de sa belle ode sur la *naissance du duc de Bretagne*. Il a imité ainsi les vers latins que nous venons de citer.

Les temps prédits par la Sibylle  
 A leur terme sont parvenus.  
 Nous touchons au règne tranquille  
 Du vieux Saturne et de Janus.  
 Voici la saison désirée,  
 Où Saturne et sa sœur Astrée,  
 Rétablissant leurs saints autels,  
 Vont ramener ces jours insignes  
 Où nos vertus nous rendaient dignes  
 Du commerce des immortels.

Cette strophe ne rend que deux vers du poète latin; les deux autres sont rendus dans la strophe suivante:

.....  
 Un nouveau monde vient d'éclorre;  
 L'univers se réforme encore  
 Dans les abîmes du chaos;  
 Et, pour réparer ses ruines,  
 Je vois, des demeures divines,  
 Descendre un peuple de héros.

Ces vers, et surtout les derniers, ont l'éclat et la pompe



Virgile fait l'application de cette prophétie au jeune Marcellus, neveu d'Auguste, et héritier présomptif de l'empire; l'application est plus naturelle et plus heureuse.

Quelques commentateurs ont pensé que le poète latin avait annoncé la venue de Jésus-Christ; cette opinion est sans fondement; il est vrai cependant de dire que les vers de Virgile ont quelques rapports avec les prophéties, et voici comment on peut expliquer cette ressemblance. Le chantre de Marcellus n'a fait que mettre en beaux vers les oracles de la Sibylle, et ces oracles n'étaient autre chose que des traditions venues de la Judée, et recueillies chez les Romains qui admettaient aisément les opinions religieuses des autres peuples. Pour donner quelque vraisemblance à cette explication, il nous suffira de citer quelques passages d'Isaïe, et de les comparer avec les vers de cette églogue. « Un petit » enfant nous est né, dit le prophète, et un fils nous a été » donné; il sera appelé l'admirable, le conseiller, le dieu, » le prince du siècle futur, le prince de la paix. » Nous citerons d'autres passages dans les remarques suivantes.

<sup>3)</sup> PAGE 164, VERS 1.

Ille deùm vitam accipiet, divisque videbit,  
Permixtos heroas, et ipse videbitur illis;  
Pacatumque reget patriis virtutibus orbem.

Ces vers sont du style de l'épopée; Voltaire pensait qu'ils



milieu des groupes riants de Flore ; son berceau si bien peint par cet autre diminutif, *cunabula*, semble rendre à la terre la parure qu'il en reçoit ; il produit à son tour des fleurs, présage charmant des bienfaits que le monde attend de l'enfant qui vient de naître.

Mais ce n'est point assez de ce bonheur ; il faut que le monde puisse en jouir paisiblement ; le poète a soin d'éloigner tous les sujets d'alarme ; les troupeaux ne craindront plus les lions ; le serpent *mourra* ; l'herbe vénéneuse *mourra*. La répétition du verbe *occidet* montre l'assurance avec laquelle parle le poète, et cette assurance passe dans l'esprit de son lecteur. On trouve dans ces images de Virgile quelque chose qui tient de l'enchantement.

Les images qu'emploie le prophète, ont cependant plus de rapidité et plus d'énergie. « Le désert et le lieu aride, » s'écrie Isaïe, se réjouiront ; le lieu solitaire s'égaiera, et » fleurira comme une rose.... La gloire du Liban viendra » vers toi ; le sapin, l'orme et le bouis viendront ensemble » pour rendre honorable le lieu de ton sanctuaire. » Dans un autre passage, le prophète ajoute : « Le loup demeurera » avec l'agneau, et le léopard avec le chevreau ; le lion et les » troupeaux seront ensemble, et un petit enfant les conduira ; et le lion se nourrira dans l'étable avec le bœuf, et » l'enfant qui tette s'abattra sur le trou de l'aspic, et l'enfant » qu'on sèvre mettra sa main au trou du basilic. »



<sup>6)</sup> PAGE 166, VERS 7.

Hinc , ubi jam firmata virum te fecerit ætas,  
 Cedet et ipse mari vector , nec nautica pinus  
 Mutabit merces ; omnis feret omnia tellus :  
 Non rastros patietur humus , non vinea falcem ;  
 Robustus quoque jam tauris juga solvet arator :  
 Nec varios discet mentiri lana colores :  
 Ipse sed in pratis aries jam suavè rubenti  
 Murice , jam croceo mutabit vellera luto ;  
 Sponte suâ sandix pascentes vestiet agnos.

Ces vers nous fournissent une occasion de faire observer combien la hardiesse des pensées et des images peut s'allier heureusement avec la correction et la pureté du style ; Virgile , et après lui Racine , sont les poètes les plus corrects et les plus purs , et cependant ils emploient partout les figures les plus hardies.

La hardiesse des figures consiste ici à personnifier des êtres inanimés , comme le pin , la terre , la vigne , la laine , et jusqu'à l'herbe des champs , en leur donnant quelque chose des qualités , des affections et des habitudes de l'homme.

Le pin qui entre dans la construction du vaisseau , est pris pour le vaisseau lui-même ; l'épithète *nautica* semble associer un arbre à la science et au sort des navigateurs ; le mot *patietur* , qui exprime la douleur , prête un sentiment à la terre et à la vigne ; *discet mentiri* , en parlant de la laine



) PAGE 168, VERS 3.

Aggredere ô magnos, aderit jam tempus, honores,  
Cara deûm soboles, magnum Jovis incrementum!  
Adspice convexo nutantem pondere mundum,  
Terrasque, tractusque maris, cœlumque profundum;  
Adspice venturo lætentur ut omnia sæclo.

Qui n'admire la majesté de ces vers! Ces mots, *magnum Jovis incrementum*, réveillent toutes les idées de la force et de la puissance: *incrementum*, placé à la fin du vers, s'éloigne des règles ordinaires de la versification latine; Virgile n'a pu l'employer que dans le dessein de produire un grand effet. Le monde se balance dans ce vers, *adspice convexo nutantem pondere mundum*; la poésie épique ne peut s'élever plus haut. Il semble, dit M. Génisset, entendre dans ce vers comme un coup de tonnerre qui retentit dans l'étendue. Les vers suivants, pour suivre cette comparaison, sont comme le bruit de la foudre répété par les échos; toute la nature est associée à la gloire du siècle qui va naître; l'esprit humain n'a jamais dit de plus grandes choses, et jamais la poésie n'employa de plus grandes images.

C'est ici qu'il faut remarquer les nuances progressives qui se trouvent dans ces tableaux de Virgile. L'enfant est au berceau, la terre produit des fleurs, toutes les images du poète sont gracieuses et riantes. Lorsque Marcellus arrive à l'adolescence, il s'opère des miracles plus grands et plus



» matin, ni ne prêtera plus à la lune sa splendeur argentée ;  
 » il se dissoudra dans des rayons plus vifs que les siens, et  
 » celui qui est la lumière même sera à jamais ton soleil : les  
 » eaux de la mer tariront, les cieux se dissiperont en fumée,  
 » et les montagnes se fondront par la chaleur ; mais les pro-  
 » messes du Messie, sa puissance salutaire, et son trône au-  
 » guste durent à jamais. »

Le même fonds d'idées a été employé par Isaïe et par Virgile ; le poète est rempli du soin de charmer ses lecteurs, et il y réussit : le prophète ne s'occupe que des grandes vérités qu'il annonce, il s'élève beaucoup plus haut, et il remplit les esprits d'un saint étonnement. Virgile a fait tout ce que pouvait faire le génie humain ; Isaïe va plus loin, et si l'un est le favori des muses et des grâces, il est aisé de voir que l'autre est l'interprète d'un dieu.

<sup>8)</sup> PAGE 168, VERS 8.

O mihi tam longæ maneat pars ultima vitæ,  
 Spiritus et, quantum sat erit tua dicere facta !  
 Non me carminibus vincet nec Thracius Orpheus,  
 Nec Linus : huic mater quamvis, atque huic pater, adsit ;  
 Orphei, Calliopea : Lino, formosus Apollo.

Le poète s'était élevé aux images les plus sublimes ; il prend un ton plus simple en parlant de lui ; il n'aspire qu'à chanter un jour le honneur qu'il a annoncé à la terre, et il demande aux dieux de vivre assez long-temps pour en être



Porrigenz teneras manus  
Dulce rideat ad patrem  
Semihante labello.

On s'est étonné que Virgile ait fait porter un enfant dans le sein de sa mère jusqu'au dixième mois ; tous les commentateurs ont cherché à l'expliquer ; la tâche était difficile, et leurs explications n'ont point détruit la difficulté. Le dernier vers présente aussi quelque obscurité, et a été expliqué diversement. Nous croyons que les mots *deus* et *dea* doivent s'entendre des personnages qui composaient la famille d'Auguste. Les noms de dieux et de déesses sont facilement prodigués par les poètes. A la cour des empereurs romains, la louange avait aussi son merveilleux, et ceux qui flattaient alors les maîtres du monde n'avaient aucune peine à se faire entendre.

Nous pourrions rappeler ici quelques-unes des églogues latines qui ont été faites sur la naissance de Jésus-Christ, et les comparer avec cette quatrième églogue de Virgile ; mais le parallèle nous entraînerait beaucoup trop loin. Le chantre de Marcellus conserve partout la supériorité ; nous dirons cependant qu'un homme de génie aurait pu l'égalier, ou même le surpasser dans un si beau sujet.

Il est fâcheux qu'à la renaissance des lettres, les poètes n'aient pas donné à l'églogue l'esprit et les couleurs de la religion chrétienne ; la *Bible* aurait offert une foule de sujets à la muse champêtre. Les bergeries des anciens n'ont rien



---

# ECLOGA QUINTA.

---

DAPHNIS.

MENALCAS, MOPSUS.

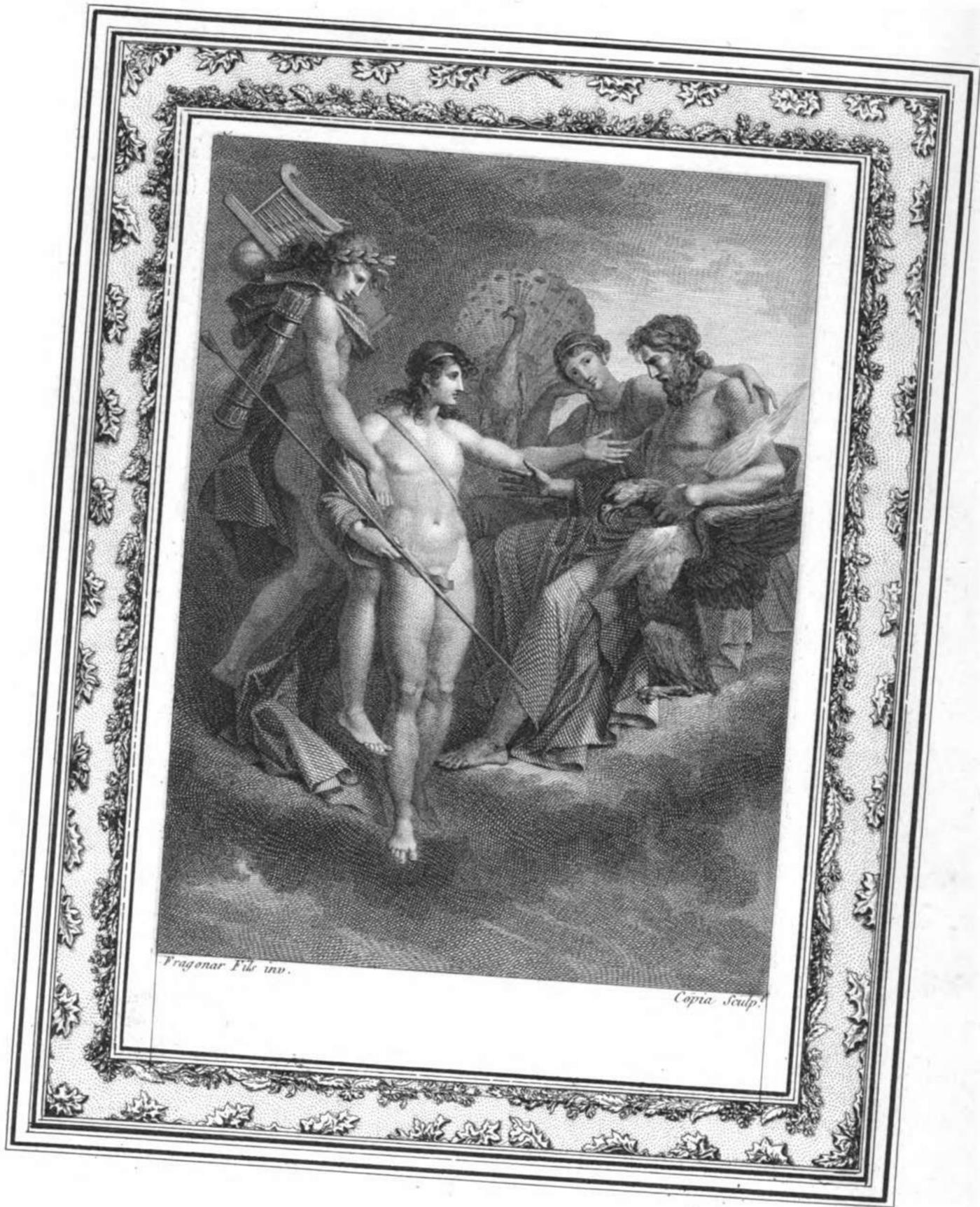
MENALCAS.

**C**UR non, Mopse, boni quoniam convenimus ambo,  
Tu calamos inflare leves, ego dicere versus,  
Hic corylis mixtas inter considimus ulmos?

MOPSUS.

Tu major, tibi me est æquum parere, Menalca;  
Sive sub incertas zephyris motantibus umbras,<sup>(1)</sup>  
Sive antro potiùs, succedimus: adspice ut antrum





..... Miratur limen olympi,  
Sub pedibusque videt nubes et sidera Daphnis.  
(ECLOGA V.)

.....  
.....  
(1900)





190 BUCOLIC. ECLOGA V.  
Silvestris raris sparsit labrusca racemis.

MENALCAS.

Montibus in nostris solus tibi certet Amyntas.

MOPSUS.

Quid, si idem certet Phœbum superare canendo?

MENALCAS.

Incipe, Mopse, prior : si quos aut Phyllidis ignes,  
Aut Alconis habes laudes, aut jurgia Codri :  
Incipe ; pascentes servabit Tityrus hædos.

MOPSUS.

Immo hæc in viridi nuper quæ cortice fagi  
Carmina descripsi, et modulans alterna notavi,  
Experiar : tu deinde jubeto certet Amyntas.



## MENALCAS.

Lenta salix quantum pallenti cedit olivæ,  
 Puniceis humilis quantum saliunca rosetis;  
 Judicio nostro tantum tibi cedit Amyntas.

## MOPSUS.

Sed tu desine plura, puer; successimus antro.

Exstinctum Nymphæ crudeli funere Daphnin<sup>(2)</sup>  
 Flebant: vos, coryli, testes, et flumina, Nymphis,  
 Cum, complexa sui corpus miserabile nati,  
 Atque deos atque astra vocat crudelia mater.  
 Non ulli pastos illis egere diebus<sup>(3)</sup>  
 Frigida, Daphni, boves ad flumina; nulla neque annem  
 Libavit quadrupes, nec graminis attigit herbam.  
 Daphni, tuum Pœnos etiam ingemuisse leones  
 Interitum, montesque feri silvæque loquuntur.  
 Daphnis et Armenias curru subjungere tigres  
 Instituit, Daphnis thiasos inducere Baccho,  
 Et foliis lentas intexere mollibus hastas.  
 Vitis ut arboribus decori est, ut vitibus uvæ,



Ut gregibus tauri, segetes ut pinguibus arvis;  
Tu decus omne tuis. Postquam te fata tulerunt,<sup>4</sup>  
Ipsa Pales agros, atque ipse reliquit Apollo:  
Grandia sæpè quibus mandavimus hordea sulcis  
Infelix lolium et steriles dominantur avenæ;  
Pro molli violâ, pro purpureo narcisso,  
Carduus et spinis surgit paliurus acutis.  
    Spargite humum foliis, inducite fontibus umbras,  
Pastores; mandat fieri sibi talia Daphnis.



Et tumulum facite, et tumulo superaddite carmen :

DAPHNIS EGO IN SILVIS HINC VSQUE AD SIDERA NOTVS,  
FORMOSI PECORIS CVSTOS, FORMOSIOR IPSE.

MENALCAS.

Tale tuum carmen nobis, divine poëta,  
Quale sopor fessis in gramine, quale per æstum  
Dulcis aquæ saliente sitim restinguere rivo :  
Nec calamis solùm æquiparas, sed voce, magistrum ;  
Fortunate puer, tu nunc eris alter ab illo.  
Nos tamen hæc quocumque modo tibi nostra vicissim  
Dicemus, Daphninque tuum tollemus ad astra ;  
Daphnin ad astra feremus : amavit nos quoque Daphnis ;

MOPSUS.

An quidquam nobis tali sit munere majus ?  
Et puer ipse fuit cantari dignus, et ista  
Jam pridem Stimicon laudavit carmina nobis.

MENALCAS.

Candidus insuetum miratur limen olympi, <sup>(5)</sup>



Et transtulit

superaddite carmen:

hinc usque

AD SIDERA NOTUS

Formosior

IPSE.

Daphnis ego in sylvis hinc usque ad sidera notus,  
Formosi pecoris custos, formosior ipse.

(ECLOGA V, PAGE 186.)







Sub pedibusque videt nubes et sidera Daphnis.  
Ergo alacris silvas et cetera rura voluptas<sup>6</sup>  
Panaque pastores tenet, Dryadasque puellas;  
Nec lupus insidias pecori, nec retia cervis  
Ulla dolum meditantur: amat bonus otia Daphnis.  
Ipsi lætitiâ voces ad sidera jactant  
Intonsi montes; ipsæ jam carmina rupes,  
Ipsa sonant arbusta: DEUS, DEUS ILLE, MENALCA!  
Sis bonus o felixque tuis! en quatuor aras;  
Ecce duas tibi, Daphni; duoque altaria Phœbo.  
Pocula bina novo spumantia lacte quot annis  
Craterasque duo statuam tibi pinguis olivi;  
Et multo in primis hilarans convivium baccho,<sup>7</sup>  
Ante focum, si frigus erit, si messis, in umbrâ,  
Vina novum fundam calathis Ariusia nectar:  
Cantabunt mihi Damœtas et Lyctius Ægon;  
Saltantes Satyros imitabitur Alphesibœus.  
Hæc tibi semper erunt, et cùm solemnia vota  
Reddemus Nymphis, et cùm lustrabimus agros.  
Dum juga montis aper, fluvios dum piscis amabit,  
Dumque thymo pascentur apes, dum rore cicadæ,  
Semper honos nomenque tuum laudesque manebunt.



Ut Baccho Cererique, tibi sic vota quot annis  
Agricolæ facient : damnabis tu quoque votis.<sup>(8)</sup>

## MOPSUS.

Quæ tibi, quæ tali reddam pro carmine dona?  
Nam neque me tantùm venientis sibilus austri,  
Nec percussa juvant fluctu tam littora, nec quæ  
Saxosas inter decurrunt flumina valles.

## MENALCAS.

Hæc te nos fragili donabimus antè cicutâ :  
Hæc nos, « Formosum Corydon ardebat Alexin : »  
Hæc eadem docuit, « Cujum pecus ? an Melibœi ? »



## MOPSUS.

At tu sume pedum, quod, me cùm sæpè rogaret,  
Non tulit Antigenes (et erat tum dignus amari),  
Formosum paribus nodis atque ære, Menalca.





---

# REMARQUES

## SUR L'ÉGLOGUE CINQUIÈME.

---

CETTE églogue, dit M. l'abbé le Batteux, est toute dramatique; elle commence par un dialogue de deux bergers qui ensuite font chacun leur récit; le style est partout vraiment pastoral. Cependant on peut y distinguer trois espèces de nuances; la première dans le dialogue ou entretien familier de deux acteurs qui ne se montrent que comme bergers; c'est le ton de la comédie pastorale. Les deux autres nuances sont dans les récits où les bergers se montrent non seulement comme bergers, mais comme bergers poètes, et par conséquent inspirés. Ils ont un ton plus élevé que dans ce qui précède; le premier récit a le ton de l'élégie, le second tient du lyrique.

<sup>1)</sup>PAGE 188, VERS 5.

*Sive sub incertas zephyris motantibus umbras.*

Ce vers descriptif est charmant; on y voit le zéphyr qui balance les feuilles, et l'ombre incertaine qui s'éloigne ou



» expirant....; à ses pieds étendus, ses bœufs, ses taureaux, » ses génisses partageaient ses cruels ennuis. » Ce début de Théocrite a quelque chose de doux et de pathétique; la cause de la mort de Daphnis est touchante, et propre à attendrir les nymphes. Il est consumé de chagrins, et il va mourir d'un amour malheureux. Virgile néglige ces détails; dès son début, les nymphes pleurent la mort de Daphnis. Les images du poète latin ont peut-être moins de grâce, mais plus de rapidité que celles du poète grec.

Les nymphes sont en deuil, les bois et les fleuves sont témoins de leur douleur; une mère embrassant le corps inanimé de son fils, reproche son trépas aux astres et aux dieux. Le verbe *flebant* rejeté à un autre vers exprime bien l'attitude de la profonde tristesse, qui reste muette quelque temps, et qui éclate ensuite par des sanglots et des larmes. L'apostrophe aux coudriers et aux fleuves donne de la vivacité à la phrase et caractérise le désespoir. Les passions animent tout, et s'adressent souvent aux êtres qui ne les entendent point. Moschus fait pleurer le fleuve Mélès à la mort d'Homère; il dit dans son *Idylle sur la mort de Bion*: « O Mélès! le plus harmonieux des fleuves, ce trépas t'apporte d'autres douleurs et de nouvelles larmes. » Les imprécations de la mère de Daphnis contre les dieux et les astres, achèvent de peindre le délire passionné de la douleur.

On peut comparer le morceau de Virgile avec le passage



gligent les fontaines et les pâturages. Rien ne peint mieux le deuil qui semble planer sur toutes les campagnes. La coupe brisée des trois premiers vers ajoute encore à la vérité des images et à l'expression d'une douleur profonde.

Les troupeaux et les bergers ne se plaignent point, et leur tristesse ne paraît pas moins vive; mais les lions, les montagnes et les bois font entendre des gémissements. La douleur a plusieurs manières de s'exprimer, et chaque être a, dans Virgile, celle qui lui convient.

Lafontaine exprime ainsi la douleur des animaux :

On n'en voyait pas d'occupés  
A chercher le soutien d'une mourante vie,  
Nul mets n'excitait leur envie;  
Ni loup, ni renard n'épiaient  
La douce et l'innocente proie;  
Les tourterelles se fuyaient;  
Plus d'amour, partant plus de joie.

Revenons au tableau de Virgile; sur le devant de la scène se montrent les nymphes en pleurs, et une mère penchée sur le corps de son fils. Au milieu, sont les bergers et les troupeaux qui, mornes et pensifs, négligent les moyens de soutenir leur languissante vie; au fond du tableau, les animaux les plus farouches paraissent attendris, et dans le lointain, les montagnes et les forêts semblent couvertes de crêpes funéraires; le verbe *ingemuisse* exprime heureusement les



Les vers que nous venons de citer sont remarquables par leur harmonie, et ils rendent par les sons tout ce qu'un poète ordinaire n'aurait exprimé que par les pensées et les images. *Steriles dominantur avenæ* font voir au lecteur ces longues tiges stériles qui s'élèvent sur la moisson : le poète aurait pu employer un mot qui exprimât la légèreté, mais il avait à rendre l'espèce de ténacité avec laquelle croissent les mauvaises herbes ; il voulait caractériser cette opiniâtreté qui distingue le génie du mal, et le mot *dominantur*, ce verbe long et traînant, rend parfaitement sa pensée. Le vers suivant, *carduus et spinis surgit paliurus acutis*, complète l'idée qui précède ; le chardon, ennemi de la culture, se montre tout armé, et le vers latin semble hérissé de dards comme le chardon lui-même.

Théocrite nous peint la nature prête à changer ses lois à la mort de Daphnis. « Douces violettes, dit Thyrsis, fleurissez maintenant sur l'arbuste épineux ! triste genévrier, » pare-toi de l'éclat du narcisse ; que la poire se cueille sur » la cime du pin ; que les chiens aux abois soient la proie du » cerf ; et toi, tendre Philomèle, que ton ramage soit effacé » sur nos montagnes par les cris du hibou, que tout change » dans la nature : Daphnis rend son dernier soupir. » Ce tableau est plein de charme et de vérité ; le poète nous montre des phénomènes extraordinaires, mais cette exagération est naturelle aux cœurs affligés qui prêtent leurs sen-



divinités champêtres se former en chœur pour célébrer le triomphe d'un berger. Ce ne sont plus les nymphes mornes et silencieuses, ce sont les jeunes et folâtres dryades, *dryadæ puellæ*, qui se livrent à la joie; ce ne sont plus les troupeaux qui négligent les pâturages, ce sont les loups qui ont cessé de tendre des pièges aux brebis. Cette idée gracieuse peint très bien l'heureuse paix des campagnes; cette paix a quelque chose de religieux et de sacré, et elle est l'ouvrage du bon Daphnis. On aime à voir terminer un pareil tableau par ces mots touchants : *amat bonus otia Daphnis*.

Ce qu'on doit le plus admirer ici, c'est le mélange heureux des idées les plus relevées et des idées les plus simples; l'éclat dont brille l'Olympe s'allie à l'aimable simplicité des bergeries; les dieux et les bergers se trouvent réunis dans le même vers et dans la même image, sans que ni les uns ni les autres y paraissent déplacés. Le ton de cette poésie est à la fois plein d'élévation et de naïveté. Ces vers sont un des plus parfaits modèles du style pastoral.

Les montagnes et les forêts élèvent leur voix jusqu'au ciel et répètent en chœur, *Daphnis est dieu, il est dieu*. Cette idée est grande, le lecteur en est frappé; mais bientôt il sourit de voir les montagnes et les bois s'adresser, en quelque sorte à Ménalque : *Deus, Deus ille, MENALCA*. L'hémistiche qui suit, *sis bonus o felixque tuis*, a quelque chose encore de plus tendre et de plus naïf; Daphnis est au rang des



troupeaux. Un défaut assez commun parmi les imitateurs, c'est de confondre des situations différentes, et de dénaturer les expressions les plus heureuses par une fausse application.

Ce défaut de convenances se fait souvent remarquer dans le style de Némésien : ce poète, trop loué par Fontenelle, est d'ailleurs rempli d'in vraisemblances et d'images forcées. Rien n'est plus empoulé que le début de l'apothéose de Mélibée. Un des interlocuteurs s'adresse à l'éther, *principe de la nature*, à l'océan, *source de tous les êtres*, à la terre, *mère des corps*, à l'air, *auteur de la vie*; il les conjure de porter ses chants funèbres à Mélibée qui est dans les cieux. L'apothéose est presque tout entière du même ton.

Némésien n'a pas montré plus de jugement dans le choix de son héros; son Mélibée est un vieux berger, et cette idée n'est pas heureuse. Le berger de Virgile est beaucoup plus intéressant; sa jeunesse moissonnée répand partout la désolation et le deuil. Les phénomènes que décrit le poète sont, en quelque sorte, motivés par l'âge de Daphnis : lorsqu'un homme expire à la fleur de ses ans, il semble que la nature interrompe ses lois; l'apothéose d'un jeune berger se trouve d'ailleurs naturellement liée à l'idée de l'innocente joie, et les fleurs doivent naître comme d'elles-mêmes sur son tombeau; la mort de Mélibée, au contraire, n'a rien qui puisse émouvoir. La vie d'un simple pasteur n'est point



lébrera sa mémoire par tous les plaisirs innocents des bergeries. Tout ce tableau est plein de vérité et de sentiment; il est impossible de n'en être pas touché, et le lecteur ne peut mieux exprimer son admiration, qu'en adressant à Virgile lui-même ce que Mopsus dit à Mélibée. « Vos chants » sont plus doux que le souffle du zéphyr; le murmure des » flots qui caressent leur visage nous charme moins que vos » vers, l'oreille en est plus flattée que du bruit d'un ruisseau » qui s'échappe sur un lit de cailloux. »

<sup>8)</sup> PAGE 200, VERS 2.

Damnabis tu quoque votis.

Cet hémistiche est du petit nombre des vers de Virgile qui ne présentent pas un sens sur lequel tout le monde soit aujourd'hui d'accord. Les mêmes expressions ont été souvent employées par le poète latin, et la répétition des mêmes mots aurait dû déterminer leur signification. Virgile dit dans les *Géorgiques*:

Votaque servati solvent in littore nautæ.

et dans l'*Énéide*:

Vota deum primo victor solvebat Eoo.

Pour entendre le sens de ces vers, je crois qu'il faut remonter aux usages des anciens. Les vœux n'obligeaient à



Pope, dans son églogue intitulée *l'Hiver*, a imité et presque copié l'églogue de Virgile; il déplore la mort de la jeune Daphné. « La jeune Daphné est morte, dit un des interlocuteurs, les fleurs ne répandent plus leurs parfums au lever de l'aurore; les herbes odorantes cessent d'embaumer l'air dans nos fertiles campagnes, etc. » Tous ces phénomènes s'expliquent aisément, quand on se rappelle que la scène se passe en hiver. L'imitation de Pope est très faible, et le traducteur d'Homère a prouvé par là qu'il était plus facile de rendre les beautés de *l'Iliade*, que de traduire élégamment les *Églogues de Virgile*.

Milton, dans son églogue intitulée *Lycidas*, est resté bien loin de Théocrite et de Virgile. Son élégie pastorale est beaucoup trop longue, et elle n'a point la simplicité du genre bucolique. Au sujet de la mort d'un berger, le poète établit une distinction philosophique entre la vraie et la fausse gloire : les bergers peuvent bien parler des choses les plus relevées, mais nous ne croyons pas qu'il leur soit permis de faire de la métaphysique; le poète met trop d'affectation à décrire par ordre les fleurs qui conviennent au deuil des tombeaux. Cette énumération sent trop la symétrie et l'arrangement; la profonde douleur n'a pas tant de présence d'esprit. Dans l'apothéose de Lycidas, Milton compare ce berger s'élevant du sein de la mort dans l'Olympe, au soleil qui se plonge dans l'océan pour monter au ciel. Un des ta-



---

## ECLOGA SEXTA.

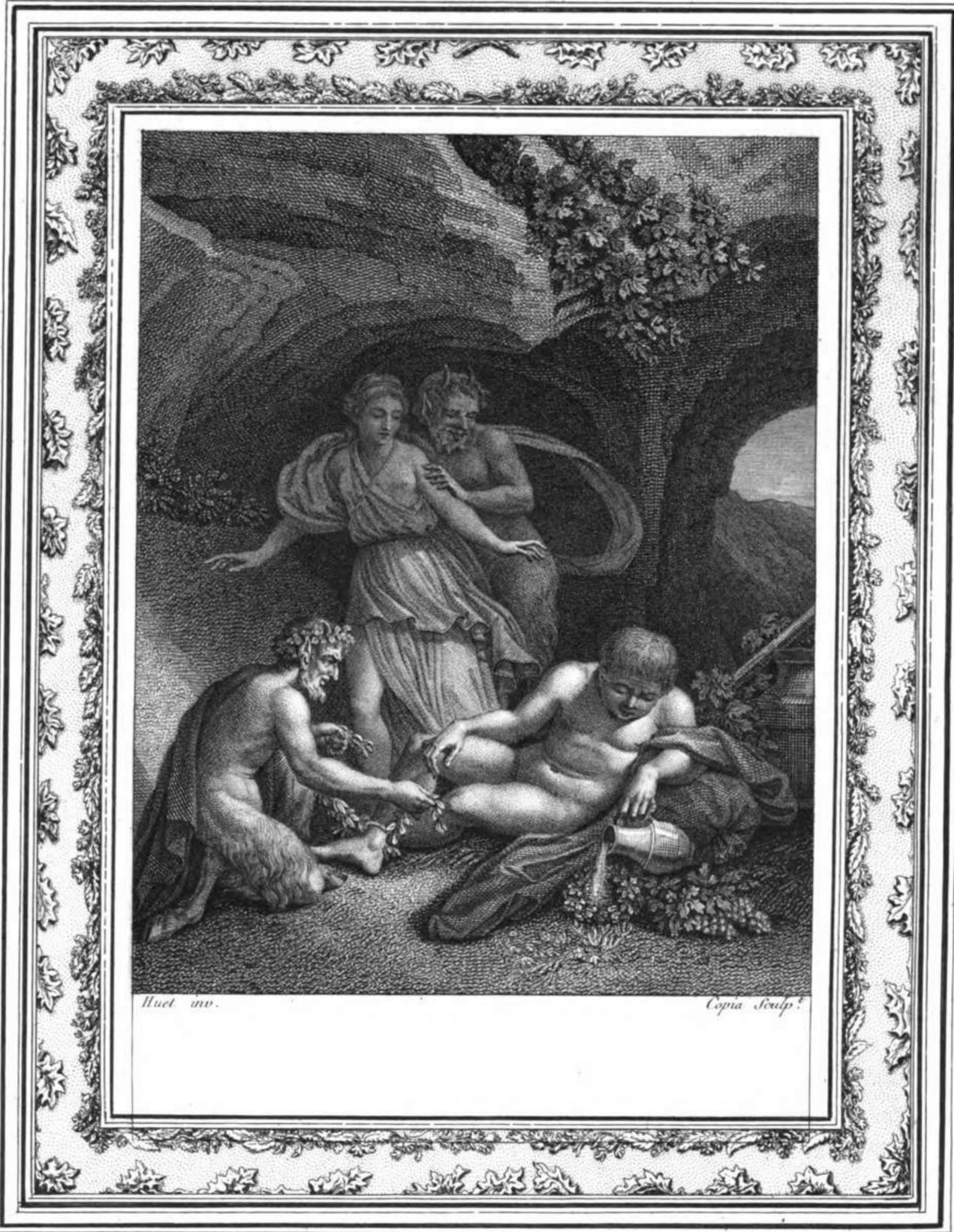
---

### SILENUS.

**P**RIMA Syracosio dignata est ludere versu  
Nostra, neque erubuit silvas habitare, Thalia.<sup>(1)</sup>  
Cùm canerem reges et prœlia, Cynthius aurem  
Vellit, et admonuit: « Pastorem, Tityre, pingues  
» Pascere oportet oves, deductum dicere carmen. »  
Nunc ego, (namque super tibi erunt qui dicere laudes  
Vare, tuas cupiant, et tristia condere bella,)  
Agrestem tenui meditabor arundine musam.  
Non injussa cano. Si quis tamen hæc quoque, si quis  
Captus amore leget, te nostræ, Vare, myricæ,  
Te nemus omne canet: nec Phœbo gratior ulla est  
Quàm sibi quæ Vari præscripsit pagina nomen.

Pergite, Pierides. Chromis et Mnasyllus in antro<sup>(2)</sup>  
Silenum pueri somno vidère jacentem,





Huet inv.

Copia Sculp.

Silenum pueri somno videre jacentem,  
..... Injiciunt ipsis ex vincula sertis.  
(ECLOGA VI.)

Si enim pueri somno videtur iacentem . . . . .  
Inferant pueri ex vincula sortis.  
(Eccl. VI.)



Inflatum hesterno venas, ut semper, Iaccho :  
Serta procul tantum capiti delapsa jacebant,  
Et gravis attritâ pendebat cantharus ansâ.  
Aggressi (nam sæpè senex spe carminis ambo  
Luserat) injiciunt ipsis ex vincula sertis.  
Addit se sociam, timidisque supervenit Ægle,  
Ægle, Naiadum pulcherrima; jamque videnti  
Sanguineis frontem moris et tempora pingit.  
Ille dolum ridens: Quò vincula nectitis? inquit:  
Solvite me, pueri; satis est potuisse videri.  
Carmina quæ vultis cognoscite: carmina vobis;  
Huic aliud mercedis erit. Simul incipit ipse.  
Tum verò in numerum Faunosque ferasque videres<sup>(3)</sup>  
Ludere, tum rigidas motare cacumina quercus:  
Nec tantum Phœbo gaudet Parnassia rupes,  
Nec tantum Rhodope mirantur et Ismarus Orphea.



The figure shows a large, light-colored, irregularly shaped object, possibly a piece of fabric or paper, against a dark background. The object has some internal structure or texture visible, though it is difficult to discern due to the low resolution and high contrast.





J. Grand, Inv.

Delaplan, Sculp.



Ses flancs plus élargis semblent, quand il sommeille,  
Se gonfler du nectar à longs traits bu la veille;  
De sa couronne au loin les débris sont épars;  
Mais sa coupe fidèle, attirant les regards,  
Par une anse attachée entraînait sa ceinture;  
Et Mnasye et Chromis, ravis de l'aventure,  
L'accablent à la fois sous des liens de fleurs.  
Trop souvent le vieillard, par des propos trompeurs,  
De l'entendre chanter flatta leur espérance.  
Églé survient encor; sa beauté, sa présence  
Donne, en les animant, plus d'audace à leurs jeux.  
Églé, dès que Silène ouvre à peine les yeux,  
D'une mère aussitôt lui rougit le visage.  
Il rit de la folie : « Enfants, qu'on me dégage,  
» Dit-il; c'est bien assez que vous m'ayez surpris;  
» Vous entenderez les vers que je vous ai promis :  
» Les vers seront pour vous; pour Églé, ma vengeance  
» Lui garde un autre prix. » A l'instant il commence.  
Alors vous eussiez vu, se tenant par la main,  
En cadence accourir le Faune et le Sylvain,  
Le tigre s'étonner de n'être plus sauvage,  
Et le chêne insensible agiter son feuillage;

Namque canebat uti magnum per inane coacta<sup>(4)</sup>  
Semina terrarumque animæque marisque fuissent,  
Et liquidi simul ignis : ut his exordia primis  
Omnia, et ipse tener mundi concreverit orbis :  
Tum durare solum, et discludere Nerea ponto  
Cœperit, et rerum paulatim sumere formas :  
Jamque novum terræ stupeant lucescere solem ;  
Altiùs atque cadant submotis nubibus imbres :  
Incipiant silvæ cùm primùm surgere, cùmque  
Rara per ignotos errent animalia montes.

Hinc lapides Pyrrhæ jactos, Saturnia regna,  
Caucasiasque refert volucres, furtumque Promethei.  
His adjungit Hylan nautæ quo fonte relictum  
Clamassent; ut littus, HYLÀ, HYLÀ, omne sonaret.  
Et fortunatam, si numquam armenta fuissent,<sup>(5)</sup>  
Passiphaën nivei solatur amore juvenci :  
Ah ! virgo infelix, quæ te dementia cepit !  
Præetides implêrunt falsis mugitibus agros ;

Apollon sur le Pinde, Orphée aux sombres bords,  
Jamais n'ont approché de ses divins accords.  
Des germes créateurs il chantait la puissance,  
Et comment, dans l'espace, épurant leur substance,  
Et rapprochant le feu, la terre, l'eau, les airs,  
La nature en travail enfanta l'univers;  
Comment au sein du globe, et sur sa masse énorme,  
L'onde régla son cours, chaque être prit sa forme.  
Il chanta le soleil des ténèbres vainqueur,  
Et la terre en extase admirant sa splendeur;  
Comment, aux champs des airs, l'onde errante en nuages,  
De ce globe enlevée y retombe en orages;  
Les monts, d'où s'élançaient mille arbres différents,  
Et dans ces bois déserts les animaux errants.

La fable de Pyrrha dans ses vers se retrace,  
Et le fils de Japet et sa coupable audace;  
On croit le voir encor sous l'éternel vautour;  
Il gémit sur Hylas, égaré sans retour,  
Quand ses amis, lassés d'une recherche vaine,  
Criaient, HYLAS! HYLAS! au bord de la fontaine.  
Il offre à leur pitié l'épouse de Minos,  
Heureuse, s'il n'eût point existé de troupeaux!

At non tam turpes pecudum tamen ulla secuta est  
Concubitus, quamvis collo timuisset aratrum,  
Et sæpè in levi quæsisset cornua fronte.  
Ah! virgo infelix, tu nunc in montibus erras :<sup>6</sup>  
Ille, latus niveum molli fultus hyacintho,  
Ilice sub nigrâ pallentes ruminat herbas,  
Aut aliquam in magno sequitur grege. Claudite, Nymphæ,  
Dictææ Nymphæ, nemorum jam claudite saltus;  
Si quâ fortè ferant oculis sese obvia nostris  
Errabunda bovis vestigia : forsitan illum,  
Aut herbâ captum viridi, aut armenta secutum,  
Perducant aliquæ stabula ad Gortynia vaccæ.

Tum canit Hesperidum miratam mala puellam :<sup>7</sup>  
Tum Phaëthontidas musco circumdat amaræ  
Corticis, atque solo proceras erigit alnos.  
Tum canit errantem Permessi ad flumina Gallum  
Aonas in montes ut duxerit una sororum :  
Utque viro Phœbi chorus assurrexerit omnis;  
Ut Linus hæc illi, divino carmine pastor,  
Floribus atque apio crines ornatus amaro,

« Triste Pasiphaé!... Quelle fureur t'inspire ?  
 » Les filles de Prœtus, par un même délire,  
 » Effrayèrent Argos d'un faux mugissement ;  
 » Mais, loin de leur démence un tel emportement !  
 » Elles croyaient pourtant, s'inclinant vers la terre,  
 » Agiter sur leur tête une corne étrangère.  
 » Malheureuse, tu cours sur la cime des monts !  
 » Lui, fier de sa blancheur, couché dans nos vallons,  
 » Rumine, indifférent, l'herbe tendre et fleurie,  
 » Ou suit dans un troupeau ta rivale chérie.  
 » Nymphes, nymphes de Crète, entourez de remparts  
 » Ces bois qui de sa trace enivrent mes regards ;  
 » Et si, durant le jour, à me fuir il s'obstine,  
 » Rendez-le moi dans l'ombre, étables de Gortyne! »

    Tout se peint dans ses chants ; il y rappelle encor  
 Athalante soumise à l'éclat d'un fruit d'or,  
 Les sœurs de Phaëton, sa chute, leur tristesse,  
 L'écorce qui soudain les entoure et les presse,  
 Et leurs bras vers les cieus en longs rameaux tendus.  
 Mais l'amitié l'inspire ; il chante enfin Gallus,  
 Et comment une Muse, honorant son génie,  
 L'amena triomphant au sommet d'Aonie ;

Dixerit : Hos tibi dant calamos, en accipe, Musæ,  
Ascræo quos antè seni ; quibus ille solebat  
Cantando rigidas deducere montibus ornos :  
His tibi Grynei nemoris dicatur origo,  
Ne quis sit lucus quo se plus jactet Apollo.

Quid loquar, ut Scyllam nisi, quam fama secuta est,<sup>8</sup>  
Candida succinctam latrantibus inguina monstris,  
Dulichias vexasse rates, et gurgite in alto  
Ah! timidos nautas canibus lacerasse marinis;  
Aut ut mutatos Terei narraverit artus?  
Quas illi Philomela dapes, quæ dona parârit?  
Quo cursu deserta petiverit, et quibus antè  
Infelix sua tecta supervolitaverit alis?

Omnia quæ, Phœbo quondam meditante, beatus  
Audiit Eurotas, jussitque ediscere lauros,

Il paraît : son nom seul imprime le respect,  
Et la cour d'Apollon se lève à son aspect.  
Linus, dont mille fleurs composent la couronne,  
Lui présente une lyre : « Apollon te la donne,  
» Dit-il, et cet hommage a l'aveu des neuf sœurs ;  
» Hésiode autrefois l'obtint de leurs faveurs :  
» Aux sons que sous ses doigts elle faisait entendre  
» On a vu de ces monts les bois entiers descendre ;  
» Chante ceux de Grynée, objets de tes concerts,  
» Ces bois au dieu du Pinde en deviendront plus chers. »

Dois-je des deux Scylla dire ce qu'il raconte ?  
L'une du sang d'un père osant payer sa honte ;  
L'autre, les flancs armés de monstres aboyants,  
Dévorant les nochers sous des flots tournoyants,  
Et croyant de Circé se venger sur Ulysse.  
Bientôt de Philomèle il décrit le supplice,  
Et le récit muet qu'elle en fit à sa sœur ;  
Le festin qu'à Térée apprêta leur fureur ;  
Et comment dans les airs, emporté devant elles,  
On vit ce roi puni s'échapper sur des ailes.

Tous les chants qu'autrefois le puissant dieu du jour  
Fit redire au laurier qui trompa son amour,

230 BUCOLIC. ECLOGA VI.

Ille canit : pulsæ referunt ad sidera valles :  
Cogere donec oves stabulis numerumque referre  
Jussit, et invito processit Vesper olympo.



BUCOL. ÉGLOGUE VI. 231

Silène les imite; et, fidèle interprète,  
L'écho charme les cieux des concerts qu'il répète.  
Mais les troupeaux comptés déjà quittent les champs,  
Et la nuit, à regret, vient suspendre ses chants.

---

# REMARQUES

## SUR L'ÉGLOGUE SIXIÈME.

---

CETTE églogue est une des plus belles de Virgile; l'exposition en est simple et intéressante. Le poète latin n'a mis nulle part plus de force et plus de verve dans l'expression, plus de vivacité dans les images, plus de rapidité, plus de variété dans les tournures, plus de flexibilité dans les transitions. Il embellit tout ce qu'il touche, il anime tout ce qu'il voit, il fait vivre tout ce qu'il peint.

<sup>1)</sup> PAGE 220, VERS 2.

Neque erubuit silvas habitare, Thalia.

*Notre Thalie n'a point rougi d'habiter les forêts. On pourrait s'étonner de voir un poète bucolique invoquer la muse de la comédie. Quelques auteurs anciens, comme Apollonius, veulent qu'elle ait inventé l'agriculture et la géométrie, et la font présider aux plantes et aux arbres. Cette opinion des anciens ne suffit point pour expliquer l'expression de*

Virgile. Le poète dit que Thalie n'a point rougi d'habiter les forêts; mais si Thalie présidait aux arbres, elle n'avait point à rougir d'un pareil séjour. Il est plus naturel de penser que Thalie est prise ici pour la muse de la comédie. La pastorale, telle que Virgile et Théocrite nous en ont laissé des modèles, est presque toujours une véritable scène. On y distingue une exposition, une action quelconque, un dénouement. Ici c'est Silène endormi qui se réveille enchaîné dans des liens de fleurs; les bergers veulent entendre les chants qu'il leur a promis depuis long-temps; il est contraint de céder à leurs vœux. Beaucoup d'anciennes comédies n'ont pas une action plus vive et plus intéressante. Celui qui, le premier, promena par les bourgs ses acteurs barbouillés de lie, n'offrit point aux spectateurs une intrigue plus variée et plus animée que celle de la troisième églogue. La comédie, née au milieu des vendanges, n'était réellement que la satire ou l'idylle mise en action.

Carmine qui tragico vilem certavit ob hircum,  
Mox etiam agrestes satyros nudavit.

(HOR. *Ars poet.*)

On n'attacha point d'abord la même importance à la comédie qu'à la tragédie; de là vient qu'elle se perfectionna plus tard. Épicharme et Chromis commencèrent à y mettre une action; tous deux étaient Siciliens. Ainsi la comédie est

originnaire de Sicile comme l'églogue. La comédie française commença aussi par la pastorale. Ce n'est donc pas sans raison que Virgile regarde ici Thalie comme sa muse.

<sup>2)</sup> PAGE 220, VERS 13.

Chromis et Mnasyllus in antro

Silenum pueri somno vidère jacentem,  
 Inflatum hesterno venas, ut semper, Iaccho:  
 Serta procul tantùm capiti delapsa jacebant,  
 Et gravis attritâ pendebat cantharus ansâ.  
 Aggressi ( nam sæpè senex spe carminis ambo  
 Luserat ) injiciunt ipsis ex vincula sertis.  
 Addit se sociam, timidisque supervenit Ægle,  
 Ægle, Naiadum pulcherrima; jamque videnti  
 Sanguineis frontem moris et tempora pingit.  
 Ille dolum ridens. . . .

Les personnages de ce drame pastoral sont adroitement mis en scène. Deux bergers ont surpris Silène endormi dans un antre. La belle Églé arrive; sa présence anime et varie le tableau. Rien n'est plus pittoresque que la peinture du satyre endormi dans l'ivresse. *Jacentem* à la fin du vers est une expression heureuse; *inflatum hesterno* peint à la fois les mœurs de Silène et le genre de sommeil dans lequel il est enseveli. Le vers suivant, *serta procul*, etc. composé de sons inégaux, nous montre tout le désordre qui règne autour du demi-dieu assoupi.

L'épithète *gravis* peint la première qualité de la coupe

SUR L'ÉGLOGUE VI. 235

d'un buveur, qui doit être large et profonde. Le mot *pendebat* exprime heureusement l'abandon, la langueur de l'ivresse et du sommeil. Le mot *attritâ* rappelle ces vers si connus de Lafontaine :

Baucis en égala les appuis chancelants ,  
Des débris d'un vieux vase , autre injure des ans.

Virgile, après avoir peint le repos du sommeil, termine cette peinture par un contraste ingénieux. Il oppose au tableau de Silène endormi celui de deux bergers qui accourent pour accabler le dieu sous des liens de fleurs : pour achever ce contraste aimable, il fait arriver Églé, nymphe jeune et folâtre. *Addit se sociam*, placé au commencement de la phrase, fait voir d'avance l'intention de la jeune nymphe qui ne demande que l'occasion de folâtrer, et qui a déjà pris part à l'espièglerie des bergers avant même que d'être arrivée auprès d'eux. Églé anime ce groupe joyeux ; c'est elle qui en fait le charme. Aussi le poète semble-t-il se plaisir à nous la montrer. Il se contente de désigner les bergers par leurs noms ; quand il vient à Églé, il la nomme deux fois, et il la désigne comme la plus belle des Naiades : *Egle, Naiadum pulcherrima*. Le tour qu'elle joue à Silène, en lui barbouillant le visage de mûre, suffit pour peindre l'enjouement d'une nymphe. Némésien, dans sa troisième églogue, représente Bacchus enfant sur les genoux de Silène. Le

jeune dieu sourit au vieux satyre, arrache le poil hérissé de sa poitrine, promène des doigts légers sur ses oreilles aiguës, son menton court et son nez écrasé qu'il applatit encore. Les traits de ce tableau ne sont pas sans grâce, mais ils sont trop accumulés, et ils n'ont pas l'aimable simplicité de celui qui termine si heureusement le tableau de Virgile. *Jamque videnti* rend à la fois le réveil de Silène, l'impuissance où il est d'échapper, et l'audace d'Églé qui brave les regards du dieu. Ce dieu est au pouvoir des bergers et d'une nymphe; il n'a rien de mieux à faire que de rire du tour qu'on lui joue, *ille dolum ridens*: ces mots qui font sourire le lecteur, caractérisent heureusement l'esprit enjoué du satyre et le badinage innocent des bergers.

<sup>3)</sup> PAGE 222, VERS 10.

Simul incipit ipse :

Tum vero in numerum Faunosque ferasque videres  
Ludere, tum rigidas motare cacumina quercus.  
Nec tantùm Phœbo gaudet Parnassia rupes,  
Nec tantùm Rhodope mirantur et Ismarus Orphea.

Le dieu a commencé ses chants, *incipit ipse*. Tout à coup la scène change, et de grands prodiges frappent l'attention du lecteur. Les faunes et les animaux sauvages se réunissent, et semblent confondre leur enthousiasme et leur allégresse. Les chênes agitent leurs cimes, toute la nature se réveille

SUR L'ÉGLOGUE VI. 237

et s'anime à la voix de Silène. Tels sont les phénomènes qu'opérait la musique chez les anciens. Ces traditions deviennent plus fabuleuses à mesure qu'on vante davantage les progrès de l'art. L'idée de la musique se lie encore parmi nous à l'idée des enchantements; le théâtre que l'harmonie a choisi pour son sanctuaire est encore le pays des miracles; mais ce n'est point la musique qui les fait.

Les vers par lesquels Virgile veut peindre la puissance de l'harmonie, sont eux-mêmes pleins d'une harmonie noble et imposante; ils sont comme l'ouverture d'un opéra magnifique; ils disposent les esprits à entendre les chants sublimes d'un dieu.

4) PAGE 222, VERS 15.

Namque canebat uti magnum per inane coacta  
Semina terrarumque animæque marisque fuissent,  
Et liquidi simul ignis : ut his exordia primis  
Omnia, et ipse tener mundi concreverit orbis :  
Tum durare solum, et discludere Nerea Ponto  
Cœperit, et rerum paulatim sumere formas :  
Jamque novum terræ stupeant lucescere solem ;  
Altiùs atque cadant submotis nubibus imbres :  
Incipiant silvæ cùm primùm surgere, cùmque  
Rara per ignotos errant animalia montes.

Le poète nous fait entendre ici que tant de prodiges s'étaient opérés non seulement pour le chant de Silène, mais à cause du sujet qu'avait choisi le dieu champêtre. Ce dieu chantait

l'origine du monde : la nature semble revenir au premier jour de l'univers, et célébrer sa propre naissance. Quelle rapidité! quelle noblesse! quelle élévation dans les images! D'un seul trait, le poète a peint la réunion des atômes qui s'attiraient et se cherchaient dans le vide. La terre, le feu et l'eau, la matière et l'esprit, sont rassemblés : il a dit, et le monde s'est formé. Virgile a emprunté ce tableau du poème d'Apollonius; mais on va voir comme il a su déguiser l'emprunt. L'auteur des *Argonautes* introduit Orphée, chantant pour distraire les héros fatigués du voyage.

« Il chantait comment la terre, la mer, les astres et les  
 » cieux étaient autrefois confondus; comment cette masse  
 » énorme prit des formes différentes; les astres occupèrent  
 » d'abord les pôles, et y restèrent attachés. On vit commen-  
 » cer les révolutions de la lune et les courses du soleil; on  
 » vit les montagnes s'élever, les fleuves couler à travers les  
 » campagnes, les nymphes naître au bord des eaux, et tous  
 » les reptiles sortir de la terre. »

Ce morceau qu'on a voulu opposer à Virgile, prouve l'extrême supériorité du poète latin. Le *magnum per inane coacta* n'est point dans Apollonius. On n'y trouve point le *tener orbis* qui offre une image si heureuse du monde à son berceau, et qui a donné à M. Delille l'idée de ce vers charmant où il peint le chœur des anges,

Chantant le jour enfant et le jeune univers.

L'auteur grec ne peint point le mouvement imprimé à la matière ; la séparation des éléments et la terre endurcie s'étonnant tout à coup de voir luire le soleil nouveau. *Jamque novum terræ stupeant lucescere solem*, il ne nous montre point ces bois qui s'élèvent et ces animaux errants, pour la première fois, sur des montagnes inconnues, *per ignotos montes*. Apollonius attache les astres au firmament ; il fait couler les fleuves, naître les nymphes et les reptiles, mais il ne donne point de sentiment à la nature ; il ne rend point les premiers effets de la vie que le monde vient de recevoir ; c'est une création sans mouvement. Celle de Virgile nous transporte au premier jour de l'univers. S'il est permis de comparer ces deux tableaux au sujet qu'ils nous représentent, nous dirons que le tableau d'Apollonius est comme la matière inerte et sans chaleur, et que celui de Virgile est comme la nature animée et revêtue de toutes ses formes brillantes.

Nous regrettons de ne pouvoir suivre avec le même développement les descriptions que Tibulle, Ovide et Lucrèce nous ont laissées sur le même sujet. Nous nous contenterons de les citer ici, et leur rapprochement fera mieux sentir la différence du genre et de la manière de ces grands poètes. Nous commencerons par le récit de Tibulle :

Alter dictet opus magni mirabile mundi,  
Qualis in immenso desederit aëre tellus,

Qualis et in curvum pontus confluerit orbem,  
 Et vagus è terris quà surgere nititur aër :  
 Huic et contextus passim fluat igneus æther,  
 Pendentique super claudantur ut omnia cœlo.

(Lib. IV. El. 1.)

Le dernier vers de ce morceau de Tibulle peut seul être comparé à ceux de Virgile pour l'image et l'expression poétique. Ovide nous offre plus de sujets de comparaison; sa peinture de la formation du monde est un des plus beaux fruits de son imagination féconde et brillante. Il serait trop long de citer le morceau tout entier; il nous suffira de rappeler les derniers traits de ce magnifique tableau :

Sidera cœperunt toto effervescere cœlo.  
 Neu regio foret ulla suis animantibus orba ;  
 Astra tenent cœleste solum , formæque Deorum :  
 Cesserunt nitidis habitandæ piscibus undæ :  
 Terra feras cepit : volucres agitabilis aër.  
 Sanctius his animal , mentisque capacius altæ  
 Deerat adhuc , et quod dominari in cætera posset.  
 Natus homo est. Sive hunc divino semine fecit  
 Ille opifex rerum , mundi melioris origo :  
 Sive recens tellus , seductaque nuper ab alto  
 Æthere , cognati retinebat semina cœli ;  
 Quam satus Iapeto , mistam fluvialibus undis ,  
 Finxit in effigiem moderantum cuncta Deorum.  
 Pronaque cùm spectent animalia cætera terram  
 Os homini sublime dedit : cœlumque tueri  
 Jussit , et erectos ad sidera tollere vultus.

« Lorsque le grand arbitre eut prescrit ces limites ,  
 » A des astres sans nombre il traça leurs obites.

» Tout le ciel rayonna de flambeaux éclatants,  
» Dans la nuit du chaos obscurcis trop long-temps.  
» La région d'azur de mille astres peuplée,  
» Fut des dieux immortels la demeure étoilée ;  
» Et les hôtes des bois , les poissons , les oiseaux ,  
» Peuplèrent et la terre , et les airs , et les eaux.  
» Mais la nature encore attend un nouvel être ,  
» Plus noble , plus auguste , un roi digne de l'être :  
» L'homme naît : soit qu'un dieu , par un souffle divin ,  
» L'ait animé d'un germe émané de son sein ;  
» Soit que la terre encor de jeunesse parée ,  
» Des rayons de l'éther à peine séparée ,  
» Eût imprégné de vie un limon plus parfait ;  
» Et qu'alors un Titan , savant fils de Japet ,  
» A l'image des dieux modérateurs du monde ,  
» Eût pétri sous ses doigts cette argile féconde :  
» Détrempe dans les eaux , le limon sous ses mains  
» Reçut ainsi les traits du premier des humains ;  
» Et , lorsque de l'instinct la brute tributaire  
» Courbe une tête esclave et regarde la terre ,  
» Doué de la raison , et presque égal aux dieux ,  
» L'homme lève un front noble et regarde les cieux.

(DESAINTANGE.)

Ce passage peut être cité comme un des plus beaux morceaux de la poésie latine ; les deux vers qui le terminent semblent inspirés par un souffle divin ; c'est peut-être ce que l'esprit humain a pu concevoir de plus sublime et de plus vrai ; car il n'y a de sublime que la vérité.

La description de Lucrèce est la plus longue ; on y reconnaît moins le poète que le philosophe. Il développe le sys-

tème d'Épicure avec beaucoup de détails et de soins ; plusieurs beaux vers s'échappent au travers de ce fatras philosophique, comme on voit des étincelles s'échapper dans une épaisse fumée.

Sed quibus ille modis conjectus materiai  
 Fundarit cœlum ac terram, pontique profunda,  
 Solisque et lunæ cursus, ex ordine ponam.  
 Nam certè neque consilio primordia rerum  
 Ordine se quæque, atque sagaci mente locârunt ;  
 Nec quos quæque darent motus, pepigere profectò :  
 Sed quia multa modis multis primordia rerum  
 Ex infinito jam tempore percita plagis,  
 Ponderibusque suis consuêrunt concita ferri,  
 Omnimodisque coire, atque omnia pertentare,  
 Quæcumque inter se possent congressa creare ;  
 Propterea fit, uti magnum volgata per ævum,  
 Omnigenos cœtus et motus experiundo,  
 Tandem ea conveniant, quæ ut convenere, repentè  
 Magnarum rerum fiant exordia sæpè,  
 Terrai, maris, et cœli, generisque animantum.

Nous renvoyons le lecteur à Lucrèce lui-même pour le reste de sa description ; c'est la paraphrase de ce qu'il vient d'annoncer ; c'est la séparation des éléments et la naissance des animaux. Il était très difficile de rendre en vers ces détails arides, et le plus grand mérite de ce long morceau est celui de la difficulté vaincue.

Nous en avons dit assez pour que les lecteurs puissent

comparer les cinq poètes. Ils auront sans doute remarqué qu'Ovide l'emporte de beaucoup pour le tableau de l'homme et des animaux, que Virgile est supérieur à tous pour l'harmonie des vers, la richesse des images, et que sa description, une des plus courtes, est celle qui donne la plus juste et la plus poétique idée du système d'Épicure.

Nous ne parlons point ici des auteurs sacrés; ils ont évidemment l'avantage sur les auteurs profanes. Ni Lucrèce, ni Ovide, ni Virgile lui-même n'approchent de la sublimité de la Genèse.

<sup>5)</sup> PAGE 224, VERS 15.

Et fortunatam, si numquam armenta fuissent,  
 Pasiphaën nivei solatur amore juvenci :  
 Ah ! virgo infelix, quæ te dementia cepit !  
 Prætides implèrunt falsis mugitibus agros ;  
 At non tam turpes pecudum tamen ulla secuta est  
 Concubitus, quamvis collo metuisset aratrum,  
 Et sæpè in levi quæsisset cornua fronte.

Virgile n'arrive aux amours de Pasiphaé que par gradation; les amours d'Hercule pour Hylas lui servent de transition. La manière dont il débute est un élan pathétique; l'opposition qu'il fait du crime de Pasiphaé avec l'erreur funeste des filles de Prætus, donne encore plus de mouvement à ce début; il faut remarquer ici avec quel art Virgile nous représente la métamorphose de ces filles malheureuses; elles sont pour notre esprit de jeunes femmes, et elles sont des

génisses pour nos yeux ; cette double existence est dans ces mots : *falsis mugitibus*. Cette opposition est heureusement continuée dans les vers suivants. Chacune de ces filles de Proetus prend une nouvelle forme sans perdre ses sentiments ; elle connaît tout son malheur ; elle sent avec effroi une corne sur son front naissant, et elle tremble d'être soumise au joug. Ces images expriment à la fois la douleur et l'étonnement, et donnent beaucoup de grâce et de variété au tableau de Virgile.

Le poète peint ici un crime honteux sans alarmer la pudeur ; le mot de *concubitus* paraît avoir été renvoyé à dessein au vers suivant ; ce mot donne l'idée d'un crime odieux, et il est prononcé le dernier ; il est comme caché dans un autre vers. *Turpes pecudum concubitus* est très difficile à rendre en français ; Racine, lui seul, a trouvé le secret de rendre des idées licentieuses d'une manière chaste. Dans *Britannicus* Aprippine dit, en parlant de Claude,

Je lui laissai sans fruit consumer sa tendresse.

On pourrait citer beaucoup de traits semblables dans le rôle de Phèdre :

Hélas ! du crime affreux dont la honte me suit,  
Jamais mon triste cœur n'a recueilli le fruit.

Racine a su nous attacher à l'amour incestueux de Phèdre par un style inimitable ; Virgile nous intéresse de même au

SUR L'ÉGLOGUE VI. 245

malheur d'une femme criminelle; il désigne d'abord son crime d'une manière vague: *fortunatam, si numquam armenta fuissent*. Ce vers, qui ne rappelle que l'idée d'un malheur, excite la pitié; la compassion est encore excitée par cette exclamation touchante: *Ah! virgo infelix; virgo* ne veut pas dire ici vierge, puisque Pasiphaé était l'épouse de Minos, mais une femme dans l'éclat de la jeunesse et de la beauté. On a pu remarquer que Silène répète les mêmes termes que Corydon dans la deuxième églogue, *quæ te dementia cepit*. Le poète nous montre ainsi le délire de Pasiphaé, et nous dispose en même temps à plaindre sa coupable erreur.

<sup>6)</sup> PAGE 226, VERS 4.

Ah! virgo infelix, tu nunc in montibus erras :  
 Ille, latus niveum molli fultus hyacintho,  
 Ilice sub nigrâ pallentes ruminat herbas,  
 Aut aliquam in magno sequitur grege.

La répétition de l'exclamation: *ah! virgo infelix*, est touchante, et sert à caractériser l'aveuglement d'une passion désordonnée. Virgile achève de peindre les tourments de Pasiphaé, en peignant la tranquille indifférence de celui qu'elle aime; rien n'est plus doux et plus gracieux que ce vers: *Ille, latus niveum molli fultus hyacintho*. Rien n'exprime mieux la froide tranquillité de l'amant quadrupède que le vers suivant: *Ilice sub nigrâ pallentes ruminat herbas*.

Quelle délicatesse d'ailleurs dans ce tableau ! Virgile ne nomme point le taureau ; le pronom *ille* lui suffit pour le désigner. Le poète ne désigne pas plus clairement la génisse qui est la rivale de Pasiphaé. *Aut aliquam in magno sequitur grege* présente une image ingénieuse et pittoresque ; l'apostrophe que Silène fait aux nymphes, au nom de Pasiphaé, achève de peindre le délire de la passion.

Malgré la délicatesse et la grâce décente de cette peinture, des critiques sévères ont reproché à Virgile d'avoir traité un pareil sujet. Il y a loin, en effet, des idées sublimes de la création du monde, à celles des amours de Pasiphaé ; mais il ne faut pas oublier que la passion de Pasiphaé était une punition de Vénus, et que Virgile la représente à la fois comme malheureuse et coupable. Les amours de la femme de Minos devaient être célèbres dans les bergeries, à cause de leur objet, et le récit de Silène, fait avec les convenances prescrites, n'est point déplacé dans une églogue. Les poètes modernes ne prendraient point sans doute un pareil sujet, mais l'amour de Pasiphaé se liait à la mythologie des anciens. Les dieux qu'ils adoraient, leur offraient souvent des exemples plus scandaleux, et l'on devait peu s'étonner de voir Pasiphaé rivale d'une génisse, lorsque le maître de l'Olympe s'était lui-même changé en taureau pour enlever Europe.

Moschus a fait sur l'enlèvement d'Europe une idylle dont les images ne sont pas moins gracieuses et moins décentes

que celles de Virgile. La jeune princesse avec ses compagnes cueillait des fleurs dans une prairie. Le dieu du tonnerre, métamorphosé en taureau, se présente à ses yeux, se couche à ses pieds, et retournant la tête pour la regarder, lui montrait en même temps son large dos... « ô venez, mes chères » compagnes, s'écria Europe, essayons par amusement de » nous asseoir sur le dos de cet animal qui semble si doux ; » nous pouvons y être toutes assises comme sur un navire...» Elle s'assied en riant. Les autres allaient l'imiter, mais le taureau se lève brusquement, emporte la princesse, court vers la mer... Il est déjà sur les eaux, au milieu des flots ; il s'avance, semblable à un dauphin... ; la princesse, toujours assise sur le divin taureau, se tenait d'une main à l'une de ses cornes, et de l'autre main elle abaissait sa robe de pourpre jusqu'à en mouiller les bords dans l'onde agitée. Son voile, gonflé par les vents, ressemblait à une voile de navire, et paraissait la soulever, etc.

<sup>7)</sup> PAGE 226, VERS 13.

Tum canit Hesperidum miratam mala puellam.  
 Tum Phaëthontidas musco circumdat amaræ  
 Corticis, atque solo proceras erigit alnos.  
 Tum canit errantem Permessi ad flumina Gallum  
 Aonas in montes ut duxerit una sororum :  
 Utque viro Phœbi chorus assurrexerit omnis...

Virgile saisit ici l'occasion de mettre l'éloge de Gallus dans

la bouche de Silène ; la louange en est plus délicate. Il fait lever à son aspect la cour d'Apollon : cet honneur fut de tout temps réservé aux poètes, aux rois et aux héros. Homère fait lever les dieux à l'arrivée de Jupiter et de Junon. Patrocle se lève devant Ulysse. Les anciens tenaient beaucoup à cette marque de déférence. Eutrope attribue le meurtre de César au dépit qu'eurent les sénateurs de ce qu'il ne s'était point levé pour recevoir le sénat. Lorsque l'empereur entrait au théâtre, tout le peuple romain se levait. Le peuple rendit un jour le même honneur à Virgile, Auguste même se leva comme les simples citoyens : cet hommage unique rendu au génie, prouve que Virgile n'eut point de rivaux, et fut regardé, même de son vivant, comme le prince des poètes latins.

Ce que Virgile dit de Gallus fait supposer que ce dernier avait composé quelques poésies sur l'agriculture, et dans le genre de la *Théogonie* d'Hésiode ; il ne nous reste de Gallus qu'une seule élégie, dont le mérite nous fait regretter ce que nous avons perdu, mais où l'on ne trouve d'ailleurs ni la verve de Propertius, ni la sensibilité de Tibulle, ni l'élégance d'Ovide. Les louanges données par le génie ne prouvent pas toujours tout ce qu'elles disent. Horace et Boileau lui-même ont été quelquefois plus indulgents qu'il ne convenait pour des talents dont on a reconnu la médiocrité. Nous avons vu avec quelle facilité Voltaire rendait l'encens qu'on lui pro-

SUR L'ÉGLOGUE VI. 249

diguait ; il a nommé dans ses pièces fugitives une douzaine d'héritiers, mais aucun d'eux n'a recueilli la succession.

<sup>8)</sup> PAGE 228, VERS 6.

Quam fama secuta est,  
Candida succinctam latrantibus inguina monstris,  
Dulichias vexasse rates, et gurgite in alto  
Ah ! timidos nautas canibus lacerasse marinis ;  
Aut ut mutatos Terei narraverit artus ?  
Quas illi Philomela dapes, quæ dona parârit ?  
Quo cursu deserta petiverit, et quibus antè  
Infelix sua tecta supervolitaverit alis ?

Nous avons réuni deux tableaux différents dans les vers que nous venons de citer, pour donner au lecteur la facilité de les comparer et d'observer le contraste qui en fait la variété et le charme. La poésie de Virgile est forte et vigoureuse dans la peinture des fureurs de Scylla ; son style est plus doux, plus harmonieux, lorsqu'il raconte les malheurs de Térée. Dans les premiers vers, on entend les aboiements des chiens ; on voit les nochers timides aux prises avec les monstres de Scylla, ainsi que le malheureux Ulysse qu'elle veut enlever à sa chère Itaque. Ovide a retracé la même circonstance des fureurs de Scylla, *in Circes, odium sociis spoliavit Ulyssem*. Dans la seconde partie du morceau cité, on voit Térée changer de forme et métamorphosé en oiseau. Virgile a eu soin de ne prendre de ce trait mythologique que

ce qu'il avait de doux et de pathétique, pour faire opposition au tableau précédent. Tandis que Scylla se jette dans la mer de Sicile où elle ne peut échapper ni à son supplice ni à ses souvenirs, Térée vole au désert avec toutes ses illusions et tous ses regrets. On le suit agitant ses ailes sur le toit de son palais : quelle grâce et quelle rapidité dans ce vers, *infelix sua tecta supervolitaverit alis!*

Quand on n'examine le sujet de cette sixième églogue que superficiellement, on est tenté de le regarder comme le plus fécond, le plus favorable au génie du poète ; mais cette abondance même et la multitude des choses qu'il faut effleurer, le rendent plus difficile à traiter. Tout autre poète que Virgile eût échoué dans cette froide nomenclature de détails mythologiques, trop rapidement parcourus pour fixer l'attention et intéresser le cœur ; mais remarquons avec quel art ce récit est soutenu ! comme le poète en sauve la monotonie par la rapidité du style, la variété des images et la verve des expressions ! Dans les écoles on fait expliquer les *Églogues* de Virgile aux commençants. Nous croyons cependant que pour la finesse des pensées, la hardiesse des transitions et le mouvement du style, plusieurs sont plus difficiles à bien entendre et à bien traduire, que l'*Énéide*. Dans celle qui nous occupe, Virgile est un Protée qui se joue de notre curiosité, se transforme de mille manières, nous attire par des beautés qui sont brusquement remplacées par d'autres : c'est

**SUR L'ÉGLOGUE VI. 251**

une suite de tableaux enchanteurs, dont le dessin, le coloris ou le genre est différent.

Cette églogue est terminée comme la première ; il faut que le jour mette fin aux chants de Silène ; toute la nature y était attentive, et le jour même finit à regret ; les jeunes poètes ne sauraient trop méditer cette manière adroite de disposer la scène, et de la terminer, sans rien laisser de vague dans l'esprit : c'est le secret du génie.

---

# ECLOGA SEPTIMA.

---

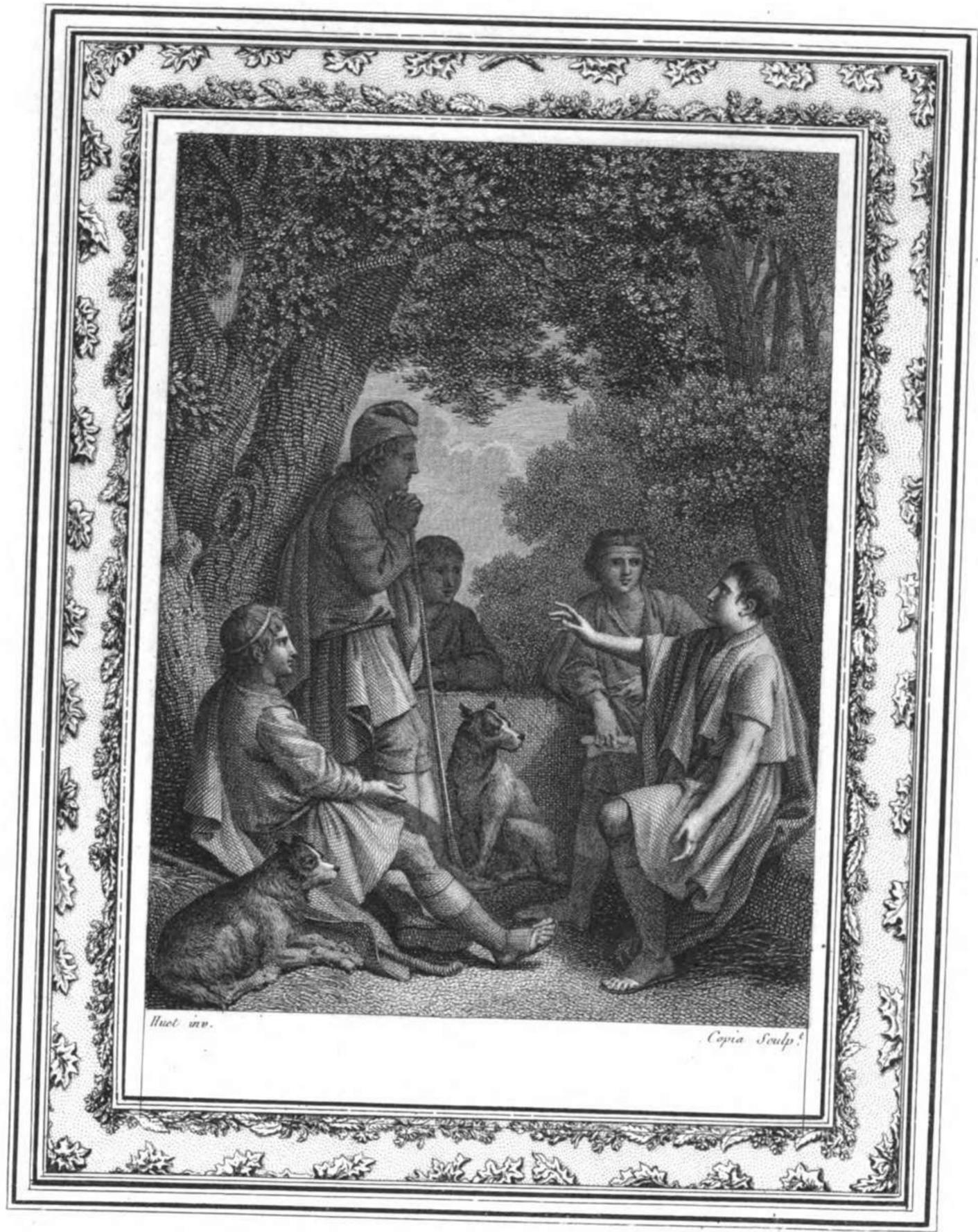
MELIBŒUS, CORYDON, THYRSIS.

MELIBŒUS.

FORTÈ sub argutâ consederat ilice Daphnis;  
Compulerantque greges Corydon et Thyrsis in unum;  
Thyrsis oves, Corydon distentas lacte capellas;  
Ambo florentes ætatibus, Arcades ambo;  
Et cantare pares, et respondere parati.

Hic mihi, dum teneras defendo a frigore myrtos,  
Vir gregis ipse caper deerraverat: atque ego Daphnin  
Adspicio. Ille ubi me contrà videt: Ociùs, inquit,  
Huc ades, o Melibœe; caper tibi salvus, et hædi:  
Et, si quid cessare potes, requiesce sub umbrâ:









---

## ÉGLOGUE SEPTIÈME.

---

MÉLIBÉE, CORYDON, THYRSIS.

MÉLIBÉE.

**D**APHNIS vint par hasard s'asseoir sous un vieux chêne ;  
Corydon et Thyrsis observaient dans la plaine  
Sur un même gazon leurs troupeaux dispersés.  
Tous deux étaient ensemble à chanter exercés ;  
Jeunes, brillants de grâce et rivaux d'harmonie,  
Et tous les deux enfants de l'heureuse Arcadie.  
Moi, des myrtes que j'aime occupé tout entier,  
J'enveloppais leur tige : à l'instant mon bélier  
S'échappe, je le suis ; Daphnis me voit à peine :  
« O Mélibée ! ami, quitte une crainte vaine,  
» Ton bélier, tes chevreaux sont tous en sûreté.  
» Libre de soins pressants, viens, reste à mon côté ;

254 BUCOLIC. ECLOGA VII.

Huc ipsi potum venient per prata juvenci;  
Hic viridis tenerâ prætexit arundine ripas<sup>(1)</sup>  
Mincius, eque sacrâ resonant examina quercu.

Quid facerem ? neque ego Alcippen, nec Phyllida, habebam,  
Depulsos a lacte domi quæ clauderet agnos;  
Et certamen erat, Corydon cum Thyrside, magnum :  
Posthabui tamen illorum mea seria ludo.  
Alternis igitur contendere versibus ambo  
Cœpère; alternos Musæ meminisse volebant.  
Hos Corydon, illos referebat in ordine Thyrsis.

CORYDON.

Nymphæ, noster amor, Libethrides, aut mihi carmen,  
Quale meo Codro, concedite, proxima Phœbi  
Versibus ille facit : aut, si non possumus omnes,  
Hic arguta sacrâ pendebit fistula pinu.

» Le flanc de ce vieux chêne, où bourdonne l'abeille,  
» D'un bruit mystérieux charmera ton oreille.  
» Ici le Mincio, de roseaux couronné,  
» Vers ses eaux chaque jour voit le bœuf ramené. »

Que faire? je n'avais dans mon enclos champêtre  
Alcippe ni Phyllis pour seconder leur maître;  
C'était l'heure du soir, où les agneaux sevrés  
Sont de leur jeune mère en bêlant séparés.  
Mes agneaux, mes brebis demandaient ma présence;  
Mais Corydon, Thyrsis, un défi d'importance!  
L'occasion si rare et si belle à saisir!  
J'oubliai l'intérêt pour céder au plaisir.  
L'un et l'autre à l'instant ne se font plus attendre :  
Les Muses tour à tour aimaient à les entendre.  
Corydon nous charma par ces premiers accents;  
Thyrsis à Corydon répondit par ces chants :

CORYDON.

« Seul objet de mes vœux, nymphes de Béotie,  
» De Codrus, à mes vers, accordez l'harmonie!  
» Ou, si de vos transports lui seul est inspiré,  
» Que ma flûte, en ces lieux, reste à ce pin sacré.

## THYRSIS.

Pastores, hedera crescentem ornate poëtam,  
 Arcades, invidiâ rumpantur ut ilia Codro :  
 Aut, si ultra placitum laudârit, baccare frontem  
 Cingite, ne vati noceat mala lingua futuro.

## CORYDON.

Sætosi caput hoc apri tibi, Delia, parvus  
 Et ramosa Mycon vivacis cornua cervi :  
 Si proprium hoc fuerit, levi de marmore tota  
 Puniceo stabis suras evincta cothurno.

## THYRSIS.

Sinum lactis et hæc te liba, Priape, quot annis<sup>(2)</sup>  
 Expectare sat est : custos es pauperis horti.  
 Nunc te marmoreum pro tempore fecimus, at tu,  
 Si fetura gregem suppleverit, aureus esto.

## CORYDON.

Nerine Galathea, thymo mihi dulcior Hyblæ,<sup>(3)</sup>  
 Candidior cyncis, hederâ formosior albâ,

THYRSIS.

- » Vantez mes premiers vers, bergers de l'Arcadie !
- » Que le jaloux Codrus en expire d'envie.
- » Mais, sous un mot flatteur s'il me garde un affront,
- » D'un magique baccar venez ceindre mon front.

CORYDON.

- » Diane, un jeune enfant de ma part te présente
- » D'un sanglier fougueux la hure menaçante ;
- » Si toujours dans les bois j'ai des succès nouveaux,
- » J'élève ton image en marbre de Paros.

THYRSIS.

- » D'un lait pur tous les ans Priape aura l'hommage ;
- » C'est assez pour le dieu d'un modeste héritage ;
- » Mais s'il rend mes brebis plus fertiles encor,
- » Je veux sur mes autels que son buste soit d'or.

CORYDON.

- » Myrtes naissants, beau cygne à la plume argentée,
- » Parfums du mont Hybla, cédez à Galatée !

258 BUCOLIC. ECLOGA VII.

Cùm primùm pasti repetent præsepia tauri,  
Si qua tui Corydonis habet te cura, venito.

THYRSIS.

Immò ego Sardois videar tibi amarior herbis,<sup>(4)</sup>  
Horridior rusco, projectâ vilior algâ,  
Si mihi non hæc lux toto jam longior anno est.  
Ite domum, pasti, si quis pudor, ite, juvenci.<sup>(5)</sup>

CORYDON.

Muscosi fontes, et somno mollior herba,  
Et quæ vos rarâ viridis tegit arbutus umbrâ,  
Solstitium pecori defendite: jam venit æstas  
Torrída, jam læto turgent in palmite gemmæ.<sup>(6)</sup>

THYRSIS.

Hïc focus, et tædæ pingues; hïc plurimus ignis  
Semper, et assiduâ postes fuligine nigri;  
Hïc tantùm Boreæ curamus frigora, quantùm  
Aut numerum lupus, aut torrentia flumina ripas.

CORYDON.

Stant et juniperi, et castaneæ hirsutæ;<sup>(7)</sup>  
Strata jacent passim sua quâque sub arbore poma;

BUCOL. ÉGLOGUE VII. 259

- » Et toi, si quelques soins doivent payer l'amour,
- » Viens trouver Corydon, viens à la fin du jour.

THYRSIS.

- » Galatée! ah! qu'ici ton mépris m'envisage
- » Tel que le noir limon, tel que l'algue sauvage,
- » S'il n'est pas éternel, ce long jour loin de toi!
- » Quoi donc, si tard aux champs! mes brebis, suivez-moi.

CORYDON.

- » Protégez mes troupeaux, jeunes bois, source pure!
- » Offrez à leur sommeil une fraîche verdure!
- » Déjà l'été brûlant de ses traits nous poursuit,
- » Et d'un nectar joyeux la vigne enfle son fruit.

THYRSIS.

- » Près de l'âtre enfumé qui m'échauffe et m'éclaire,
- » Ici des vents glacés nous bravons la colère,
- » Comme un loup dévorant de nombreuses brebis,
- » Ou les torrents fougueux les bords qu'ils ont franchis.

CORYDON.

- » Des fleurs, à ton aspect, la terre se couronne;
- » Chaque arbre sème au loin les trésors de Pomone;

260 BUCOLIC. ECLOGA VII.

Omnia nunc rident; at, si formosus Alexis  
Montibus his abeat, videas et flumina sicca.

THYRSIS.

Aret ager, vitio moriens sitit aëris herba, <sup>(8)</sup>  
Liber pampineas invidit collibus umbras:  
Phyllidis adventu nostræ nemus omne virebit,  
Jupiter et læto descendet plurimus imbri. <sup>(9)</sup>

CORYDON.

Populus Alcidæ gratissima, vitis Iaccho,  
Formosæ myrtus Veneri, sua laurea Phœbo:  
Phyllis amat corylos; illas dum Phyllis amabit,  
Nec myrtus vincet corylos, nec laurea Phœbi.

THYRSIS.

Fraxinus in silvis pulcherrima, pinus in hortis,  
Populus in fluviis, abies in montibus altis;  
Sæpiùs at si me, Lycida formose, revisas,  
Fraxinus in silvis cedat tibi, pinus in hortis.

BUCOL. ÉGLOGUE VII. 261

- » Mais on verrait bientôt, si l'on perd Alexis,
- » Les champs décolorés et les fleuves taris.

THYRSIS.

- » Tout périt dans ces lieux de l'air qu'on y respire ;
- » Les pampres sont flétris, l'herbe altérée expire !
- » Mais que Phyllis paraisse, et tout va refleurir,
- » Et des cieus plus féconds les sources vont s'ouvrir.

CORYDON.

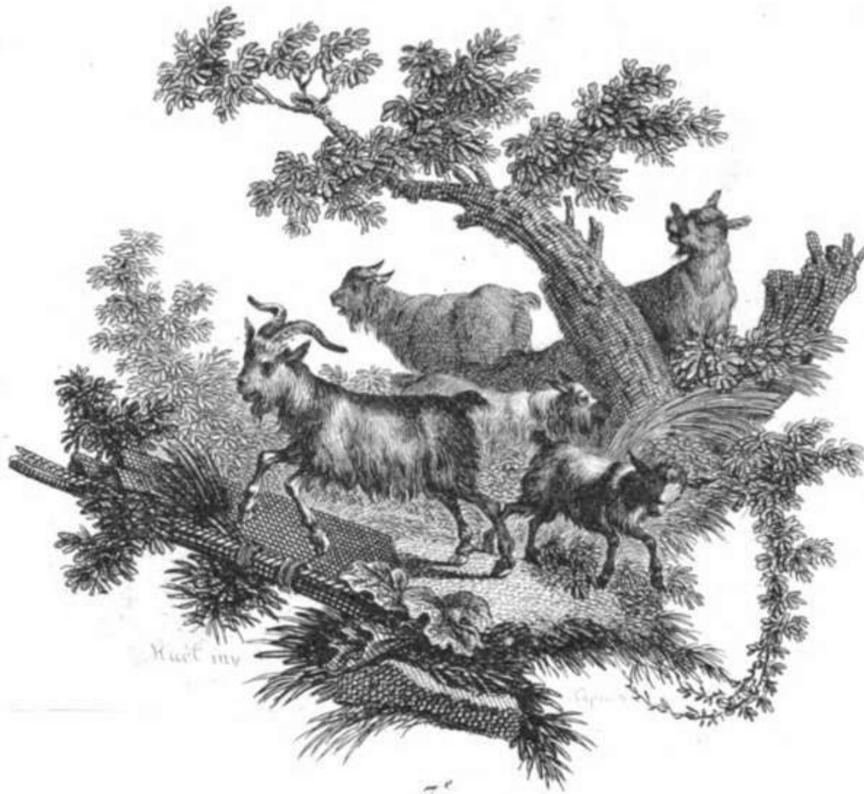
- » C'est du choix de Vénus que le myrte s'honore ;
- » Des lauriers immortels Apollon se décore ;
- » Mais tu plais à Phyllis, modeste coudrier,
- » Toi seul effaceras le myrte et le laurier !

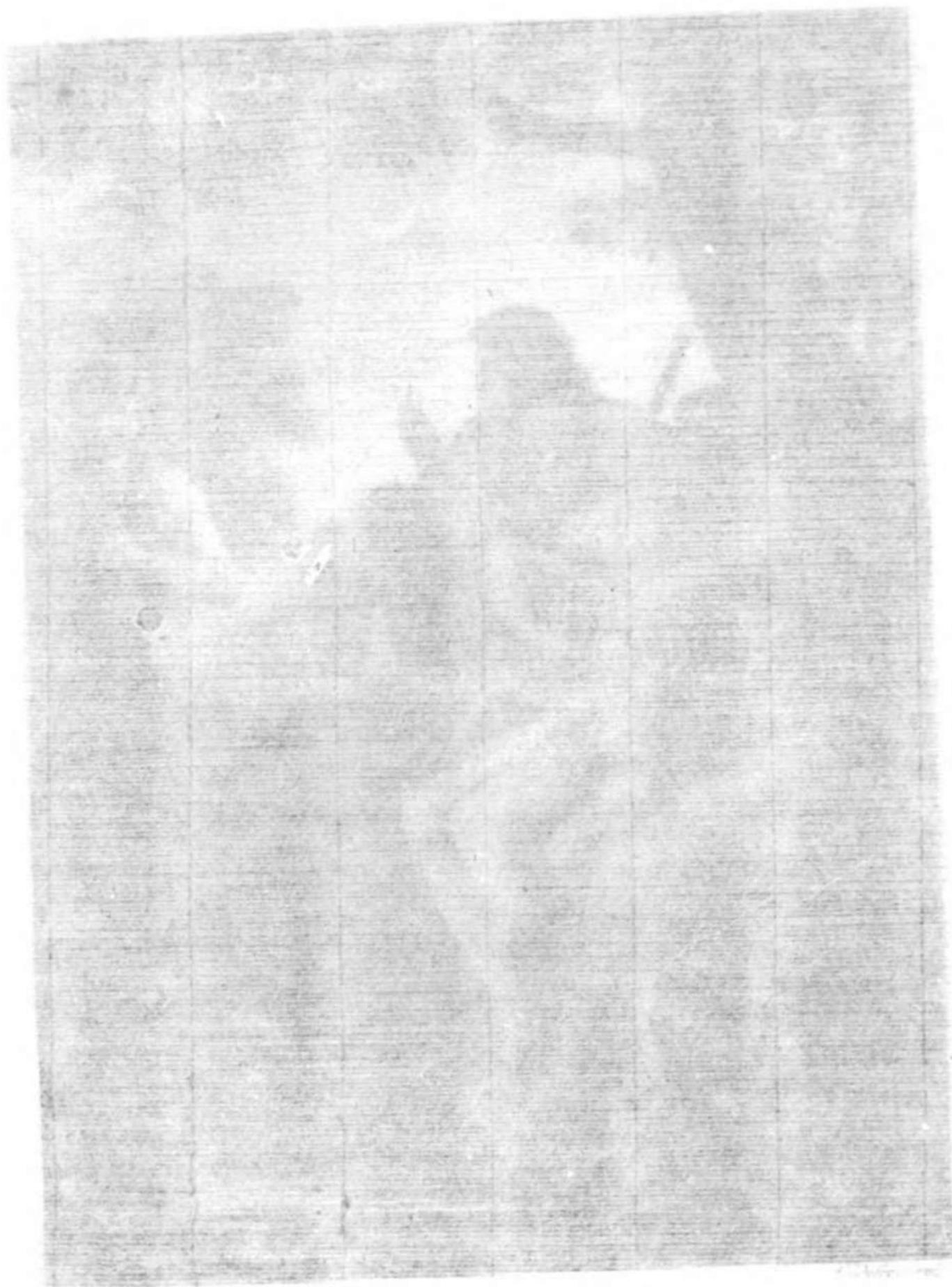
THYRSIS.

- » Des sapins élevés les monts s'enorgueillissent ,
- » De l'ombre des palmiers les jardins s'embellissent ;
- » Les palmiers, les sapins, si tu viens dans ces lieux,
- » Lycidas, moins que toi sauront charmer nos yeux. »

MELIBŒUS.

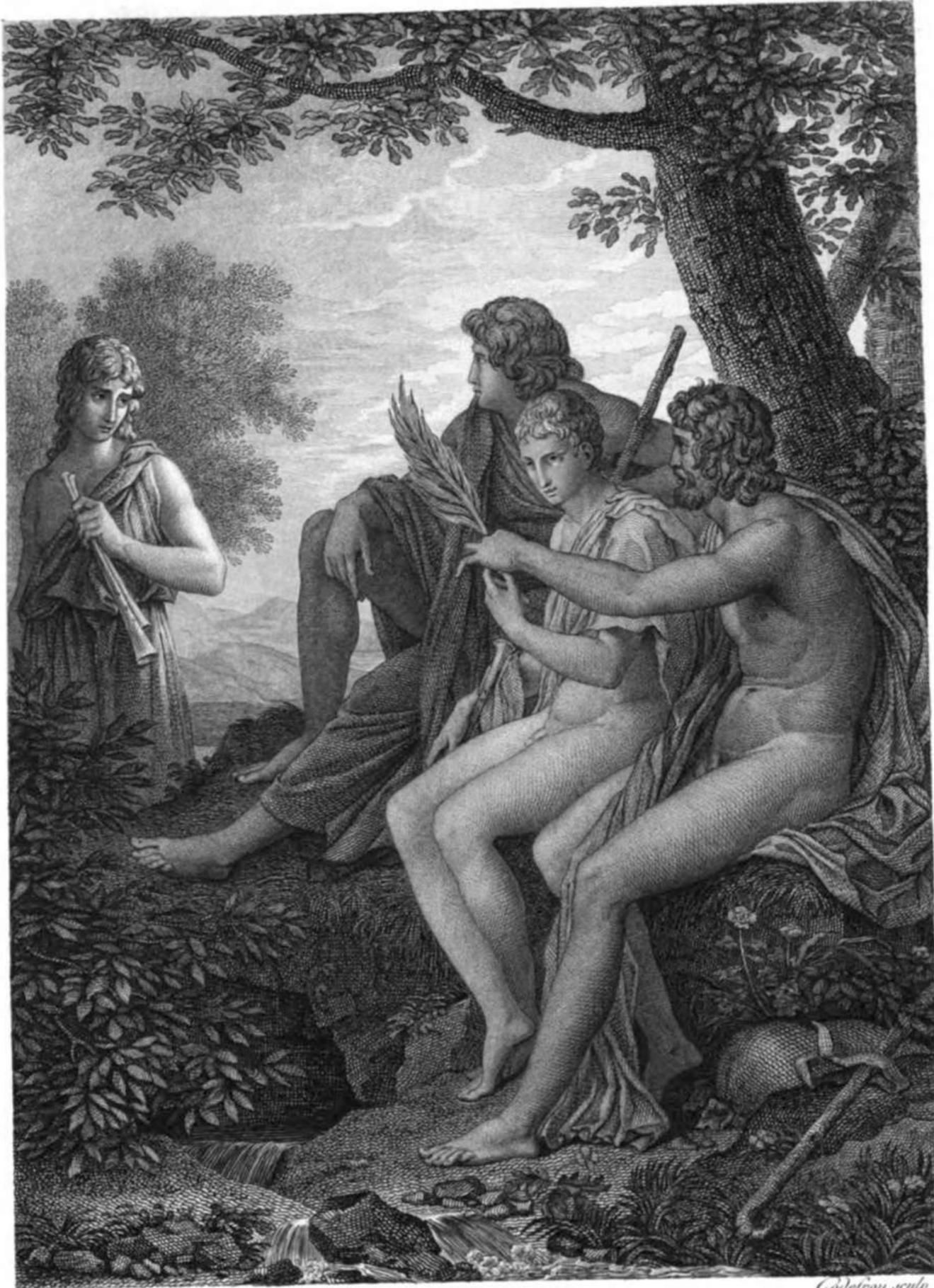
Hæc memini, et victum frustra contendere Thyrsin.  
Ex illo Corydon, Corydon est tempore nobis.





Hac memini, et victam frustra contendere Troiam.  
Ex illo Corydon, Corydon est tempore nobis.  
(Ergo VII, page 202.)

Hæc memini, et victum frustrâ contendere Thyrsin.  
Ex illo Corydon, Corydon est tempore nobis.  
(ECLOGA VII, PAGE 262.)



*J. Courard inv.*

*Godefroy sculp.*



MÉLIBÉE.

Ainsi, je m'en souviens, jaloux de la victoire,  
Thyrsis à son rival en disputait la gloire :  
Tels furent leurs concerts. Mais, dans l'art d'Apollon,  
Corydon à mes yeux est toujours Corydon.



---

# REMARQUES

## SUR L'ÉGLOGUE SEPTIÈME.

---

L'EXPOSITION de cette églogue peut être regardée comme un modèle dans ce genre. Daphnis y paraît assis sous un chêne ; près de lui sont les bergers Corydon et Thyrsis qui ont réuni leurs deux troupeaux en un seul. Tous deux sont à la fleur de l'âge, tous deux sont d'Arcadie, tous deux sont exercés au combat du chant. Tout ce qui peut préparer l'attention du lecteur et éveiller sa curiosité, se trouve dans ce début.

Après l'exposition vient une espèce de prologue qui est comme la première scène de ce drame pastoral. Ce prologue offre un tableau animé des occupations et des soucis de la vie champêtre. Le bouc de Mélibée s'est égaré, tandis que ce berger s'occupait d'abriter ses jeunes myrtes. Mélibée aperçoit Daphnis qui l'invite à entendre les chants de Corydon et de Thyrsis ; il ne peut résister à l'attrait du spectacle qui se prépare ; le soin de ses agneaux ne peut le retenir. Cet empressement de Mélibée donne une haute idée du talent des deux chantres rivaux, et fait naître l'envie de

les écouter. Virgile ne pouvait d'ailleurs mieux faire sentir le goût des bergers pour le chant : ce goût leur fait tout oublier, et il a fait dire des bergers de Théocrite et de Virgile ce qu'on disait du peuple romain, *panem et circenses*. Cette passion pour le chant s'allie heureusement avec l'oisiveté des bergeries, et elle caractérise très bien les mœurs pastorales; elle nous représente les bergers comme un peuple doux et ami des arts; elle suppose des idées d'urbanité, et l'on est souvent tenté de croire, en lisant les chants bucoliques des anciens, que la civilisation s'était perfectionnée dans les bergeries avant de se perfectionner dans les villes.

Le style de Virgile dans le début de cette églogue est simple, vif et animé. Ce que son sujet pouvait avoir de trop commun, est racheté par la richesse et l'éclat des images. Le mot *vir*, appliqué au bouc, est d'une heureuse hardiesse; il est très difficile à rendre en français. Le traducteur des *Églogues* qui est parvenu à vaincre très heureusement beaucoup de difficultés, avait trouvé une expression équivalente dans ces mots, *le sultan du troupeau*. Lafontaine n'aurait pas manqué de rendre ainsi le *vir gregis* dans une imitation; mais dans une traduction littérale, il n'était pas permis de faire un anacronisme, et de supposer à Virgile l'idée des usages modernes.

Le prologue de l'églogue latine est très remarquable par la variété des images. Le tableau des occupations des ber-

gers s'y trouve adroitement mêlé à des descriptions riantes de la nature. Tandis que le berger Mélibée est à la recherche de son bélier, on aime à reposer ses regards sur les rives fleuries du Mincio.

<sup>1)</sup> PAGE 254, VERS I.

Hic viridis tenerâ prætexit arundine ripas  
Mincius, eque sacrâ resonant examina quercu.

Par cette description, Virgile a voulu jeter de la variété dans son récit, et deux vers lui suffisent. Gresset n'est pas entré dans l'esprit du poète latin, lorsqu'il a fait cette paraphrase :

Partagez avec nous, sur ces rives fécondes,  
Le plaisir d'un concert et la fraîcheur des ondes.  
Ce beau fleuve en baignant ce bocage secret,  
Coule plus lentement et s'éloigne à regret ;  
A nos yeux enchantés son cristal représente  
D'un ciel brillant et pur la peinture flottante :  
Là, le bruit de l'abeille errante sur les fleurs,  
Joint au chant des oiseaux des sons doux et flatteurs.

Il ne s'agit point ici d'un *bocage secret* ; le *bruit de l'abeille* n'est point le mot propre. L'idée d'un fleuve qui *s'éloigne à regret* ne peut être attribuée à Virgile. On y reconnaît trop la manière d'Ovide. La traduction de Gresset a beaucoup d'autres choses qu'on ne trouve point dans l'original. C'est un tort que d'ôter à Virgile ses beautés ; mais un tort non moins grave, c'est de vouloir l'embellir.

<sup>2)</sup> PAGE 256, VERS 9.

Sinum lactis et hæc te liba, Priape, quot annis  
 Exspectare sat est : custos es pauperis horti.  
 Nunc te marmoreum pro tempore fecimus, at tu,  
 Si fetura gregem suppleverit, aureus esto.

Il y a beaucoup de naïveté dans le ton libre et familier que le berger prend avec le dieu Priape. Tels étaient les rapports des hommes et des dieux dans la religion d'Homère et de Virgile.

Les dieux avaient été laboureurs ou bergers ;  
 Ils soignaient les troupeaux, les moissons, les vergers :  
 L'homme est prompt à chérir l'être qui lui ressemble ;  
 Sur la terre embellie ils habitaient ensemble.  
 Ces dieux, ainsi que l'homme, avaient connu les maux :  
 Ils étaient compagnons de plaisirs, de travaux ;  
 Et, sans aucun effort, la faiblesse mortelle  
 S'élevait à des dieux qui descendaient vers elle.

(IMAGINATION.)

Priape préside au modeste jardin de Thyrsis ; il est son commensal. Le berger ne saurait avoir un profond respect pour un dieu qui a des fonctions si peu importantes, et qui est si près de lui.

J'aime à voir tous les ans le père de famille  
 Rassemblant son épouse, et son fils et sa fille,  
 Présenter pour tributs à ses dieux innocents  
 Quelques gouttes de lait et quelques grains d'encens.

Heureux d'en obtenir, par un si simple hommage,  
 L'aisance et le repos, les premiers biens du sage ;  
 Mais malheur à ces dieux si l'hommage était vain,  
 Leurs sujets révoltés les punissaient soudain,  
 Et de leurs vœux frustrés leur infligeaient la peine.

(IMAGINATION.)

Ces beaux vers peuvent servir à caractériser le langage du berger qui impose des conditions au dieu de son jardin. L'impératif *aureus esto* est d'une ingénuité brusque et franche qui fait sourire le lecteur. Cette promesse magnifique et faite avec tant d'assurance, peut faire excuser la familiarité de Thyrsis. Il me semble voir Priape ébloui de la richesse du présent, et aspirer à l'honneur de devenir un dieu d'or. Les dieux étaient estimés selon le métal dont ils étaient formés, et Lucien nous dit que ceux qui étaient d'or et d'argent, avaient la prétention d'être placés dans l'Olympe avant ceux qui n'étaient que de pierre. On est bien sûr que Priape fera tout ce qu'il pourra pour exaucer les vœux qu'on lui adresse.

<sup>3)</sup> PAGE 256, VERS 13.

Nerine Galatea, thymo mihi dulcior Hyblæ  
 Candidior cycnis, hederâ formosior albâ.....

Une beauté moderne serait peu flattée d'être comparée au lierre blanc, *hederâ formosior albâ*. Théocrite s'était servi de cette image dans son idylle du *Cyclope*. Ovide, dans la

complainte de Polyphème , a pris les comparaisons de Virgile et de Théocrite , et , selon son usage , il a épuisé son sujet , et présenté la même idée sous mille formes. Dans Virgile , Galatée est plus douce que le thym , plus blanche que le cygne , plus belle que le lierre ; dans Ovide , le teint de cette nymphe efface la blancheur du troëne ; elle est plus brillante qu'une prairie émaillée ; sa peau est plus douce que les coquillages que la mer a polis , que le plumage argenté du cygne , et que le lait durci. Les fruits plaisent moins qu'elle ; sa présence est plus agréable que le soleil en hiver , et l'ombre dans l'été ; elle éblouit comme la glace brillante ; elle est plus douce que le raisin mûr , plus sauvage que le taureau , plus dure qu'un chêne , plus trompeuse que l'onde , plus flexible que l'osier , plus fière que le paon , plus vive que le feu , plus légère que le cerf , etc. etc. Ovide ne s'arrête pas là ; il entasse beaucoup d'autres comparaisons , et les idées les plus simples et les plus gracieuses deviennent ainsi sous sa plume des images bizarres et ridicules : écueil ordinaire des poètes qui ont plus d'esprit que de goût , et plus d'imagination que de jugement.

4) PAGE 258, VERS 3.

Immò ego Sardois videar tibi amarior herbis,  
Horridior rusco....

Théocrite et Virgile emploient souvent ces sortes d'images

qui semblent faire partie de la langue des bergers, et qui ont d'ailleurs l'avantage d'offrir à l'esprit plusieurs objets à la fois. Ces comparaisons ont cependant un inconvénient, c'est de se présenter toujours de la même manière et avec les mêmes formes : tantôt c'est une bergère qui surpasse les autres, autant que le pin s'élève au-dessus de la fougère ; tantôt c'est un berger qui recherche l'objet de ses amours, comme la chèvre recherche le cityse fleuri. Ici Corydon consent à paraître aux yeux de sa bergère, plus hideux que le chardon, et plus vil que l'algue marine. Les poètes bucoliques ont répété ces comparaisons jusqu'à satiété, et souvent avec aussi peu de jugement que de retenue. Alors elles dégénèrent en puérilités, comme dans ces vers de Belleau :

J'ai baisé des chevreaux qui ne faisaient que naître,  
Le petit veau de lait dont Colin me fit maître,  
L'autre jour dans ces prés ; mais ce baiser vraiment  
Surpasse la douceur de tout ensemblement.

Cette comparaison est tirée de Longus ; mais elle n'en vaut pas mieux ; il est beaucoup de poètes, même dans notre siècle, qui prennent tout ce qu'ils trouvent dans les Latins et les Grecs : s'il leur tombe en mains une bonne pensée, on voit bien qu'elle ne leur est pas propre ; « ils s'en servent, » dit Racan, d'aussi mauvaise grâce et avec autant de faiblesse, que Patrocle faisait des armes d'Achille. »

<sup>5)</sup> PAGE 258, VERS 5.

Si mihi non hæc lux toto jam longior anno est.  
Ite domum, pasti, si quis pudor, ite, juvenci.

Le premier de ces vers exprime une idée charmante ; le dernier est d'une extrême délicatesse : le berger a dit qu'un jour passé loin de celle qu'il aime, lui a paru plus long qu'une année. Il s'adresse ensuite à son troupeau, et recommande à ses bœufs de retourner à l'étable ; il veut leur faire honte de rester si long-temps aux pâturages ; *si quis pudor* se rapporte au vers précédent, et montre, de la manière la plus ingénieuse, l'impatience du berger, pour qui un an paraît s'être écoulé depuis le moment où il a conduit son troupeau dans la prairie.

La cinquième églogue de Fontenelle roule tout entière sur cette idée de Virgile :

Eraste entre en courroux contre le jour trop lent.

et plus de soixante vers sont employés à peindre l'impatience du berger ; il veut envoyer Tityre dans les champs avant l'aurore :

Partez, en le hâtant il croit hâter le jour :  
Le jour est loin encore aux yeux d'Eraste même ;  
Il ne découvre rien. Quelle lenteur extrême !

Quel siècle jusqu'au soir ! Il mesure des yeux  
 Le tour que le soleil doit faire dans les cieux ;  
 Il faut que sur les monts ce grand astre renaisse,  
 S'élève lentement et lentement s'abaisse,  
 Et se perde à la fin derrière ces grands bois :  
 Il mesure ce tour, et frémit mille fois.

C'est affaiblir un sentiment, que de le décrire ainsi ; j'aime mieux ces deux vers de Léonard :

Et le projet de la revoir le soir  
 Fit souvent le bonheur de toute ma journée.

Laharpe a exprimé dans une romance une idée qui n'est pas moins délicate :

Ah ! que ne puis-je encor l'attendre,  
 Dût-elle encor ne pas venir ! etc.

On a dû remarquer ce vers : *si mihi non hæc lux toto jam longior anno est*. Virgile y a entassé à dessein les monosyllabes, pour en rendre la prononciation plus lente ; on peut dire que ce vers est long comme un jour passé loin de celle qu'on aime. Les deux premiers vers du même couplet rendent également la pensée par les sons. *Sardois amarior herbis, horridior rusco*, produisent un son désagréable, et désignent par une harmonie âpre et dure, des choses qui répugnent au goût délicat du berger.

SUR L'ÉGLOGUE VII. 273

<sup>6)</sup> PAGE 258, VERS 7.

Muscosi fontes, et somno mollior herba,  
Et quæ vos rarâ viridis tegit arbutus umbrâ,  
Solstitium pecori defendite : jam venit æstas  
Torrida, jam læto turgent in palmite gemmæ.

Les idées de ce couplet sont gracieuses. Pour faire ressortir l'éclat et la fraîcheur du printemps, le poète leur oppose adroitement l'image de l'été qui s'avance avec tous ses feux. L'ombre des bois, le frais gazon des prairies, prennent un nouveau charme dans ces mots : *jam venit æstas torrida*. Ce petit tableau est terminé par une image riante : *læto turgent in palmite gemmæ* ; comme la nature, la muse du poète semble sourire au lecteur ; l'épithète *læto* caractérise bien le joyeux aspect du printemps.

Dans le couplet suivant, Thyrsis oppose le tableau de l'hiver au tableau de la saison des fleurs ; deux vers suffisent à Virgile pour peindre le foyer et les portes noircies par la fumée qui ne cesse de s'élever.

<sup>7)</sup> PAGE 258, VERS 15.

Stant et juniperi, et castaneæ hirsutæ ;  
Strata jacent passim sua quæque sub arbore poma.

Ces deux vers forment un contraste agréable : d'un côté on voit le genévrier et le châtaignier qui sont debout sur les

hauteurs; de l'autre côté, on voit les fruits dispersés çà et là sous les arbres; *stant* est opposé à *strata jacent*; la finale dure *castaneæ hirsutæ* contraste heureusement avec celle-ci, *sub arbore poma*; ces deux vers montrent toute la richesse et toute la variété de l'automne.

<sup>8)</sup> PAGE 260, VERS 3.

Aret ager, vitio moriens sitit aëris herba,  
Liber pampineas invidit collibus umbras....

Fénélon a observé que le premier vers était fort difficile à traduire, parce qu'il était tout entier en inversions; mais nous ne croyons pas que les inversions ajoutent rien ici à la beauté des images; il suffit au traducteur de rendre la pensée de Virgile.

Saint-Lambert a fait un tableau de la sécheresse; nous en citerons quelques vers qu'on peut comparer à ceux du poète latin :

La campagne gémit sous les rayons brûlants;  
De la terre entrouverte ils pénètrent les flancs.  
Du sommet des rochers sur les arides plaines  
Déjà n'arrive plus le tribut des fontaines.  
Le fleuve se resserre, et l'habitant des eaux  
Cherche l'abri d'un antre ou l'ombre des roseaux.  
Par des feux dévorants la sève est consumée;  
Elle ne soutient plus la plante inanimée,  
Et le grain détaché de l'herbe qui pâlit  
Dans le limon poudreux tombe et s'ensevelit.

<sup>9)</sup> PAGE 260, VERS 5.

Phyllidis adventu nostræ nemus omne virebit.  
Jupiter et læto descendet plurimus imbri.

Le poète s'est plu à nous montrer toutes les horreurs de la sécheresse, pour relever le charme de la présence de Phyllis qui rappelle partout la fraîcheur et la verdure. Segrais a imité ce passage :

Le soleil qui voit tout et qui nous fait tout voir,  
N'eut jamais tant que vous d'éclat et de pouvoir ;  
Où vous portez vos yeux les forêts reverdissent,  
Où vous disparaîsez toutes choses languissent ;  
Les fleurs ne peuvent naître ailleurs que sous vos pas.

Virgile répète ici l'épithète *læto*, qu'il a employée plus haut ; c'est toujours l'effet pris pour la cause. Après une sécheresse, lorsque le ciel laisse tomber sur la terre la pluie rafraîchissante, on croit voir en effet toute la nature se réjouir ; le gazon reverdit, les fleurs relèvent leur tête appesantie, les plantes semblent renaître : toutes ces images riantes sont dans le seul mot *læto* ; au second livre des *Géorgiques*, le poète latin développe cette idée d'une manière encore plus riche et plus brillante :

Tum pater omnipotens fœcundis imbribus æther  
Conjugis in gremium lætæ descendit, et omnes  
Magnus alit. . . .

Nous avons vu le tableau du printemps et de l'hiver; les vers que nous venons d'analyser renferment celui de l'automne et de l'été: les quatre saisons se trouvent décrites dans cette églogue.

Ces descriptions nous offrent l'occasion de faire observer que la poésie descriptive, ainsi que la musique, est née dans les bergeries. Les bergers vivant dans une douce oisiveté, durent les premiers charmer leurs loisirs par l'harmonie; les concerts des oiseaux leur offraient des modèles, et ils ne manquèrent ni de temps, ni de moyens pour les imiter: vivant toujours au milieu des bois, des champs et des prairies, ils durent aussi observer la nature de plus près, et en décrire les beautés dans leurs chansons. Théocrite est plein d'agréables descriptions, et nous en trouvons plus encore dans les églogues de Virgile; elles n'y sont pas cependant prodiguées avec faste et profusion; elles y ont presque toujours un motif: tantôt un berger décrit un paysage, à l'occasion d'une coupe qu'il offre pour gage du combat; tantôt le poète décrit les bois et les prairies, pour représenter le lieu où ses bergers vont se disputer le prix du chant. Chaque description se trouve liée à un sentiment, à une situation, à une action. Gessner a poussé assez loin le talent de décrire; il décrit souvent les saisons dans ses idylles, mais il ne montre pas la même réserve que Virgile.

Les quatre derniers couplets des bergers sont des madri-

goux pleins de grâces : les mêmes idées y sont peut-être trop répétées ; mais elles sont revêtues d'images si douces , si vraies , et en même temps si variées , qu'on n'y aperçoit ni répétition , ni monotonie. Les poètes modernes ont voulu reproduire ces images gracieuses , mais elles ont perdu leur charme : rien n'est plus difficile à imiter que la grâce des expressions et la délicatesse des sentiments. Il en est de certaines images , de certaines pensées , comme des fleurs qui perdent leur fraîcheur et leur éclat lorsqu'elles sont détachées de l'arbre ou de la tige qui les porte et qui les produit. Virgile seul a eu le secret d'imiter la grâce qui ne s'imité point. La plupart des idées ingénieuses qui terminent cette églogue , sont tirées de Théocrite ; elles paraissent embellies sous la plume du poète latin.

On compare tous les jours Théocrite à Virgile ; mais il est impossible de ne pas accorder une grande supériorité au dernier. Virgile , dit M. de Laharpe , est beaucoup plus varié que Théocrite ; il est aussi plus élégant ; ses bergers ont plus d'esprit , sans en avoir jamais trop. Son harmonie est d'un charme inexprimable ; il a un mélange de douceur et de finesse qu'Horace regarde avec raison comme un présent particulier que lui avaient fait les muses champêtres : *molle atque facetum*.

---

## ECLOGA OCTAVA.

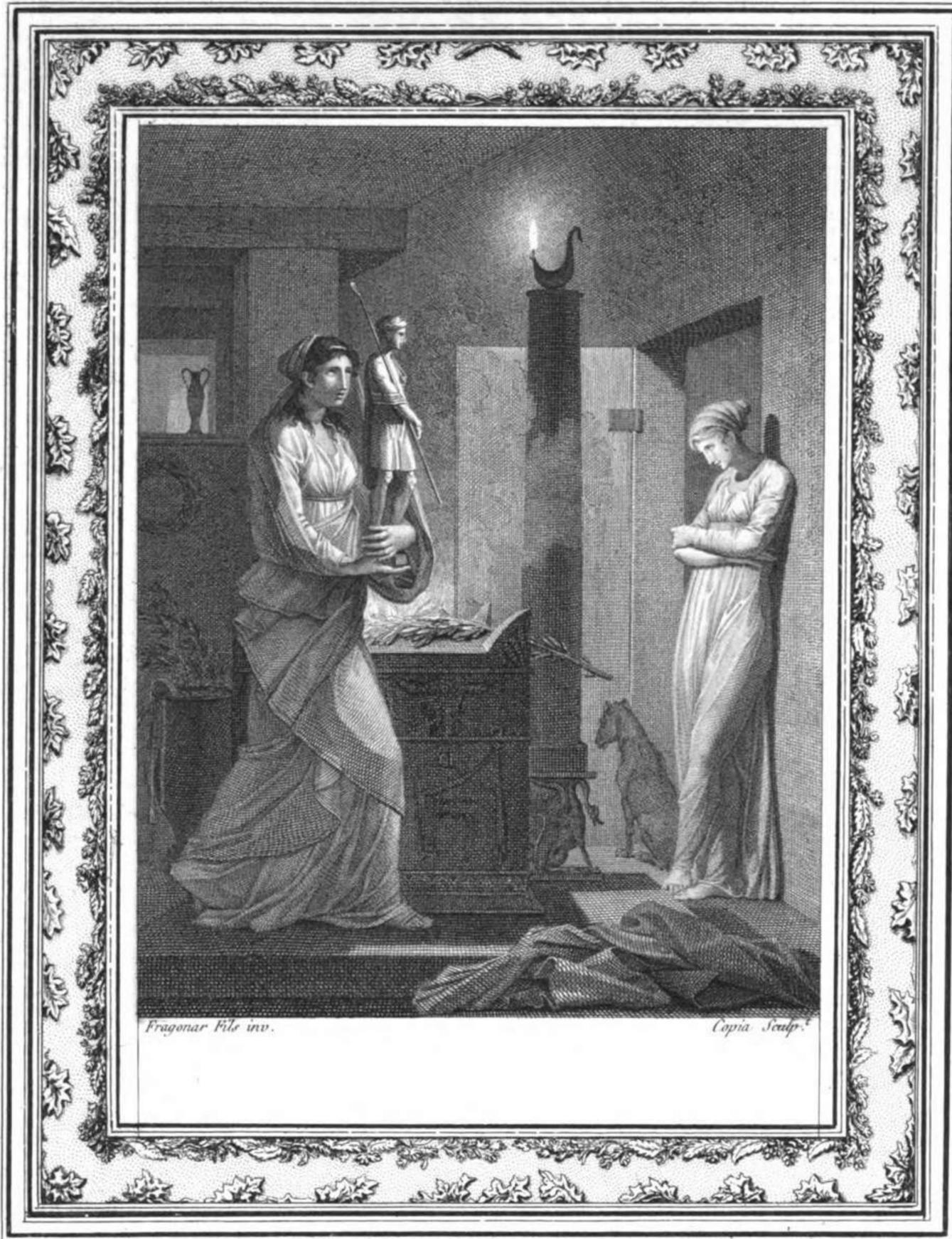
---

DAMON, ALPHESIBOEUS.

PASTORUM musam Damonis et Alphesibœi,  
Immemor herbarum quos est mirata juvenca  
Certantes, quorum stupefactæ carmine lynces,  
Et mutata suos requierunt flumina cursus;  
Damonis musam dicemus et Alphesibœi.

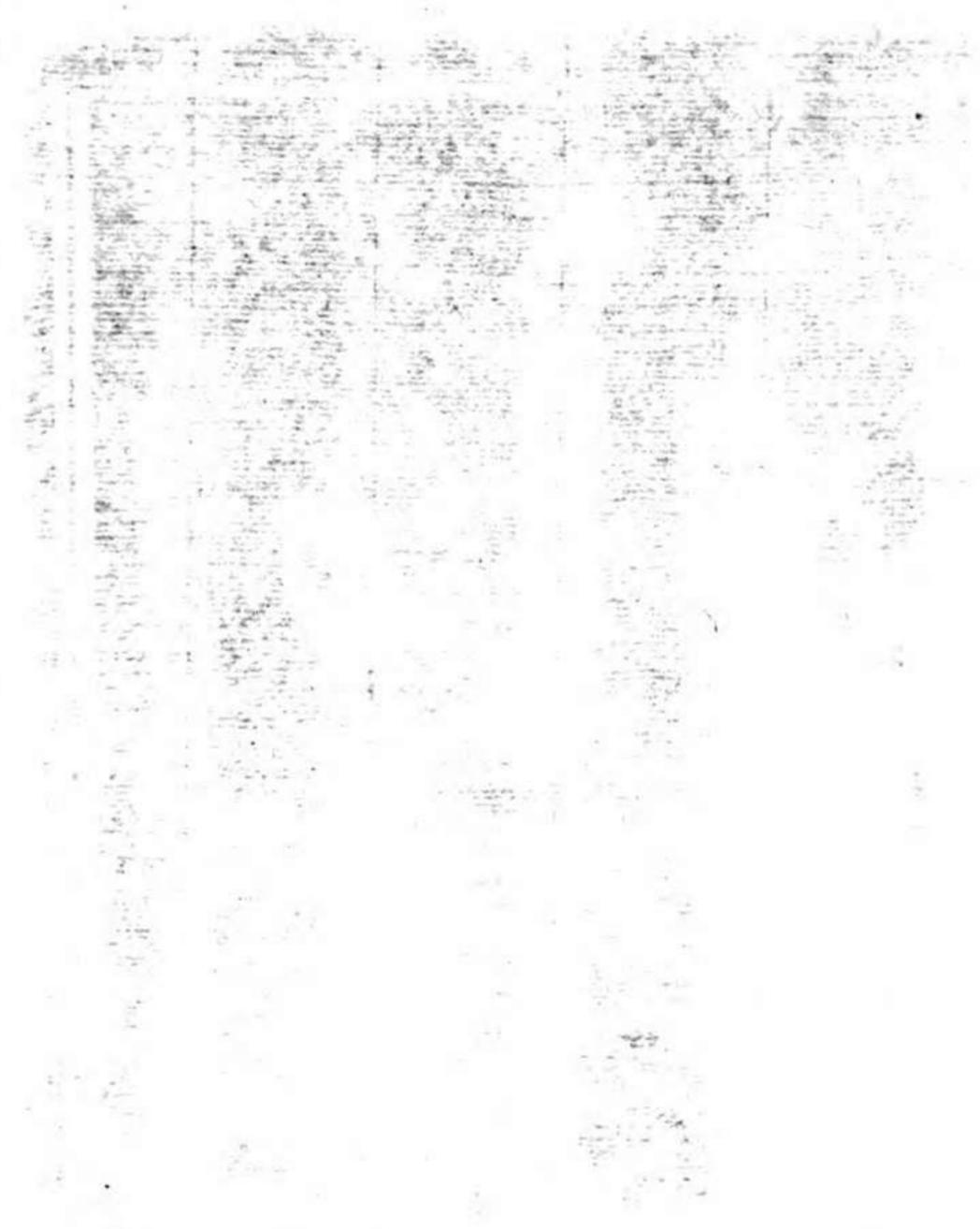
Tu mihi, seu magni superas jam saxa timavi,<sup>(1)</sup>  
Sive oram Illyrici legis æquoris; en erit umquam  
Ille dies, mihi cùm liceat tua dicere facta?  
En erit, ut liceat totum mihi ferre per orbem  
Sola Sophocleo tua carmina digna cothurno?  
A te principium; tibi desinet: accipe jussis  
Carmina cœpta tuis, atque hanc sine tempora circum  
Inter victrices hederam tibi serpere lauros.







..... Terque hæc altaria circum  
Effigiem duco. ....  
(EGLOGA VIII.)



.....  
.....  
(Error 711)

---

## ÉGLOGUE HUITIÈME.

---

DAMON, ALPHÉSIBÉE.

**J**E les rappellerai ces concerts enchanteurs,  
Que formaient tour à tour deux sensibles pasteurs.  
Les troupeaux, à leur voix, négligeaient la verdure,  
Les ruisseaux détournés suspendaient leur murmure,  
Et les monstres des bois oubliaient leurs fureurs.

Je les rappellerai ces concerts enchanteurs !

Mais quand viendra le jour, où ma muse aguerrie  
Osera te chercher sur les mers d'Illyrie !

Que ne puis-je affronter, sur tes pas triomphants,  
Et l'immense Timave et ses rocs menaçants !

Laisse au moins publier que tes vers pleins de charmes,  
Doivent rendre Sophocle à Melpomène en larmes !

Ne crains plus notre hommage : à te plaire empressé,  
Pollion, je finis comme j'ai commencé.

Protège encor ces vers, non, ce n'est point sans grâce  
Qu'aux lauriers d'un vainqueur le lierre s'entrelace.

280 BUCOLIC. ECLOGA VIII.

Frigida vix cœlo noctis decesserat umbra,  
Cùm ros in tenerâ pecori gratissimus herbâ,  
Incumbens tereti Damon sic cœpit olivæ.

Nascere, præque diem veniens age, Lucifer, alnum;  
Conjugis indigno Nisæ deceptus amore  
Dum queror, et divos (quamquam nil testibus illis  
Profeci) extremâ moriens tamen alloquor horâ.  
Incipe Mænalios mecum, mea tibia, versus.

Mænalus argutumque nemus pinosque loquentes<sup>(2)</sup>  
Semper habet; semper pastorum ille audit amores,  
Panaque, qui primus calamos non passus inertes.  
Incipe Mænalios mecum, mea tibia, versus.

Mopso Nisa datur! quid non speremus amantes?<sup>(3)</sup>  
Jungentur jam gryphes equis, ævoque sequenti  
Cum canibus timidi venient ad pocula damæ.  
Mopse, novas incide faces; tibi ducitur uxor:  
Sparge, marite, nuces; tibi deserit Hesperus OEtam.

L'ombre à peine fuyait devant un jour nouveau;  
A peine la rosée attirait le troupeau,  
Lorsqu'en ces mots Damon, penché sur sa houlette,  
Se livra, sans espoir, à sa douleur secrète :

- « Toi qui de la lumière annonces le retour,
- » Bel astre de Vénus, presse mon dernier jour!
- » Tout est fini pour moi ; c'est Nise qui m'accable!
- » Indignement trahi par un hymen coupable,
- » Je me suis plaint aux dieux témoins de mes tourments :
- » Que sert de fatiguer ces dieux indifférents ?
- » C'en est fait, je descends à la rive infernale ;
- » Que mes derniers accents soient dignes du Ménale!
- » Le Ménale est peuplé de bois harmonieux ;
- » Il entend nos soupirs ! l'Amour ingénieux
- » Y forma de roseaux la flûte pastorale.
- » Que mes derniers accents soient dignes du Ménale!
- » Belle Nise, à Mopsus on ose te livrer !
- » Eh ! qui donc en aimant ne doit plus espérer ?
- » A la fière cavale, à la simple génisse,
- » Aigle ensemble et lion que le griffon s'unisse,
- » Que le même ruisseau rassemble maintenant
- » Et la biche timide et le chien dévorant.

282 BUCOLIC. ECLOGA VIII.

Incipe Mænalios mecum, mea tibia, versus.

O digno conjuncta viro! dum despicias omnes,  
Dumque tibi est odio mea fistula, dumque capellæ,  
Hirsutumque supercilium, promissaque barba;  
Nec curare deùm credis mortalia quemquam!  
Incipe Mænalios mecum, mea tibia, versus

Sæpibus in nostris parvam te roscida mala<sup>4</sup>  
Dux ego vester eram, vidi cum matre legentem;  
Alter ab undecimo tum me jam ceperat annus,  
Jam fragiles poteram a terrâ contingere ramos:  
Ut vidi, ut perii, ut me malus abstulit error!  
Incipe Mænalios mecum, mea tibia, versus.

- » Quelle union jamais pourra sembler bizarre!
- » Allume les flambeaux, ton hymen se prépare,
- » Mopsus; sors de l'enfance, abandonne ses jeux,
- » C'est Nise qu'on t'amène; et Phébé dans les cieux
- » Déjà peut éclairer cette pompe fatale.
- » Que mes derniers accents soient dignes du Ménale!
- » Que tu mérites bien, Nise, un pareil époux!
- » Quoi! mes vers, mon troupeau, tu nous méprises tous!
- » L'abandon, le désordre où la douleur m'entraîne,
- » Mes cheveux négligés sont l'objet de ta haine,
- » Tout en moi te déplaît! Tu crois donc que les dieux
- » Pour te juger un jour n'ont point sur nous les yeux?
- » C'en est fait! je descends à la rive infernale;
- » Que mes derniers accents soient dignes du Ménale!
- » C'est là, dans ce verger qu'elle fuit à présent,
- » Que sa mère autrefois conduisait Nise enfant;
- » L'automne la voyait, sous les yeux de sa mère,
- » Vanter nos premiers fruits, les cueillir la première:
- » Elle était loin alors d'un parjure dédain.
- » Pour elle, dans nos jeux, déjà ma faible main
- » Des pommiers les plus bas inclinait le feuillage,
- » J'étais son guide alors : douze ans faisaient mon âge:

Nunc scio quid sit Amor. Duris in cotibus illum <sup>(5)</sup>  
Aut Tmaros, aut Rhodope, aut extremi Garamantes,  
Nec generis nostri puerum, nec sanguinis, edunt.  
Incipe Mænalios mecum, mea tibia, versus.

Sævus Amor docuit natorum sanguine matrem  
Commaculare manus: crudelis tu quoque, mater!  
Crudelis mater magis, an puer improbus ille?  
Improbus ille puer, crudelis tu quoque mater.  
Incipe Mænalios mecum, mea tibia, versus.

Nunc et oves ultro fugiat lupo; aurea duræ  
Mala ferant quercus; narcisso floreat alnus;  
Pinguia corticibus sudent electra myricæ;  
Certent et cyncis ululæ; sit Tityrus Orpheus,  
Orpheus in silvis, inter delphinas Arion.

- » Je la vis, je brûlai... dans mes yeux, dans mon cœur,  
» Je sentis.... Cet instant décida mon erreur.  
» C'en est fait! je descends à la rive infernale;  
» Que mes derniers accents soient dignes du Ménéale!  
    Ah! je connais l'Amour. Le Rhodope en courroux,  
» L'Ismare et ses rochers l'ont vomé parmi nous!  
» Formé pour les forfaits chez les noirs Garamantes,  
» Des meurtres qu'il ordonne on voit ses mains fumantes.  
» C'est pour lui qu'une mère, ivre de sa fureur,  
» De ses propres enfants a déchiré le cœur!  
» Tes fils auraient vécu, mère dénaturée,  
» Si l'homicide Amour ne t'avait égarée.  
» Dieu cruel! mère atroce! on cherche entre vous deux  
» Qui fut le plus coupable et le plus odieux;  
» Mais le crime est commun, et l'horreur est égale.  
» Que mes derniers accents soient dignes du Ménéale!  
    » Que l'agneau, maintenant, des loups soit la terreur;  
» Qu'ici de l'oranger le chêne offre la fleur;  
» Que sur l'aune mouvant brille aux yeux le narcisse;  
» Que l'ambre, en perles d'or, sur nos buissons jaunisse,  
» Et que Tityre enfin soit, par des sons nouveaux,  
» Orphée au fond des bois, Arion sur les eaux;

286 BUCOLIC ECLOGA VIII.

Incipe Mænalios mecum, mea tibia, versus.

Omnia vel medium fiant mare : vivite, silvæ ;  
Præceps aërii speculâ de montis in undas  
Deferar, extremum hoc munus morientis habeto.  
Desine Mænalios, jam desine, tibia, versus.

Hæc Damon : vos, quæ responderit Alphesibœus,  
Dicite, Pierides : non omnia possumus omnes.

Effer aquam, et molli cinge hæc altaria vittâ,<sup>6</sup>  
Verbenasque adole pingues et mascula thura,  
Conjugis ut magicis sanos avertere sacris  
Experiar sensus : nihil hîc nisi carmina desunt.  
Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnin.

Carmina vel cœlo possunt deducere Lunam :<sup>7</sup>  
Carminibus Circe socios mutavit Ulyxi;

- » C'en est fait ! je descends à la rive infernale ;  
» Que mes derniers accents soient dignes du Ménéale !  
» Puisse le monde entier s'abîmer sous les flots !  
» Adieu, bois solitaire, asile du repos !  
» Du sommet des rochers qui dominant ces ondes,  
» Oui, je veux m'élançer dans les vagues profondes ;  
» Et, sûr que tes regrets ne me survivront pas,  
» Comme un dernier hommage accepte mon trépas.  
» C'en est fait ! je descends à la rive infernale ;  
» Qu'importe que mes chants soient dignes du Ménéale ! »  
Damon se tait : ma voix a rendu ses accords,  
Muses, mais trop de chants surpassent mes efforts,  
C'est vous qu'Alphésibée attend pour interprètes :  
« L'autel est préparé : chargé de bandelettes,  
» Qu'on y brûle à mes yeux la verveine et l'encens ;  
» Que l'eau coule. Essayons de magiques accents ;  
» Peut-être ils toucheront l'ingrat qui me délaisse :  
» C'est aux enchantements qu'à recours ma tristesse.  
» Que des cieux, des enfers, les charmes réunis,  
» Que des accords puissants me ramènent Daphnis.  
» Il faut bien qu'à mon art Phébé même obéisse ;  
» C'est lui qui transforma les compagnons d'Ulysse ;

288 BUCOLIC. ECLOGA VIII.

Frigidus in pratis cantando rumpitur anguis.

Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnin.

Terna tibi hæc primùm triplici diversa colore

Licia circumdo, terque hæc altaria circum

Effigiem duco : numero deus impare gaudet.

Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnin.

Necte tribus nodis ternos, Amarylli, colores ;

Necte, Amarylli, modò : et, Veneris. dic, vincula necto.

Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnin.

Limus ut hîc durescit, et hæc ut cera liquescit

Uno eodemque igni; sic nostro Daphnis amore.

Sparge molam, et fragiles incende bitumine lauros.

Daphnis me malus urit; ego hanc in Daphnide laurum.

Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnin.

Talis amor Daphnin, qualis cùm fessa juvencum

Per nemora atque altos quærendo bucula lucos

Propter aquæ rivum viridi procumbit in ulvâ

Perdita, nec seræ meminit decedere nocti,

- » Mon art fait expirer les serpents ennemis :
- » Charmes de mes accents, guidez vers moi Daphnis.
- » D'abord, de trois rubans trois fois environnée,
- » Son image, dans l'ombre, est trois fois promenée :
- » Ainsi du nombre impair les dieux sont réjouis!
- » Charmes de mes accents, guidez vers moi Daphnis.
- » Que chacun des rubans sous trois nœuds se resserre,
- » Mais, en formant ces nœuds, répète, à ma prière :
- « Doux liens de Vénus, ainsi je vous unis! »
- » Charmes de mes accents, guidez vers moi Daphnis.
- » Sous le vent des soufflets le même feu docile
- » Fait bouillonner la cire et fait durcir l'argile :
- » Ainsi, grâce à l'amour, que ton cœur sous ma loi,
- » Pour tout autre endurci, s'adoucisse pour moi!
- » Mais couvrons ces lauriers de flamme et de bitume;
- » Oui, tel que ces lauriers, que son cœur se consume,
- » Et qu'il sente une fois les feux dont je pérís!
- » Charmes de mes accents, guidez vers moi Daphnis.
- » Lasse enfin d'appeler, dans sa vaine poursuite,
- » Le taureau vagabond qui l'entraîne à sa suite,
- » La génisse amoureuse, errante au bord des eaux,
- » Succombe, et sans espoir elle fuit le repos;

290 BUCOLIC. ECLOGA VIII.

Talis amor teneat, nec sit mihi cura mederi.

Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnin.

Has olim exuvias mihi perfidus ille reliquit,  
Pignora cara sui, quæ nunc ego, limine in ipso,  
Terra, tibi mando : debent hæc pignora Daphnin.  
Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnin.

Has herbas atque hæc Ponto mihi lecta venena  
Ipse dedit Mœris : nascuntur plurima Ponto.  
His ego sæpè lupum fieri, et se condere silvis  
Mœrim, sæpè animas imis excire sepulcris,  
Atque satas aliò vidi traducere messes.  
Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnin.

Fer cineres, Amarylli, foras, rivoque fluenti  
Transque caput jace; nec respexeris. His ego Daphnin  
Aggrediar : nihil ille deos, nil carmina, curat.  
Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnin.

- » C'est en vain que la nuit sous nos toits la rappelle.  
 » Puisse un même tourment poursuivre l'infidèle !  
 » Et puissé-je à mon tour lui rendre ses mépris !  
 » Charmes de mes accents, guidez vers moi Daphnis.  
   » Quoi ! je vous garde encor, dépouilles d'un perfide !  
 » O terre ! dans ton sein que ce gage réside ;  
 » C'est par lui qu'à mon cœur son retour est promis !  
 » Charmes de mes accents, guidez vers moi Daphnis.  
   » Il me résiste en vain : Méris m'a fait connaître  
 » Les végétaux puissants que le Pont seul voit naître ;  
 » J'ai vu, par leur secours, Méris plus d'une fois  
 » Sous la forme d'un loup s'enfoncer dans les bois ;  
 » Je l'ai vu des tombeaux réveiller la poussière,  
 » Et d'un mot ; enlevant une moisson entière,  
 » Couvrir un autre champ de ses flottants épis.  
 » Charmes de mes accents, guidez vers moi Daphnis.  
   » Emporte, Amaryllis, jette, mais en arrière,  
 » Ces lauriers consumés, cette cendre légère.  
 » N'arrête point sur elle un profane regard,  
 » Va, plus haut que ton front qu'elle vole au hasard :  
 » Que l'onde la reçoive et qu'un torrent l'entraîne,  
 » Par un charme nouveau j'attaque ainsi ta haine.

Adspice : corripuit tremulis altaria flammis  
Sponte suâ, dum ferre moror, cinis ipse. Bonum sit!  
Nescio quid certè est; et Hylax in limine latrat.  
Credimus? an qui amant ipsi sibi somnia fingunt?  
Parcite, ab urbe domum, jam parcite, carmina, Daphnis.



BUCOL. ÉGLOGUE VIII. 293

- » Ingrat ! je crois te voir m'insulter par des ris !  
» N'importe : mes accents, guidez vers moi Daphnis !  
» Demeure ; se peut-il que mon art le rappelle ?  
» De quels feux rayonnants cette cendre étincelle !  
» De lui-même enflammé l'autel brille !... O bonheur !  
» Quel bruit inattendu fait palpiter mon cœur !  
» A ma porte arrêté, j'entends son chien fidèle ;  
» Je tremble ; oh ! de l'amour est-ce une erreur nouvelle ?  
» Des songes tant de fois trompent les cœurs épris !  
» Mais non : charmes puissants, cessez, je vois Daphnis ! »



---

# REMARQUES

## SUR L'ÉGLOGUE HUITIÈME.

---

CETTE huitième églogue est divisée en deux parties. La première contient les plaintes d'un berger qui gémit sur l'infidélité de Nise; dans la seconde, le poète décrit des cérémonies magiques, employées par une femme pour rappeler son amant.

Les anciens ne pensaient pas que l'amour fût nécessaire à l'églogue, mais ils ne l'en avaient point banni : l'amour sied bien à la vie tranquille et oisive des bergers; le goût exigeait cependant que l'amour dans les bergeries fût une passion et un sentiment vrai, comme on le voit dans cette huitième églogue. C'est une vérité que n'avaient point sentie les modernes; à l'imitation de Sannasar, ils avaient introduit la galanterie dans la pastorale; ils n'avaient pas songé que la galanterie n'est point l'amour, et qu'elle ne s'allie point aux mœurs simples des bergers.

Ils ne s'en tinrent point là; ils prêtèrent à la galanterie le jargon d'une métaphysique ridicule. La *Diane* de Monte-

major, la *Diane* de Sidney, le *Pastor fido* de Guarini, achèverent de corrompre les esprits et de faire tourner toutes les têtes. La contagion s'étendit à la littérature française qui n'avait point encore de modèles, et l'*Astrée* vint à son tour peupler nos forêts de personnages imaginaires. Tous les vrais sentiments furent dès-lors comme exilés des bergeries et l'on ne trouva plus rien de naturel dans le genre qui semblait le plus se rapprocher de la nature. Ces travers littéraires étaient sur le point de passer dans les mœurs; la mode était presque venue de se faire berger, comme on se faisait chevalier. Le marquis d'Urfé joua lui-même le personnage de Céladon; dans le même temps, un homme connu par son esprit, et qui avait été gouverneur de Louis XIII, le marquis des Yveteaux, prit la houlette, et se mit à faire l'amour dans son jardin au milieu d'un troupeau de moutons. L'excès du ridicule finit cependant par ramener des idées plus saines; Desmarets, auteur de la comédie des *Visionnaires*, se moqua des visions pastorales des poètes dans un roman intitulé le *Berger extravagant*. Quelques situations plaisantes de ce roman furent mises sur la scène par Thomas Corneille (1); dès lors, les bergers commencèrent à devenir plus sensés;

---

(1) Les mots de *berger* et de *bergère* sont encore dans notre langue synonymes d'*amants*. C'est tout ce qui est resté de cette manie des amours champêtres.

les dryades et les amadryades abandonnèrent la métaphysique, et les échos de nos campagnes ne répétèrent plus les jeux de mots et les pointes des Italiens. Bientôt les anciens furent mieux connus; on reprit Théocrite et Virgile pour modèles; ces grands maîtres ne firent, il est vrai, que des élèves médiocres dans le genre bucolique, mais ils empêchèrent les poètes de revenir aux extravagances champêtres, qui avaient fait l'admiration du siècle précédent.

C'est ici qu'il faut rendre hommage à la sagesse des anciens; ils portèrent partout le flambeau de la raison dans les arts, et si leur autorité n'avait pu être opposée au débordement du mauvais goût, il est certain que nous serions livrés aujourd'hui à tout ce que le délire de l'esprit humain peut enfanter de monstrueux et de bizarre. En imitant fidèlement la nature, ils ont été pour nous comme une nature nouvelle dont les modernes n'ont point osé s'écarter, et ceux qui ont suivi d'autres modèles que l'antiquité, sont condamnés d'avance à ne jamais devenir eux-mêmes des *anciens*. M<sup>me</sup>. Deshoulières qui écrivait ses idylles au moment où les bergeries héroïques commençaient à être décriées, n'osa point imiter ceux qui l'avaient devancée dans la carrière; elle n'imita point non plus les anciens, par la raison que les mœurs étaient changées, et que nos bergers ne ressemblaient plus à ceux de Théocrite et de Virgile. Elle s'adressa le plus souvent aux *fleurs*, aux *ruisseaux*, aux *mou-*

*tons*, et elle leur prêta nos sentiments et nos mœurs, ce qui n'était conforme ni à la nature, ni à la vérité. Fontenelle qui vint ensuite, et qui n'aimait point les anciens, se garda bien de les prendre pour modèles, pour la vérité des sentiments, pour le naturel du style. Il mit de nouveau la galanterie à la place de l'amour, et la métaphysique à la place de la passion. J.-B. Rousseau a dépeint ainsi les bergers de Fontenelle :

Ils savent seulement chanter sur leurs hautbois  
 Je ne sais quel amour inconnu dans nos bois,  
 Tissu de mots brillants où leur esprit se joue,  
 Badinage affecté que le cœur désavoue ;  
 Enfin, te le dirai-je, ô mon cher Palémon !  
 Nos bergers n'ont plus rien de berger que le nom.

Depuis Fontenelle, les muses françaises n'ont fait aucune tentative remarquable pour ressusciter le genre bucolique ; on peut dire que la poésie pastorale, née du génie de Théocrite et de Virgile, est morte sous la plume de l'académicien bel esprit, semblable à ces plantes étrangères qui naissent sous un beau ciel, et qui, transportées à grands frais dans un autre climat, végètent à peine dans une serre chaude, ne se soutiennent qu'à force d'art, et périssent enfin entre les mains d'un jardinier mal habile.

Nous avons pensé que ces réflexions ne seraient point déplacées dans nos remarques. Nous allons revenir au poète latin. L'exposition de cette églogue est simple, claire et ra-

pide. D'un seul trait le poète a peint les acteurs, le lieu de la scène, et l'auditoire encore étonné des sons ravissants qui vont être répétés au lecteur. Virgile est si sûr de l'impression qu'il a faite par son début, qu'il ne daigne pas sur le champ entrer en matière, et qu'il entreprend de louer Pollion, avant de nous redire les chants des bergers. Il a parlé des miracles de l'harmonie; sa muse est animée par ce qu'il vient de dire, et il se hâte de profiter de ce moment d'inspiration, pour exprimer son admiration et sa reconnaissance.

<sup>1)</sup> PAGE 178, VERS 6.

Tu mihi, seu magni superas jam saxa Timavi,  
 Sive oram Illyrici legis æquoris; en erit umquam  
 Ille dies, mihi cùm liceat tua dicere facta?  
 En erit, ut liceat totum mihi ferre per orbem  
 Sola Sophocleo tua carmina digna cothurno?  
 A te principium; tibi desinet: accipe jussis  
 Carmina cœpta tuis, atque hanc sine tempora circum  
 Inter victrices hederam tibi serpere lauros.

On remarque dans cet éloge de Pollion quelque chose d'affectueux qui rend la louange plus délicate, et qui dispose le lecteur à y ajouter foi: celui qui sait le mieux louer, est celui qui fait aimer ceux qu'il loue; c'est le talent de Virgile, soit qu'il célèbre la gloire de Pollion et de Mécène, soit qu'il chante les bienfaits d'Auguste. Rien n'est plus touchant que le vœu formé par Virgile. Il n'a pas l'air de louer son héros, il se contente de dire: *quand viendra le jour où je*

*pourrai célébrer vos hauts faits, quand pourrai-je répéter au monde entier vos vers dignes de Sophocle?* Rien n'est plus délicat que cette louange, et ceux qui se mêlent de louer devraient étudier Virgile plus qu'ils ne le font. Ils y trouveraient des modèles de grâce et de politesse, comme les littérateurs y trouvent des modèles de poésie; ils y trouveraient surtout ce sentiment des convenances qui tient toujours lieu de la vérité, et ce ton persuadé qui désarme presque toujours la critique et l'envie; les louanges de Virgile ne blessent pas la raison la plus sévère, parce qu'elles sont sans enflure, et qu'elles semblent l'expression d'un sentiment. Tous ceux qui exagèrent la louange la démentent, et l'exagération en tout genre est le mensonge de ceux qui ne sentent rien.

Cet éloge de Pollion n'est pas seulement remarquable par la délicatesse des sentiments, mais par l'art du style et la beauté des vers. Quand Virgile parle de son héros, il se sert d'expressions pompeuses : *tu mihi, seu magni superas jam saxa Timavi*; quand il parle de lui-même, il prend un ton simple et modeste : *en erit umquam ille dies, mihi cum liceat tua dicere facta*. Sa muse semble s'être reposée, et elle prend de nouveau un essor élevé, quand elle revient à Pollion. Rien n'est plus pompeux que les vers qui suivent :

Ut liceat totum mihi ferre per orbem  
Sola Sophocleo tua carmina digna cothurno ?

Ces vers, qui donnent une haute idée du génie de Pollion, caractérisent en même temps le génie de Sophocle, dont le style est grand et majestueux. Virgile finit par dédier cette églogue à Pollion, et il le fait avec une adresse ingénieuse. Il le conjure d'accepter cet hommage des muses champêtres, et de placer un bouquet de lierre entre les lauriers du vainqueur. Le mot *hederam* est adroitement placé et presque caché entre ceux-ci : *victrices* et *lauros*.

2) PAGE 280, VERS 9.

Mænalus argutumque nemus pinosque loquentes  
Semper habet ; semper pastorum ille audit amores,  
Panaque , qui primus calamos non passus inertes.  
Incipe Mænalios mecum , mea tibia , versus.

Le premier vers est harmonieux et sonore ; on y entend presque les échos qui se répondent. Le berger donne l'idée la plus poétique des bois du Ménale ; ces bois, que le dieu Pan remplit de ses accents divins, « écoutent sans cesse les » amours des pasteurs, » *semper pastorum ille audit amores*. Dans le premier vers, c'est le Ménale qui se fait entendre ; dans le second, c'est la forêt qui écoute. Telles sont les images qui doivent caractériser la poésie. Elle prend rarement les choses à la lettre, et elle ne vit que d'erreurs et d'illusions, même en disant la vérité. Tout le monde connaît l'Ève de Milton ; lorsqu'elle se réveille pour la première fois à la vie, elle s'étonne de tout ce qui l'environne ; elle s'étonne

d'elle-même ; elle écoute le bruit d'une source ; elle croit voir dans l'onde un être semblable à elle ; elle ne sait rien ; elle n'a rien approfondi ; elle ne connaît des objets que les impressions qu'elle en reçoit ; partout son regard est ébloui, et son âme est dans l'enchantement. Telle est la poésie. Elle n'approfondit ni les effets ni les causes ; elle est vivement frappée des objets qui l'entourent ; elle ne voit que ce que l'imagination lui fait voir ; le monde est pour elle comme une féerie continuelle ; l'illusion embellit et anime tout à ses yeux ; lorsqu'elle entend les échos d'une forêt, elle croit entendre la forêt elle-même ; lorsqu'elle raconte ses chagrins au désert, le désert a une âme pour s'attendrir avec elle et une voix pour lui répondre. Son ignorance fait tout son charme, et ses erreurs mêmes sont les plus doux de ses attraits. Aussi n'exerce-t-elle son influence que dans les siècles où l'esprit humain ne cherche point à tout approfondir ; elle n'est plus rien dans les siècles où l'on se vante de tout connaître : les esprits sont alors moins capables de l'apprécier, et elle n'a plus ses vives images, parce qu'elle n'a plus ses illusions. Dans le siècle de l'imagination, c'est Ève, vêtue et parée de son innocence ; dans le siècle de l'analyse, c'est encore Ève, mais c'est Ève après sa chute, c'est Ève qui a touché à l'arbre de la science, et qui a perdu sa beauté en perdant son ignorance et sa candeur.

Ces observations ne seront pas inutiles ; elles serviront à

faire connaître le caractère distinctif de la poésie, et elles feront mieux apprécier celle de Virgile.

<sup>3)</sup> PAGE 280, VERS 13.

Mopso Nisa datur ! quid non speremus amantes ?  
Jungentur jam gryphes equis , ævoque sequenti  
Cum canibus timidi venient ad pocula damæ.

Le verbe *speremus* est pris ici en ironie, et cette ironie indique assez quel est le sens du couplet ; il est dirigé tout entier contre Mopsus. Quelques commentateurs y ont vu l'expression de la douleur, nous n'y voyons que l'expression de la colère. Lorsqu'un homme est trahi en amour, il hait bien plus son rival qu'il n'aime sa maîtresse, et il doit commencer par exprimer sa haine, parce que la haine est ce qui l'occupe le plus.

Dans la seconde églogue de Segrais qui a imité Virgile, Eurilas se plaint bien moins de Timarette que de Damon son rival :

Timarette à Damon a pu donner son cœur !  
A Damon, Timarette ! ô le digne vainqueur !  
Amants, jamais de rien ne perdez l'espérance ;  
Amants, jamais en rien ne prenez d'assurance.  
Les tigres sous le joug aux bœufs s'accoupleront ;  
La biche et l'ours affreux désormais s'aimeront ;  
L'amoureuse colombe, au hibou voulant plaire,  
Deviendra comme lui nocturne et solitaire ;  
Et, par la paix unis, nos loups et nos agneaux  
Ensemble viendront boire aux rivages des eaux.

<sup>4)</sup> PAGE 282, VERS 7.

Sæpibus in nostris parvam te roscida mala,  
Dux ego vester eram, vidi cum matre legentem;  
Alter ab undecimo tum me jam ceperat annus,  
Jam fragiles poteram a terrâ contingere ramos:  
Ut vidi, ut perii, ut me malus abstulit error!  
Incipe Mænalios mecum, mea tibia, versus.

L'idée de ce couplet est prise de l'idylle grecque de *Polyphème*. Théocrite fait dire au cyclope : « Sans cesse je me » rappelle le jour où tu vins avec ta mère cueillir sur la montagne des fleurs d'hyacinthe. C'était moi qui vous conduisais ; je te vis alors pour la première fois ; je te vis et je t'aimai. Depuis ce moment je languis, et je me consume sans que tu sois touchée de mes maux. » Ce morceau a beaucoup de grâces, mais on n'y retrouve point la naïveté passionnée qui règne dans celui de Virgile. C'est dans le jardin paternel que Damon a rencontré Nise pour la première fois, *sæpibus in nostris*. Ce n'est point lui qui a été la chercher ; elle est venue le chercher elle-même ; elle était *petite* (*parvam*). Cette circonstance est très-intéressante, et elle annonce une passion qui date de loin. Quelle grâce ingénue dans ces mots placés au milieu de la phrase : *dux ego vester eram*. Ne semble-t-il pas voir le jeune Damon marcher avec fierté devant Nise et sa mère, et leur indiquer avec joie les fruits les plus beaux du verger. Cette naïveté devient encore

plus aimable, lorsqu'on apprend que Damon n'était qu'un enfant, et qu'il pouvait à peine atteindre les branches des arbres. On retrouve quelque chose de cette grâce ingénue et naïve dans ces vers qui sont imités de Virgile :

Il m'appelait ma sœur, je l'appelais mon frère :  
 Nous mangions même pain au logis de mon père.  
 . . . . .  
 Il me passait d'un an, et de ses petits bras  
 Cueillait déjà des fruits dans les branches d'en bas.  
 (*Bergeries de RACAN.*)

Rien n'est plus touchant qu'une passion qui a commencé dans l'âge de l'innocence et de la candeur.

Les héros du roman grec de Longus sont deux enfants ; s'il les avait pris dans un âge plus avancé, leurs amours nous auraient inspiré moins d'intérêt. On les suit dans leurs jeux, et leur passion nous touche, parce qu'elle est innocente. Quelle grâce dans ce tableau !

« Or estoit-il lors environ le commencement du printemps que toutes fleurs sont en vigueur, celles des bois, »  
 « celles des prez, et celles des monteignes, aussi jà commençoyent les abeilles à bourdonner, les oyseaux à rossignoler, »  
 « et les aigneaux à sauteler, les petits moutons bondissoient »  
 « par les monteignes, les mouches à miel murmuroient par les prairies, et les oyseaux faisoient resonner les buissons »  
 « de leurs chantz. Ainsi ces deux jeunes et délicates personnes voyans que toutes choses faisoient bien leur devoir

» de s'esgayer à la saison nouvelle, se mirent pareillement à  
 » imiter ce qu'ilz voyoient et qu'ilz oyoientaussi : car oyans  
 » chanter les oyseaux, ilz chantoient ; voyans saulter les  
 » aigneaux, ilz saultoient : et, comme les abeilles, alloyent  
 » ceuillans des fleurs, dont ilz jettoient une partie en leurs  
 » seins, et de l'autre faisoient de petits chapeletz qu'ilz por-  
 » toient aux nymphes, et faisoient toutes choses ensemble,  
 » paissans leurs troupeaux l'un auprès de l'autre. »

On aime à voir réuni dans ce tableau tout ce que la jeu-  
 nesse de l'année et tout ce que l'enfance de l'homme ont  
 de plus gracieux et de plus attachant. Bernardin de Saint-  
 Pierre, dans son roman de *Paul et Virginie*, qui peut être  
 regardé comme une pastorale, nous a peint ainsi la passion-  
 naissante de deux enfants. L'innocence prête tous ses char-  
 mes aux jeunes amants dont il nous raconte les amours et  
 les malheurs. « Lorsqu'ils surent parler, les premiers noms  
 » qu'ils apprirent à se donner furent ceux de frère et de  
 » sœur ; l'enfance qui connaît des caresses plus tendres,  
 » ne connaît point de plus doux noms. Leur éducation ne  
 » fit que redoubler leur amitié, en la dirigeant vers leurs  
 » besoins réciproques. Bientôt tout ce qui regarde l'écono-  
 » mie, la propreté, le soin de préparer un repas champêtre,  
 » fut du ressort de Virginie, et ses travaux étaient toujours  
 » suivis des louanges et des baisers de son frère. Pour lui  
 » toujours en action, il bêchait le jardin avec Domingue, ou,

» une petite hache à la main, il le suivait dans les bois; et si,  
 » dans ses courses, une belle fleur, un bon fruit ou un nid  
 » d'oiseaux se présentaient à lui, eussent-ils été au haut  
 » d'un arbre, il l'escaladait pour les apporter à sa sœur. »

Virgile s'attache d'abord à peindre l'innocence d'un premier amour; tout est simple et gracieux dans son tableau; l'amour se montre ensuite tout à coup avec toute sa force dans ce vers passionné: *ut vidi, ut perii, ut me malus abstulit error*. Tel est l'effet d'une impression subite, effet qui doit durer autant que la vie du berger. Labruyère a dit que l'amour qui naissait subitement était le plus long à guérir. Il est aussi le plus violent, comme on le voit dans ces paroles de Phèdre, qui sont la paraphrase du vers de Virgile:

Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue :  
 Un trouble s'éleva dans mon âme éperdue ;  
 Mes yeux ne voyaient plus ; je ne pouvais parler ;  
 Je sentis tout mon corps et transir et brûler :  
 Je reconnus Vénus.

<sup>5)</sup> PAGE 284, VERS I.

Nunc scio quid sit Amor. Duris in cotibus illum  
 Aut Tmaros, aut Rhodope, aut extremi Garamantes,  
 Nec generis nostri puerum, nec sanguinis, edunt.  
 . . . . .  
 Nunc et oves ultro fugiat lupus; aurea duræ  
 Mala ferant quercus; narcisso floreat alnus;  
 Pingua corticibus sudent electra myricæ.

Après nous avoir intéressés à ses sentiments, après nous

les avoir peints revêtus de toutes les grâces de l'innocence , et dans toute la vivacité du premier âge , le berger a le droit de se plaindre du tourment auquel il est condamné. L'injustice qu'on lui fait est criante ; le lecteur est disposé à partager son chagrin , et c'est alors que sa douleur éclate , qu'elle n'a plus de bornes , et qu'il ne met plus de modération à ses plaintes. Ces mots : *nunc scio quid sit Amor*, sont une transition heureuse ; l'exclamation est touchante , et elle amène les imprécations contre l'amour. L'amour n'est plus un enfant innocent et naïf , c'est un monstre cruel sorti des rochers de l'Ismare ou du Rhodope. Puisque Nise a trahi sa foi , il n'est plus rien de stable dans la nature ; le loup fuira les brebis ; les chênes porteront les fruits du pommier , le narcisse fleurira sur l'aune , etc. Ainsi raisonne la passion qui ne voit qu'elle dans l'univers. Ces images sont imitées de Théocrite , et elles ne sont pas moins vraies dans le poète latin que dans le poète grec. Il est certain que les objets ne nous paraissent pas toujours sous la même forme ; ils changent souvent d'aspect au gré de nos affections. Lorsque nous sommes tristes , nous ne voyons pas la nature du même œil que lorsque nous sommes heureux et contents. Lorsque nos sentiments changent , le monde change avec eux ; lorsque le cœur a perdu ce qu'il aime , il semble que la nature ait aussi perdu quelque chose. Théocrite et Virgile n'ont fait qu'exprimer cette vérité , et c'est dans le cœur humain qu'ils ont pris leurs images.

<sup>6)</sup> PAGE 286, VERS 8.

*Effer aquam, et molli cinge hæc altaria vittâ....*

La seconde partie de cette églogue est imitée de la troisième idylle de Théocrite. Racine regardait l'idylle grecque comme une des plus belles pièces de l'antiquité; ce qui plaisait à Racine, dut avoir aussi des attraits pour Virgile qui avait la même manière de sentir; mais il s'en faut de beaucoup que l'imitation qu'il a faite ait les mêmes beautés que le chef-d'œuvre qu'il a pris pour modèle. Le poète latin n'a rendu que les cérémonies magiques; il a laissé à Théocrite l'avantage d'avoir exprimé le sentiment et la passion. Dans Virgile, on ne connaît point les personnages; la femme qui a recours au sortilège n'y est caractérisée d'aucune manière; le nom de Daphnis est répété à chaque couplet, mais le lecteur n'en est pas plus avancé. Il est impossible de s'intéresser à des personnages qu'on ne connaît point. Dans Théocrite, on voit d'abord une femme entraînée par une passion ardente; elle raconte l'origine et les progrès de son amour; elle en fait connaître l'objet; elle dit comment elle a vu Delphis, comment elle l'a aimé éperdûment, comment il est devenu infidèle. On s'intéresse au sort de cette passion, parce qu'on la connaît; on s'intéresse au retour de Delphis. La description des cérémonies magiques est, en quelque sorte, animée par la chaleur du sentiment; les idées superstitieuses

SUR L'ÉGLOGUE VIII. 309

se mêlent sans cesse aux idées de l'amour ; elles se prêtent un charme et une force mutuelle. « Regarde , dit l'enchante-  
» resse de Théocrite , la mer se tait , les vents gardent le si-  
» lence , mais l'amour ne se tait jamais au fond de mon cœur ;  
» je brûle tout entière pour Delphis , Delphis qui m'abusa  
» par le saint nom d'épouse , et qui m'abandonne aujour-  
» d'hui à la douleur et à l'opprobre. » Virgile n'a point rendu  
cette idée dans son églogue , mais il l'a imitée dans le qua-  
trième livre de l'*Énéide* , où il a surpassé Théocrite :

La nuit avait rempli la moitié de son cours ;  
Sur le monde assoupi régnait un calme immense ;  
Les étoiles roulaient dans un profond silence ;  
L'aquilon se taisait dans les bois , sur les mers ;  
Les habitants des eaux , les monstres des déserts ,  
Des oiseaux émaillés les troupes vagabondes ,  
Ceux qui peuplent les bois , ceux qui fendent les ondes ,  
Livrés nonchalamment aux dangers du repos ,  
Endormaient leurs douleurs , et suspendaient leurs maux :  
Didon seule veillait....

Dans un autre passage , l'enchanteresse de Théocrite ne s'exprime pas d'une manière moins passionnée. « Oui , je le  
» sens , les forges mêmes de Lipare ne sont point embrasées  
» d'un feu plus violent que celui de l'amour ; l'honneur , la  
» raison , tout se tait devant l'amour : livrée à ses transports ,  
» la vierge innocente s'arrache des bras de sa mère , et  
» l'épouse nouvelle abandonne la couche nuptiale encore

» échauffée des baisers de l'hymen. » Ces sentiments passionnés ont déjà séduit le lecteur ; ils lui font partager le délire qui égare Simèthe, et dès lors tout devient vraisemblable. Les cérémonies magiques font comme partie de l'amour dont le poète nous offre le tableau, et au succès duquel il nous a intéressés. Virgile se contente de décrire des cérémonies superstitieuses ; ces cérémonies ne nous entraînent point, parce que nous ne partageons point la passion qui a recours au sortilège.

7) PAGE 286, VERS 13.

*Carmina vel coelo possunt deducere Lunam :  
Carminibus Circe socios mutavit Ulyxi ;  
Frigidus in pratis cantando rumpitur anguis.  
Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnin.*

On a reproché à Virgile d'avoir décrit ainsi des scènes superstitieuses. Les critiques ont observé que ces cérémonies magiques s'éloignaient de la simplicité des mœurs pastorales. Il est certain cependant que la superstition règne plus dans les campagnes que dans les villes. Dans plusieurs provinces de France, les bergers passent pour des sorciers, et sont souvent consultés par les autres villageois. Les idées superstitieuses ne nous paraissent donc point incompatibles avec les mœurs pastorales :

La superstition sied bien au paysage,  
Triste dans les cités, elle est gaie au village.

(IMAGINATION.)

La superstition n'est étrangère ni aux passions ni aux sentiments. On a remarqué que trois espèces d'hommes sont essentiellement superstitieux, les ambitieux, les joueurs et les amants ; ils vivent de l'avenir incertain ; ils se nourrissent de craintes et d'espérances, et les plus petites circonstances leur paraissent un avertissement du destin. L'amour surtout se plaît à habiter le monde des prestiges ; aidé de l'imagination, crédule à la fois et persuasif, il croit tout et il fait tout croire. Lorsqu'une femme emploie la magie pour rappeler son amant, pour peu qu'elle soit jolie, il est probable que ses sortilèges ne resteront pas sans effets. On attribue le succès à l'art des négromanciens, et c'est l'amour qui est le véritable magicien, le véritable enchanteur. Aussi a-t-il gardé dans son langage tous les termes employés par la superstition. Les mots de *charmes*, d'*enchantement* sont restés à la langue de l'amour. Je ne m'étonne point d'ailleurs que les cœurs tendres soient superstitieux : les passions qu'ils éprouvent les dominent ; ils ne peuvent leur échapper ; ils sont portés à y voir quelque chose de surnaturel.

Les élégies de Propertius et de Tibulle sont pleines de descriptions de cérémonies magiques, et ces cérémonies s'allient très bien au sentiment ; elles prêtent leurs charmes

à la poésie, qui vit de passions et de préjugés, qui règne par les illusions, et qui est elle-même une enchanteresse. Nous citerions ici la cantate de Circé, si elle était moins connue; nous nous contenterons de citer un fragment de la seconde élégie de Tibulle. Il y retrace ainsi la puissance d'une magicienne qui doit protéger ses amours :

Ses chants ont suspendu la foudre obéissante,  
Ont détaché des cieux la lune pâissante ;  
Elle entr'ouvre la terre, et, couverts de lambeaux,  
Les mânes évoqués soulèvent leurs tombeaux.  
Aux gouffres de Pluton sa voix se fait entendre,  
Sur les bûchers éteints elle anime la cendre ;  
Elle change d'un mot les saisons, les climats,  
Fait frissonner l'été sous de piquants frimas,  
Calme, irrite les vents, et, nouvelle Médée,  
De spectres infernaux s'avance précédée.  
Je l'ai vue à son gré, par de sombres accents,  
Domter la triple Hécate et ses chiens rugissants :  
Juge de son pouvoir sur ton époux crédule !  
Lui-même dans tes bras contemplerait Tibulle,  
Il douterait encore ; mais garde bien ta foi,  
Délie, elle ne peut l'aveugler que pour moi.

Nous nous dispenserons de citer les vers latins, parce que les vers français rendent toutes les beautés de Tibulle. Nous devons ce morceau élégant et passionné au traducteur des églogues de Virgile.

Nous bornerons là l'examen de la seconde partie de cette

SUR L'ÉGLOGUE VIII. 313

églogue ; elle nous a paru beaucoup au-dessous de la première ; mais elle nous servira du moins à faire connaître les progrès du talent poétique de Virgile. Dans plusieurs passages de cette huitième églogue , on retrouve des images et des sentiments que le poète latin a développés dans le quatrième livre de l'*Énéide*. Nous allons les mettre sous les yeux des lecteurs.

Dans les plaintes de Damon , on voit un amant que la passion égare , et qui termine ses jours d'une manière tragique. Cet amant désespéré a déjà quelque chose du caractère passionné de Didon. Le berger , après avoir exprimé sa passion trahie , s'écrie dans son désespoir :

Ah ! je connais l'Amour ! Le Rhodope en courroux ,  
L'Ismare et ses rochers l'ont vomé parmi nous !  
Formé pour les forfaits chez les noirs Garamantes ,  
Des meurtres qu'il ordonne on voit ses mains fumantes.

Didon adresse à Énée les imprécations que le berger Damon adresse à l'amour :

Non , tu n'es point le fils de la mère d'Amour ;  
Non , au sang de Teucer tu ne dois point le jour :  
N'impute pas aux dieux la naissance d'un traître ;  
Non , du sang des héros un monstre n'a pu naître.  
( DELILLE. )

Dans l'églogue qui nous occupe , une bergère a recours

aux cérémonies magiques pour rappeler son infidèle époux ;  
elle fait usage de filtres mystérieux :

Il me résiste en vain : Méris m'a fait connaître  
Les végétaux puissants que le Pont seul voit naître ;  
J'ai vu , par leur secours, Méris plus d'une fois ,  
Sous la forme d'un loup s'enfoncer dans les bois ;  
Je l'ai vu des tombeaux réveiller la poussière ,  
Et d'un mot, enlevant une moisson entière ,  
Couvrir un autre champ de ses flottants épis.

Dans le quatrième livre , Didon désespérant de retenir  
Énée , se prépare à la mort , et fait venir une magicienne.  
Elle s'adresse à sa sœur , et lui parle ainsi de la prêtresse :

Son art endort aussi les chagrins amoureux ,  
Ou d'un ardent amour réveille tous les feux :  
Sous ses pieds tu verras s'ébranler les campagnes ,  
Les pins déracinés descendre des montagnes ,  
L'onde arrêter son cours , l'olympes ses flambeaux ,  
Et les mânes sortir de la nuit des tombeaux.

( DELILLE. )

La bergère magicienne prend les vêtements et les présents  
que Daphnis lui a laissés pour témoignage de son amour ,  
elle les enfouit dans la terre :

Quoi ! je vous garde encor , dépouilles d'un perfide !  
O terre ! dans ton sein que ce gage réside !  
C'est par lui qu'à mon cœur son retour est promis !

Dans le quatrième livre , Didon monte au bûcher , saisit

SUR L'ÉGLOGUE VIII. 315

le glaive qu'Énée lui a laissé, s'entoure des vêtements du héros :

Gages jadis si chers dans un temps plus propice,  
A votre cendre au moins que ma cendre s'unisse !  
Recevez donc mon âme, et calmez mes tourments.

(DELILLE.)

Nous pourrions pousser plus loin cette comparaison ; tous nos lecteurs peuvent la faire. Ils trouveront dans cette huitième églogue et dans le quatrième livre de l'*Énéide*, le même fonds d'idées, les mêmes passions, les mêmes sentiments. Dans les plaintes de Damon, dans les accents d'Alphésibée, on se plaît à reconnaître le chantre de Didon. C'est ainsi que Virgile préludait sur la flûte champêtre à ce quatrième livre qui est regardé comme le chef-d'œuvre de l'antiquité, et qu'il s'exerçait par la peinture des amours des bergers à peindre un jour la passion funeste de la reine de Carthage.

---

# ECLOGA NONA.

---

LYCIDAS, MOERIS.

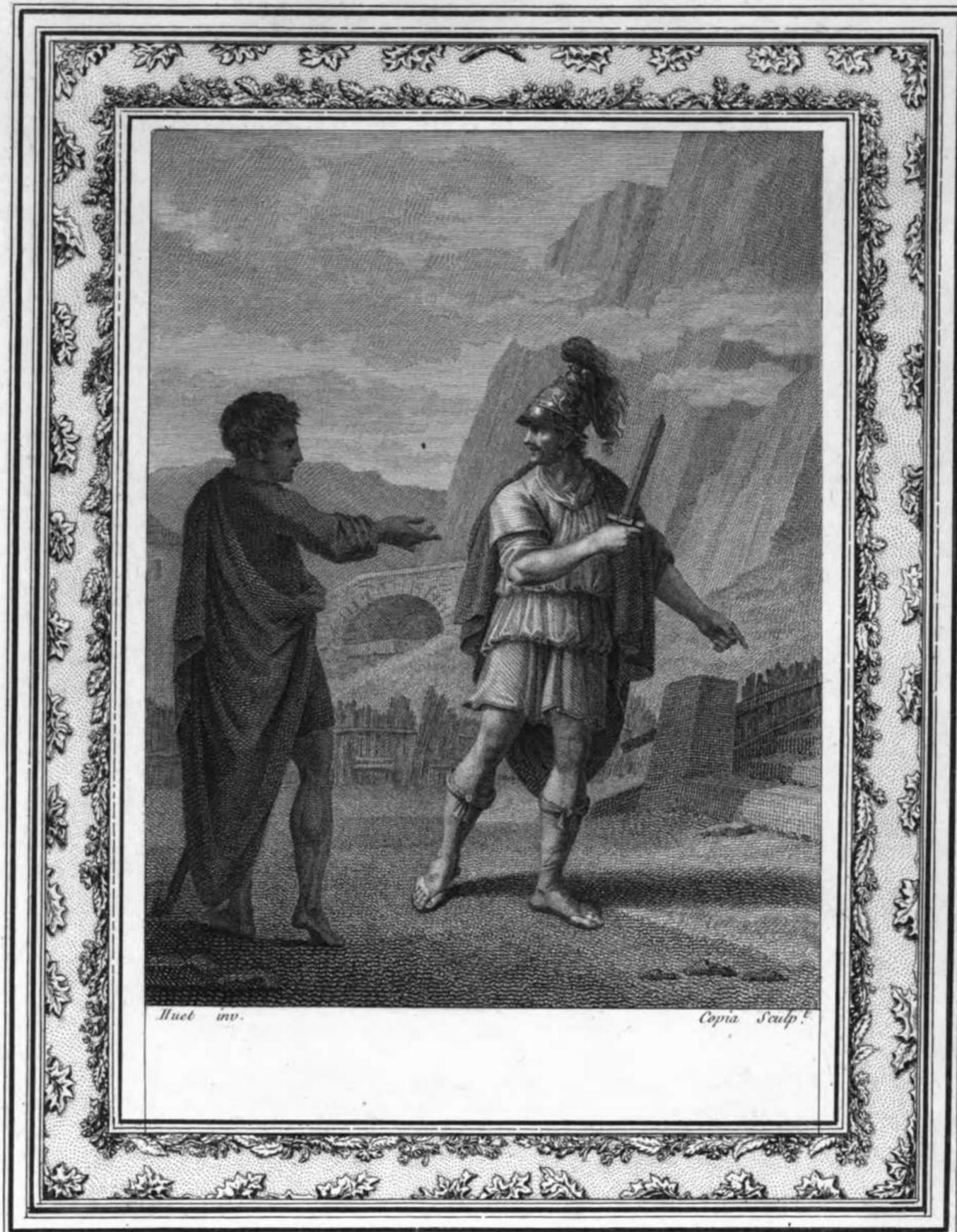
LYCIDAS.

Quò te, Mœri, pedes? an, quò via ducit, in urbem?

MOERIS.

O Lycida, vivi pervenimus, advena nostri<sup>(1)</sup>  
(Quod numquam veriti sumus) ut possessor agelli  
Diceret: Hæc mea sunt; veteres, migrate, coloni.  
Nunc victi, tristes, quoniam fors omnia versat,  
Hos illi (quod nec bene vertat!) mittimus hædos.





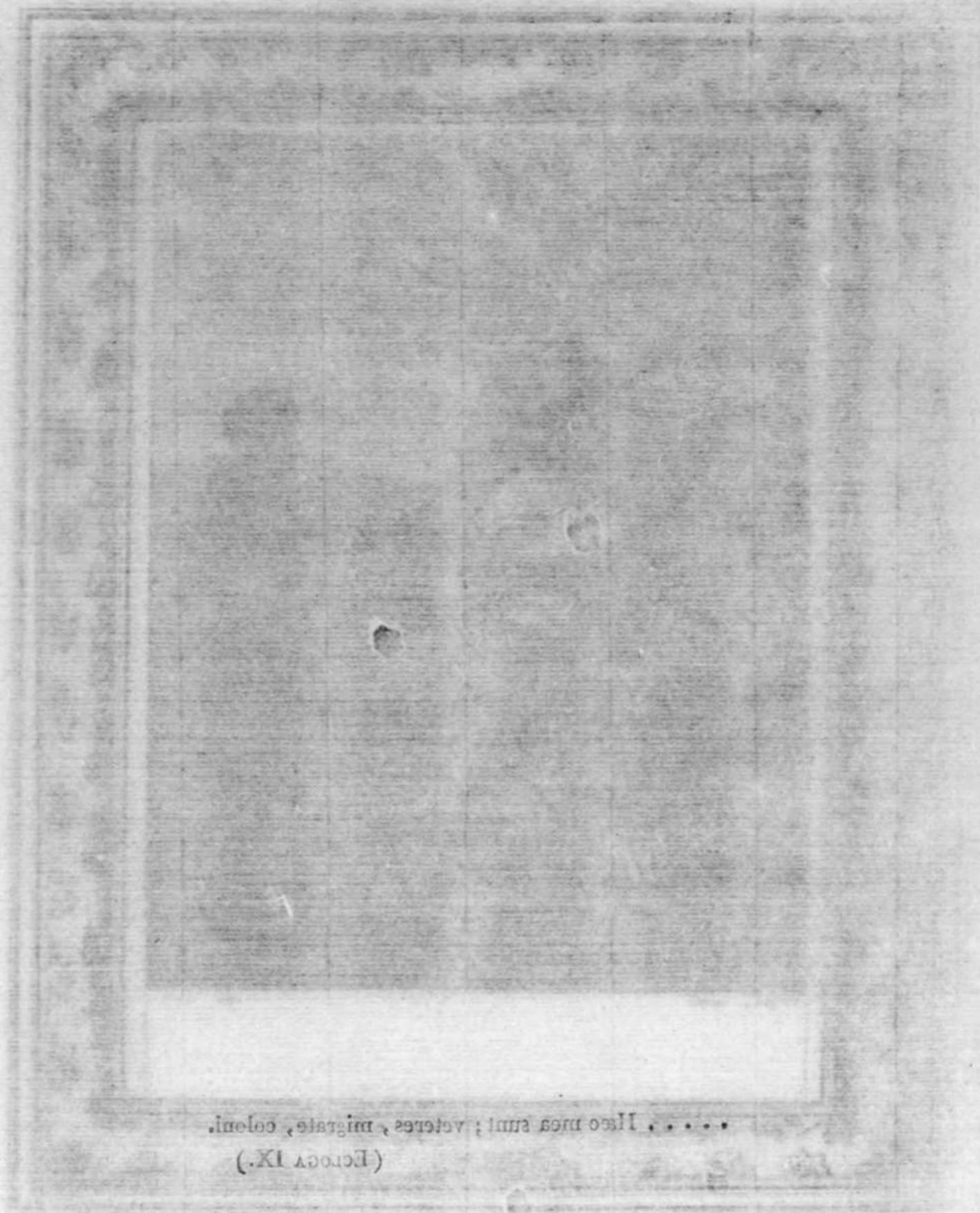
*Huet inv.*

*Copia Sculp.*

.....

.....

..... Hæc mea sunt; veteres, migrate, coloni.  
(ECLOGA IX.)



... . . . . . Iteo mea sunt; veteres, migrales, coloni.  
 (Ergo IX.)

---

# ÉGLOGUE NEUVIÈME.

---

LYCIDAS, MÉRIS.

LYCIDAS.

VIENS-TU rejoindre ici le chemin de Mantoue,  
Méris ?

MÉRIS.

A quel opprobre, ô ciel, on nous dévoue !  
Et nous vivons encor ! Qui l'aurait jamais cru,  
Qu'un avide étranger, sur nos champs accouru,  
Nous dirait : « Fuyez tous, abandonnez vos terres,  
» Éloignez-vous des champs cultivés par vos pères,  
» Tous ces biens sont à moi.... » De chagrin dévoré,  
Quand le sort en ces lieux change tout à son gré,

318 BUCOLIC. ECLOGA IX.

LYCIDAS.

Certè equidem audieram, quà se subducere colles  
Incipiunt, mollique jugum demittere clivo,  
Usque ad aquam et veteres, jam fracta cacumina, fagos,  
Omnia carminibus vestrum servasse Menalcan.

MOERIS.

Audieras; et fama fuit: sed carmina tantùm  
Nostra valent, Lycida, tela inter Martia, quantùm  
Chaonias dicunt, aquilâ veniente, columbas.  
Quòd nisi me quâcumque novas incidere lites  
Antè sinistra cavâ monuisset ab ilice cornix,  
Nec tuus hic Mœris, nec viveret ipse Menalcas.

LYCIDAS.

Heu! cadit in quemquam tantum scelus! heu! tua nobis  
Pænè simul tecum solatia rapta, Menalca!

BUCOL. ÉGLOGUE IX. 319

Je porte ces chevreaux ( que ce don soit funeste ! )  
Au farouche oppresseur qu'en secret je déteste.

LYCIDAS.

Mais on croyait Ménalque exempt de nos revers ;  
Il gardait, disait-on, protégé par ses vers,  
Le terrain qui descend du pied de la colline  
Jusqu'au fleuve où ce hêtre offre au loin sa ruine ?

MÉRIS.

Sans doute, on le disait : mais que sont les beaux arts  
Parmi les jeux sanglants et les crimes de Mars ?  
Quand de la tourterelle un vautour fait sa proie,  
Que servent ses doux chants et d'amour et de joie ?  
Oui, sans une corneille, interprète des dieux,  
Qui, volant à ma gauche, a désillé mes yeux,  
Sous les coups d'un soldat ardent à nous poursuivre,  
Ménalque et ton ami bientôt cessaient de vivre.

LYCIDAS.

Quel monstre d'un tel crime aurait pu se noircir ?  
Quoi ! témoin de nos maux, loin de les adoucir,

320 BUCOLIC. ECLOGA IX.

Quis caneret Nymphas? quis humum florentibus herbis  
Spargeret, aut viridi fontes induceret umbrâ?  
Vel quæ sublegi tacitus tibi carmina nuper,  
Cùm te ad delicias ferres Amaryllida nostras?  
« Tityre, dum redeo, brevis est via, pasce capellas;  
» Et potum pastas age, Tityre; et inter agendum  
» Occursare capro, cornu ferit ille, caveto. »

MOERIS.

Immo hæc quæ Varo, necdum perfecta, canebat:  
« Vare, tuum nomen (superet modò Mantua nobis,  
» Mantua væ miseræ nimiùm vicina Cremonæ!)  
» Cantantes sublimè ferent ad sidera cycni. »

LYCIDAS.

Sic tua Cyrneas fugiant examina taxos!

Le ciel nous eût ravi celui qui les soulage !  
Qui donc eût célébré les nymphes du bocage,  
Embelli nos ruisseaux et d'ombrage et de fleurs,  
Et semé sur nos champs les plus riches couleurs ?  
Qui chanterait ces vers que j'osai te surprendre,  
Quand près d'Amaryllis tu songeais à te rendre ?

« Je pars, mais je reviens. Prends soin de mes troupeaux,  
» Tityre ! Conduis-les de nos prés aux ruisseaux ;  
» Mais de ce bouc hardi n'approche pas sans crainte,  
» Il frappe de la corne : évite son atteinte. »

## MÉRIS.

Connais plutôt ces vers, dans la douleur tracés,  
Et, sans art, par Ménalque à Varus adressés :

« Varus ! ô que pour nous Mantoue existe encore !  
» Voisine de Crémone, est-ce un crime à tes yeux ?  
» Grâce au moins pour Mantoue ! et ma voix qui t'implore  
» Portera chaque jour ton grand nom jusqu'aux cieux. »

## LYCIDAS.

Ainsi, que tes essaims renouvelés sans cesse,  
Loin de l'if et des vents accroissent ta richesse !

322 BUCOLIC. ECLOGA IX.

Sic cytiso pastæ distendant ubera vaccæ!  
Incipe , si quid habes. Et me fecere poëtam  
Pierides; sunt et mihi carmina; me quoque dicunt  
Vatem pastores : sed non ego credulus illis;  
Nam neque adhuc Varo videor nec dicere Cinnâ  
Digna, sed argutos inter strepere anser olores.

MOERIS.

Id quidem ago; et tacitus, Lycida, mecum ipse voluto,  
Si valeam meminisse; neque est ignobile carmen.  
« Huc ades, ô Galatea: quis est nam ludus in undis?  
» Hic ver purpureum; varios hîc flumina circum  
» Fundit humus flores; hîc candida populus antro  
» Imminet, et lentæ texunt umbracula vites.  
» Huc ades: insani feriant sine littora fluctus. »

BUCOL. ÉGLOGUE IX. 325

Qu'un laitage, embaumé par les fleurs du matin,  
Toujours plus abondant ruisselle sous ta main !  
Mais tu sais d'autres vers ; que ta voix les répète.  
Les muses , dès long-temps, m'ont aussi fait poète ;  
J'ai dicté quelques vers : nos pasteurs indulgents,  
Quelquefois d'un éloge ont honoré mes chants.  
Surpris de mes succès, il me faut pour y croire,  
Que Varus , que Cinna soient garants de ma gloire ;  
Et, des cygnes du Pinde admirant les concerts,  
J'ose à peine à leurs voix unir mes simples airs.

MÉRIS.

Je repasse en moi-même, et cherche pour te plaire,  
Quelques vers, en effet, dignes qu'on les préfère ;  
Écoute : « ô Galatée ! ici plus radieux,  
» Un éternel printemps ne fuit jamais ces lieux !  
» Accours, viens, Galatée, à la voix qui t'appelle !  
» Quel charme a donc pour toi l'onde qui te recèle ?  
» Ici pour t'arrêter, si tu chéris les eaux,  
» Les fleurs couronneront nos limpides ruisseaux.  
» Regarde ce palmier, vois la vigne sauvage  
» Autour de cette grotte épaissir leur feuillage ;

LYCIDAS.

Quid, quæ te purâ solum sub nocte canentem  
Audieram ? Numeros memini, si verba tenerem.

MOERIS.

« Daphni, quid antiquos signorum suspicis ortus ?<sup>(2)</sup>  
» Ecce Dionæi processit Cæsaris astrum,  
» Astrum, quo segetes gauderent frugibus, et quo  
» Duceret apricis in collibus uva colorem.  
» Insere, Daphni, piros : carpent tua poma nepotes. »  
Omnia fert ætas, animum quoque. Sæpè ego longos  
Cantando puerum memini me condere soles :  
Nunc oblita mihi tot carmina ; vox quoque Mœrim  
Jam fugit ipsa : lupi Mœrim vidère priores.  
Sed tamen ista satis referet tibi sæpè Menalcas.

BUCOL. ÉGLOGUE IX. 325

» Viens trouver, près de nous, le calme et la fraîcheur,  
» Et laisse entr'eux les flots s'agiter en fureur. »

LYCIDAS.

Et ces chants qu'une fois, assis dans la bruyère,  
Tu confiais la nuit à l'écho solitaire,  
Combien ils me charmaient ! Cette nuit, ces concerts,  
Me sont toujours présents : rappelle-moi les vers.

MÉRIS.

« Qu'est-il besoin, Daphnis, de contempler encore  
» Des vieux astres des cieux le couchant et l'aurore ?  
» Devant l'astre nouveau qui sera notre appui,  
» L'antique firmament disparaît aujourd'hui.  
» L'âme du grand César, de rayons couronnée,  
» Apparaît dans l'Olympe auprès de Dionée.  
» Le voilà triomphant, l'astre qui désormais  
» Doit répandre à son gré ses fertiles bienfaits ;  
» Qui doit de nos moissons éclairer l'allégresse,  
» Et des pampres fleuris colorer la richesse :  
» Oui, les arbres greffés sous ses regards heureux,  
» Fléchiront sous leurs fruits pour nos derniers neveux. »

## LYCIDAS.

Causando nostros in longum ducis amores.  
Et nunc omne tibi stratum silet æquor, et omnes<sup>3</sup>  
( Adspice ) ventosi ceciderunt murmuris auræ :  
Hinc adeo media est nobis via ; namque sepulcrum  
Incipit apparere Bianoris. Hic ubi densas  
Agricolæ stringunt frondes, hinc, Mœri, canamus ;  
Hic hædos deponere : tamen veniemus in urbem.  
Aut, si nox pluviam ne colligat antè veremur,  
Cantantes licet usque ( minùs via lædat ) eamus :  
Cantantes ut eamus, ego hoc te fasce levabo.

BUCOL. ÉGLOGUE IX. 327

Mais trop de chant m'épuise, excuse ma faiblesse :  
L'âge enfin détruit tout, l'esprit même s'affaisse ;  
A chanter autrefois j'aurais passé le jour ;  
La mémoire aujourd'hui m'échappe sans retour ;  
Et le premier, sur moi fixant un œil funeste ,  
Quelque loup, de ma voix aura détruit le reste.  
Laisse donc, en ces lieux, Ménalque revenir,  
Lui seul a de ses vers un heureux souvenir.

LYCIDAS.

Pourquoi me condamner à ces retards pénibles ?  
Regarde : ce beau fleuve et les vents sont paisibles !  
Tout se tait. C'est ici la moitié du chemin ;  
Déjà vers le penchant de ce coteau lointain  
Paraît de Bianor l'antique sépulture.  
Auguste monument ! Vois la fraîche verdure  
Que pour lui nos bergers ravissent aux ormeaux !  
Arrête ici tes pas, dépose tes chevreaux.  
La ville n'est pas loin ; si tu crains quelque orage,  
Livre-moi ce fardeau léger pour mon jeune âge ;  
Et, plus dispos, Méris, chante au moins en marchant :  
Le chemin le plus long s'abrège par le chant.

MOERIS.

Desine plura, puer; et quod nunc instat agamus.  
Carmina tum melius, cum venerit ipse, canemus.



## MÉRIS.

Cesse, dans ma douleur, d'insister davantage ;  
Hâtons-nous : je me dois aux soins de mon voyage.  
Si le sort pour Ménélaque ici peut s'adoucir,  
Nous pourrons avec lui chanter plus à loisir.



---

# REMARQUES

## SUR L'ÉGLOGUE NEUVIÈME.

---

VIRGILE, comme on l'a vu dans la Notice historique qui est à la tête de ses OEuvres complètes, avait obtenu la restitution du domaine de ses pères. Mais, dans le trouble des guerres civiles, la voix des chefs n'est pas toujours entendue. Le centurion Arius s'était établi sous le toit modeste de Tityre, et, malgré la volonté proclamée d'Auguste, il dit à Virgile qui réclamait l'exécution des ordres bienveillants de l'empereur, *hæc mea sunt* « ces domaines sont à moi ». Le véritable possesseur fut chassé de sa propre demeure ; il fut menacé et poursuivi. Les muses allaient perdre leur plus cher favori. Virgile échappa cependant à l'avare fureur d'Arius, et le danger qu'il courut fut le sujet de sa neuvième églogue. Cette églogue est beaucoup au-dessous de la première où le poète remercie Auguste, et l'on peut dire que la frayeur l'inspira moins bien que la reconnaissance.

<sup>1)</sup> PAGE 316, VERS 2.

O Lycida, vivi pervenimus, advena nostri  
(Quod numquam veriti sumus) ut possessor agelli  
Diceret: Hæc mea sunt; veteres, migrate, coloni.  
Nunc victi, tristes, quoniam fors omnia versat,  
Hos illi (quod nec bene vertat!) mittimus hædos.

Le désordre qui règne dans la construction de ces vers, montre bien le trouble qui devait agiter l'esprit du berger, et qui paraissait régner en même temps parmi tous les habitants des campagnes voisines de Crémone et de Mantoue. Le poète n'emploie que quelques mots pour exprimer l'usurpation d'Arius; mais il emploie plusieurs vers pour rendre la surprise et l'effroi du berger. La vie des bergers est rarement troublée; ils ne peuvent concevoir des événements dont ils n'ont pu prévoir la cause. C'est parmi eux que la propriété commença à être sacrée, et que le dieu Terme obtint ses premiers autels.

Le bruit s'était répandu que Méris était rentré dans le champ de ses aïeux; il devait ce bienfait à l'harmonie de ses vers; mais que peut l'harmonie contre la fureur des guerres civiles! La muse du poète est au milieu des barbares vainqueurs comme la colombe d'Aonie parmi les aigles cruels. Cette comparaison est charmante; elle a toute la grâce et l'innocente simplicité des bergeries.

Lycidas gémit sur les périls du berger Méris , il s'écrie du ton le plus touchant :

Quis caneret Nymphas? quis humum florentibus herbis  
Spargeret, aut viridi fontes induceret umbrâ?

La gloire des nymphes est intéressée au sort de Ménéalque. La terre elle-même manquerait de fleurs et les fontaines d'ombrages, si ce berger avait succombé. Tels sont les malheurs des bergeries ; les êtres inanimés les partagent : la nature entière est en deuil ; quel lecteur n'en serait point touché !

Après avoir ainsi exprimé leurs craintes et leur désespoir, il nous semble que les bergers sont trop facilement consolés ; ils chantent tour à tour Varus et Galatée. On ne s'étonne pas qu'ils célèbrent les louanges de Varus, car ce général pouvait les protéger auprès d'Auguste ; mais la plus belle des nymphes ne pouvait rien faire pour Méris et pour Ménéalque. Le berger de Virgile traduit mot pour mot la prière que Théocrite met dans la bouche de Polyphème ; les vers latins sont pleins de charme et d'harmonie, mais les sentiments doux qui y règnent, contrastent trop avec ceux qui devaient remplir l'âme des bergers dépouillés par des mains avides et meurtrières.

Ces remarques critiques ne doivent pas cependant nous empêcher d'admirer le style de Virgile ; observons surtout

l'harmonie de ce vers : *Digna, sed argutos inter strepere anser olores*. Un son rauque et sourd s'y fait entendre ; on y distingue le cri bruyant de l'oison parmi les chants harmonieux du cygne : dans le morceau de Galatée, on pourrait citer plusieurs vers où l'on reconnaît le *molle atque facetum* dont parle Horace.

<sup>2)</sup> PAGE 324, VERS 4.

« Daphni, quid antiquos signorum suspicis ortus?  
 » Ecce Dionæi processit Cæsaris astrum ;  
 » Astrum, quo segetes gauderent frugibus, et quo  
 » Duceret apricis in collibus uva colorem.  
 » Insere, Daphni, piros : carpent tua poma nepotes. »

Tandis qu'on célébrait à Rome des jeux funèbres en l'honneur de César, une étoile apparut tout à coup. Le peuple crut voir l'âme de César reçu en triomphe dans le ciel. Le berger Méris fait allusion à cet événement dans les vers que nous venons de citer : on chercherait en vain des vers plus pompeux dans l'*Énéide* ; ces images, quoique grandes et sublimes, appartiennent à la poésie pastorale. Les esprits les plus éclairés ne sont pas ceux qui se font l'image la plus brillante des objets qui les occupent ; si j'étais assis sur le trône du monde, et si la louange avait des attraits pour moi, j'aimerais mieux être loué par des bergers que par des académiciens : les beaux esprits feront des comparaisons ingé-

nieuses, mais le berger regardera le ciel; il y verra l'astre de César, cet astre qui doit jaunir les moissons dans les champs, et mûrir les raisins sur les coteaux.

Le dernier vers, *Inserere, Daphni, puros: carpent tua poma nepotes*, nous montre déjà les biens de l'avenir liés à ceux du présent. Dans les villes, des colonnes, des temples, des palais, parlent aux générations des règnes qui les ont précédées. Dans les champs, les monuments sont plus simples, mais non moins utiles et moins durables; ce sont les arbres que le laboureur a plantés, qui parlent de lui à ses enfants, qui marquent la durée des âges. Lafontaine a dit dans la fable du *Vieillard et des trois jeunes Hommes*:

Mes arrière-neveux me devront cet ombrage.

<sup>3)</sup> PAGE 326, VERS 2.

Et nunc omne tibi stratum silet æquor, et omnes  
( Adspice ) ventosi ceciderunt murmuris auræ :  
Hinc adeo media est nobis via ; namque sepulcrum  
Incipit apparere Bianoris. Hic ubi densas  
Agricolæ stringunt frondes....

Ces tableaux respirent une douce mélancolie. Le silence qui règne dans les champs a quelque chose de triste; c'est presque le silence de la nuit: les vents se taisent, le fleuve semble endormi, et le tombeau de Bianor est le dernier point

de vue du tableau. Cette vue du tombeau est plus convenable au sujet que la chanson adressée à Galatée.

Marmontel reproche aux bergers de Virgile de parler de calamités publiques , d'usurpations , de servitude ; mais , quand la guerre civile les dépouille , comment n'auraient-ils pas le droit de se plaindre ! Leurs plaintes peuvent avoir quelque chose de plus touchant que le spectacle d'une vie toujours tranquille. Pour que l'esprit humain puisse sentir les charmes de la paix des champs , peut-être est-il nécessaire que cette paix paraisse quelquefois troublée dans les peintures de la vie pastorale. Les images riantes appartiennent sans doute aux bergeries , mais les idées tristes n'y sont pas toujours déplacées. Quel charme ne trouve-t-on pas dans le *Cimetière de campagne* et dans le *Village abandonné* ! L'idée du tombeau de Bianor n'est pas moins touchante ; l'esprit en est tendrement ému , et le sentiment de tristesse qu'on éprouve , n'est pas sans plaisir.

---

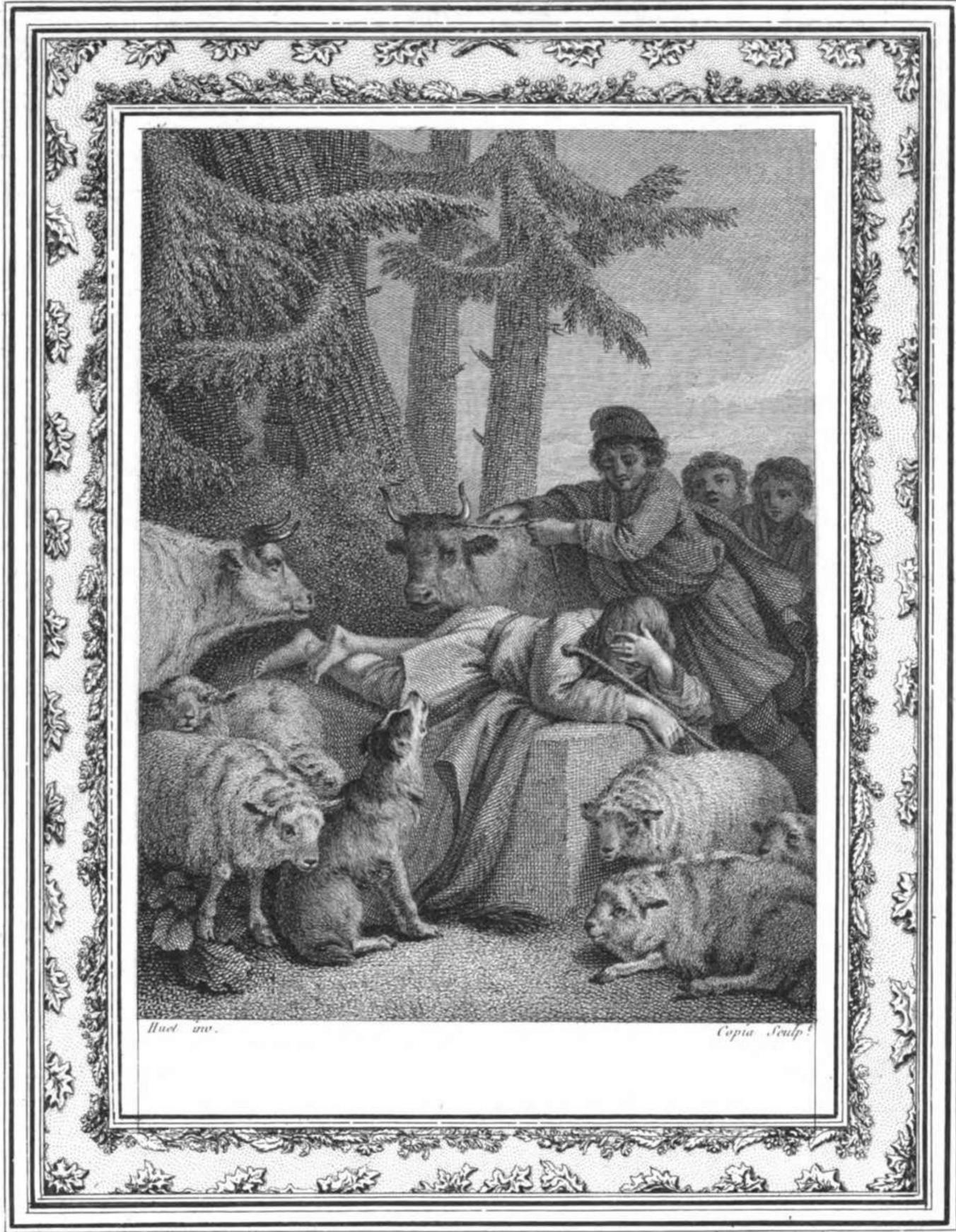
## ECLOGA DECIMA.

---

GALLUS.

**E**XTREMUM hunc, Arethusa, mihi concede laborem :  
Pauca meo Gallo, sed quæ legat ipsa Lycoris,  
Carmina sunt dicenda : neget quis carmina Gallo ?  
Sic tibi, cùm fluctus subterlabere Sicanos,  
Doris amara suam non intermisceat undam !  
Incipe : sollicitos Galli dicamus amores,  
Dum tenera attendent simæ virgulta capellæ.  
Non canimus surdis; respondent omnia silvæ.<sup>(1)</sup>





..... Illum etiam solâ sub rupe jacentem  
Mænalus, et gelidi fleverunt saxa Lycæi.

(ECLOGA X.)

..... Illud etiam solis sub rube jaculum  
Mentulus, et goliu leverunt saxa Lycori.  
(Erooz X.)

---

## ÉGLOGUE DIXIÈME.

---

GALLUS.

VIENS, préside, Aréthuse, à mes derniers concerts !  
En faveur de Gallus accorde-moi des vers,  
Des vers tels que le cœur, l'amitié les inspire,  
Et tels que Lycoris et les lise et soupire ;  
Dicte-les peu nombreux, mais dignes de Gallus.  
Gallus ! un nom si cher doit-il craindre un refus ?  
Ainsi puissent tes flots, sous les mers de Sicile,  
Obtenir, toujours purs, un cours libre et facile,  
Et braver, au milieu de cent fleuves surpris,  
L'onde amère et les vents de l'antique Doris !  
Vers ces jeunes bourgeons quand mon troupeau s'empresse,  
De Gallus amoureux déplorons la tristesse !  
Commence : à nos accents rien n'est sourd dans les bois ;  
Ici tout est sensible et répond à ma voix.

Quæ nemora, aut qui vos saltus habuere, puellæ  
Naïdes, indigno cùm Gallus amore periret !  
Nam neque Parnassi vobis juga, nam neque Pindi  
Ulla moram fecere, neque Aonie Aganippe.  
Illum etiam lauri, etiam flevere myricæ,<sup>(2)</sup>  
Pinifer illum etiam solâ sub rupe jacentem  
Mænalus et gelidi fleverunt saxa Lycæi.  
Stant et oves circùm ; nostri nec pœnitet illas :  
Nec te pœniteat pecoris, divine poëta ;  
Et formosus oves ad flumina pavit Adonis.<sup>(3)</sup>

Venit et upilio ; tardi venere bubulci ;  
Uvidus hibernâ venit de glande Menalcas :<sup>(4)</sup>

Quel antre ténébreux, quelle forêt secrète,  
Jeunes vierges des eaux, vous servit de retraite,  
Quand d'un aveugle amour indignement charmé,  
Gallus de ses tourments périssait consumé ?  
Non, non, d'Aganippé la source enchanteresse,  
Les torrents d'Hippocrène ou les flots du Permesse,  
Les vallons d'Aonie et ses monts radieux,  
N'arrêtaient point vos pas, n'attiraient point vos yeux :  
Tout vous eût fait connaître une douleur égale,  
Et les rocs du Lycée et les pins du Ménale ;  
Les ronces, les lauriers y séchaient tour à tour,  
Lorsqu'au pied d'un rocher Gallus mourait d'amour.  
Ses brebis, en silence, autour de lui pressées,  
A son morne chagrin semblaient intéressées.  
Quel troupeau n'est sensible aux maux de son berger ?  
Ah ! toi-même aux troupeaux ne sois point étranger !  
Que ce nom de berger, qu'un dieu prit chez Admète,  
N'offense point Gallus harmonieux poète !  
Le doux nom de berger fut celui d'Adonis,  
Et l'amant de Vénus a pris soin des brebis.

Déjà, de toutes parts, la foule t'environne,

Omnes, Unde amor iste, rogant, tibi? Venit Apollo :  
Galle, quid insanis? inquit : tua cura Lycoris  
Perque nives alium perque horrida castra secuta est.<sup>(5)</sup>  
Venit et agresti capitis Silvanus honore,  
Florentes ferulas et grandia lilia quassans.  
Pan, deus Arcadiæ, venit, quem vidimus ipsi  
Sanguineis ebuli baccis minioque rubentem :  
Ecquis erit modus? inquit; Amor non talia curat :  
Nec lacrymis crudelis Amor, nec gramina rivis,  
Nec cytiso saturantur apes, nec fronde capellæ.

Tristis at ille : Tamen cantabitis, Arcades, inquit;<sup>(6)</sup>

Chacun sur tes amours s'interroge et s'étonne ;  
Les plus jeunes pasteurs s'approchent les premiers :  
Près d'eux , à pas tardifs , viennent les lourds bouviers ,  
Et le vieux Palémon , sur sa tête blanchie ,  
Rapportant pour l'hiver des glands chargés de pluie.  
La foule , avec respect , s'ouvre pour Apollon ;  
Il répétait : « Gallus , où donc est ta raison ?  
» Celle qui t'est si chère !.... un autre l'a séduite ,  
» Et dans l'horreur des camps la promène à sa suite ! »  
A son jeune cyprès on reconnaît Sylvain.  
Parmi de longs rameaux , on le voit dans sa main  
Balancer de grands lis à la tige fleurie.  
Bientôt , à ses côtés , vient le dieu d'Arcadie ,  
D'hièble et de carmin le visage enflammé :  
« Eh quoi ! disait ce dieu , si tu n'es plus aimé ,  
» N'est-il donc à tes maux ni terme , ni remède ,  
» A des pleurs insensés crois-tu que l'Amour cède ?  
» Cet enfant est cruel ! l'Amour aime les pleurs ,  
» Comme un pré les ruisseaux , et l'abeille les fleurs. »

Mais lui , plus triste encore , et n'écoutant qu'à peine :  
« Seuls vous savez chanter , vous chanterez ma peine ,

Montibus hæc vestris : soli cantare periti  
Arcades. O mihi tum quam molliter ossa quiescant,  
Vestra meos olim si fistula dicat amores !  
Atque utinam ex vobis unus, vestrique fuissem  
Aut custos gregis, aut maturæ vinitor uvæ !  
Certè, sive mihi Phyllis, sive esset Amyntas,  
Seu quicumque furor ( quid tum, si fuscus Amyntas ?  
Et nigræ violæ sunt, et vaccinia nigra ),  
Mecum inter salices lentâ sub vite jaceret :  
Serta mihi Phyllis legeret, cantaret Amyntas.  
Hic gelidi fontes, hinc mollia prata, Lycori ;  
Hic nemus : hinc ipso tecum consumerer ævo.

- » Arcadiens heureux ! O que si quelques jours  
» Votre luth à ces monts racontait mes amours ,  
» Gallus dans le tombeau reposerait tranquille !  
» Que n'ai-je parmi vous , dans un modeste asile ,  
» Ou marié la vigne , ou soigné vos troupeaux !  
» L'amour eût de ces lieux respecté le repos ;  
» Et de fougueux transports s'il eût rempli mon âme ,  
» Ou Phyllis , ou Daphné , répondrait à ma flamme.  
» Phyllis a moins d'éclat ; mais une fleur des champs ,  
» Mais le sombre hyacinthe orne encor le printemps :  
» Quels charmes ne remplace un cœur sans imposture !  
» Là , de pampres couvert , entouré de verdure ,  
» Là , du moins , sous l'abri de ces rians coteaux ,  
» Ou Phyllis , ou Daphné , dans l'ombre des berceaux ,  
» Viendrait me prodiguer des soins toujours fidèles.  
» Phyllis irait , pour moi , cueillir des fleurs nouvelles ;  
» Charmé de ses accents , j'écouterais Daphné.  
» Prés fleuris , onde pure , ô séjour fortuné !  
» Rendez-moi Lycoris ! Viens dans ces riches plaines ;  
» Ici de beaux vergers , des gazons , des fontaines ,  
» Des bois mystérieux , et les cieux les plus doux.  
» C'est ici , loin du monde et des regards jaloux ,

Nunc insanus amor duri me Martis in armis<sup>(7)</sup>  
Tela inter media, atque adversos detinet hostes :  
Tu procul a patriâ (nec sit mihi credere tantum!)  
Alpinas, ah dura! nives et frigora Rheni  
Me sine sola vides. Ah! te ne frigora lædant!  
Ah! tibi ne teneras glacies secet aspera plantas!

Ibo : et Chalcidico quæ sunt mihi condita versu  
Carmina pastoris Siculi modulabor avenâ.  
Certum est in silvis, inter spelæa ferarum,  
Malle pati, tenerisque meos incidere amores  
Arboribus : crescent illæ ; crescetis, amores.<sup>(8)</sup>  
Interea mixtis lustrabo Mænala Nymphis,  
Aut acres venabor apros ; non me ulla vetabunt  
Frigora Parthenios canibus circumdare saltus :<sup>(9)</sup>

» Que nos jours, consumés par une même ivresse,  
 » S'exhaleraient ensemble, éteints par la vieillesse.

» Quelle erreur ! faut-il donc, affrontant mille dards,  
 » Porter mon fol amour sous les drapeaux de Mars ?  
 » Je t'y suivrai !.... Que dis-je ? à mes pleurs aguerrie,  
 » N'as-tu pas, sans regrets, délaissé ta patrie !  
 » Pour être loin de moi, ( que n'en puis-je douter ! )  
 » Neige, torrents, frimas, rien ne doit t'arrêter !  
 » Quoi ! des Alpes sans moi tu peux gravir les cimes !  
 » Seule, du Rhin glacé tu franchis les abîmes !  
 » Ah ! puissent leurs glaçons, puissent les durs frimas  
 » Se fondre et s'amollir sous tes pieds délicats !

» J'irai, ma flûte au loin me rendra l'interprète  
 » Des vers que, dans Chalcis, fit pour moi son poète.  
 » C'est un désert, un antre où je dois habiter ;  
 » Aux tyrans des forêts je veux les disputer.  
 » Là, gravant mon amour sur les tiges nouvelles,  
 » Le temps les verra croître, et ma flamme avec elles.  
 » J'irai sur le Ménale, intrépide chasseur,  
 » Des sangliers fougueux défier la fureur.

346 BUCOLIC ECLOGA X.

Jam mihi per rupes videor lucosque sonantes  
Ire; libet Partho torquere Cydonia cornu  
Spicula : tamquam hæc sint nostri medicina furoris,  
Aut deus ille malis hominum mitescere discat!  
Jam neque Hamadryades rursus nec carmina nobis  
Ipsa placent; ipsæ, rursus concedite, silvæ:  
Non illum nostri possunt mutare labores;  
Nec si frigoribus mediis Hebrumque bibamus,  
Sithoniasque nives hiemis subeamus aquosæ;  
Nec si, cum moriens altâ liber aret in ulmo,  
Æthiopum versemus oves sub sidere Cancri.  
Omnia vincit Amor, et nos cedamus Amori.<sup>(10)</sup>

Hæc sat erit, divæ, vestrum cecinisse poëtam,<sup>(11)</sup>  
Dum sedet, et gracili fiscellam textit hibisco,  
Pierides; vos hæc facietis maxima Gallo;  
Gallo, cujus amor tantum mihi crescit in horas,  
Quantum vere novo viridis se subjicit alnus.

Surgamus : solet esse gravis cantantibus umbra;

- » Mes chiens plus animés franchiront sur mes traces  
 » Du froid Parthénus les éternelles glaces ;  
 » Au sommet de ses rocs, au fond de ses forêts,  
 » Comme un Parthe, en fuyant je lancerai mes traits.  
 » Vains secours ! vains travaux ! aveugles que nous sommes !  
 » Eh ! qu'importe à l'amour tous les tourments des hommes !  
 » Nymphes des bois, Sylvains ! ni vos chants, ni vos jeux,  
 » Ni le charme des vers, ne calmeront mes feux !  
 » Oui, sous le cancer même, aux lieux où sa furie  
 » Dévore des ormeaux et l'écorce et la vie ;  
 » Sur l'Hèbre ou chez le Scythe, égaré par l'Amour,  
 » Quand tout cède à ce dieu, cédon à notre tour. »

Mais en chantant Gallus ma corbeille s'achève ;  
 C'est assez : vantez-lui ces vers de votre élève,  
 Muses ! qu'un mot de vous leur donne un plus grand prix !  
 Lui plaire est le seul bien dont mon cœur soit épris.  
 Répétez à Gallus, répétez-lui sans cesse  
 Que pour lui d'heure en heure augmente ma tendresse ;  
 Et qu'il verra, pour lui, croître mes vœux ardents,  
 Comme aux rives des eaux croît un saule au printemps.

Levons-nous : l'horizon déjà devient plus sombre,

Juniperi gravis umbra : nocent et frugibus umbræ.

Ite domum saturæ, venit Hesperus, ite, capellæ.



BUCOL. ÉGLOGUE X. 349

Du genièvre et des nuits la voix redoute l'ombre ;  
L'ombre aussi peut vous nuire, allez, jeunes chevreaux,  
Vesper, du haut des cieux, vous rappelle aux hameaux.



---

# REMARQUES

## SUR L'ÉGLOGUE DIXIÈME.

---

**G**ALLUS avait aimé tendrement une comédienne ou courtisane (ces deux mots sont presque synonymes). Il la célébra dans ses vers, sous le nom de *Lycoris*. Il avait composé quatre livres de poésies pour elle ; c'est beaucoup, mais on ne peut que les regretter, d'après le jugement d'Ovide qui nous dit que Gallus avait fait connaître le nom de Lycoris de l'orient à l'occident ;

Vesper et Eoæ novere Lycorida terræ :

et d'après le témoignage de Properce qui dit à Cynthie :  
« Ce Gallus, qui lave ses blessures encore récentes dans  
» l'onde infernale, n'a-t-il pas immortalisé les charmes de  
» sa Lycoris ? »

Et modò formosâ qui multa Lycoride Gallus,  
Mortuus infernâ vulnera lavit aquâ.

Cette Lycoris avait été affranchie de Volumnius, et la maîtresse d'Antoine qui la prit, la quitta, la reprit, et la conduisit avec lui dans son second voyage des Gaules, où

elle se montrait à ses côtés dans une litière ouverte, et avec une suite plus brillante que celle de la mère du consul. Cicéron fait allusion à cette Lycoris, lorsqu'il dit dans sa seconde Philippique, *uxorem mimam Antoni*. Antoine se montra un jour avec elle sur un char attelé de lions, luxe dont les temps modernes ne donnent plus l'idée, et qui n'appartenait qu'à la magnificence romaine.

Un pareil amant, il faut en convenir, devait éclipser un poète auprès d'une comédienne; Antoine fit oublier Gallus. On a observé que le même malheur était arrivé à Racine qui fut remplacé dans le cœur de la Champmélé, par M. de Tonnerre; on ne sait si Racine fut inconsolable, mais le poète latin eut besoin de l'amitié de Virgile pour être consolé; pour Lycoris, je ne sais si elle ne dut pas s'estimer trop heureuse d'avoir été infidèle, puisque son infidélité lui valut l'honneur d'être célébrée dans la plus touchante des églogues.

<sup>1)</sup> PAGE 332, VERS I.

Extremum hunc, Arethusa, mihi concede laborem :  
 Pauca meo Gallo, sed quæ legat ipsa Lycoris,  
 Carmina sunt dicenda : neget quis carmina Gallo ?  
 Sic tibi, cùm fluctus subterlabere Sicanos,  
 Doris amara suam non intermisceat undam !  
 Incipe : sollicitos Galli dicamus amores,  
 Dum tenera attendent simæ virgulta capellæ.  
 Non canimus surdis ; respondent omnia silvæ.

Avec quel art Virgile sait nous disposer à l'entendre ! Il

implore le secours de la muse qui avait chanté parmi les bergers de Sicile l'amour infortuné de Daphnis ; il l'implore , pour consoler un ami qui n'est pas moins malheureux que le berger dont Théocrite a déploré le trépas ; il ne veut que peu de vers , mais il faut que Lycoris les lise ; ils ont pour but de ramener ou de faire rougir l'infidèle , et c'est par là qu'ils doivent toucher davantage. Une scène sans but intéresse peu les spectateurs. Assuré du secours de sa muse , le poète appelle l'attention de ses lecteurs ; il ne parle point à des sourds , *non canimus surdis* , tout le monde connaîtra ses chants , et les forêts elles-mêmes seront attendries.

Cet art , cette magie poétique , qui personnifie les objets inanimés , semble donner plus d'importance au sujet , soit qu'il tienne plus particulièrement au genre bucolique , ou qu'il soit une combinaison du génie ; il a été inconnu à presque tous les autres poètes latins. L'art des prologues et des expositions a été également négligé trop souvent par les contemporains , les rivaux ou les disciples de Virgile. Quand Tibulle et Properce chantent leurs amours , ils entrent brusquement en matière ; leurs mouvements sont plus passionnés d'abord , mais ils fatiguent plutôt ; Virgile nous quitte avant de nous lasser : d'ailleurs , la clarté , la modestie , la précision de ce préambule , nous disposent mieux à entendre ce que le poète va dire. Sous la simplicité des expres-

sions, on se plaît à trouver dans ce morceau une harmonie douce, et des épithètes poétiques, telles que *sollicitos amores*, *simæ capellæ*, et surtout ce mouvement d'un cœur tendre, *neget quis carmina Gallo*. L'apostrophe aux nymphes qui vient ensuite, est une traduction élégante de Théocrite, dans l'idylle sur la mort de Daphnis. Nous avons cité le passage du poète grec dans nos remarques sur la cinquième églogue.

<sup>2)</sup> PAGE 338, VERS 5.

Illum etiam lauri, etiam flevare myricæ;  
Pinifer illum etiam solâ sub rupe jacentem  
Mænalus et gelidi fleverunt saxa Lycæi.  
Stant et oves circum.

Théocrite fait pleurer aussi les génisses, les animaux féroces et les lauriers; mais Virgile anime et attendrit toute la nature. Les rochers eux-mêmes versent des pleurs. On ne peut pousser les choses plus loin. Les modernes n'ont plus le privilège de faire pleurer ainsi les rochers. La nature des anciens, revêtue des enchantements et des illusions de leur mythologie, se prêtait plus aisément aux images hardies des poètes.

La répétition des mots, *etiam*, *illum etiam*, donne au tableau de Virgile de la grâce et du mouvement. Le choix des épithètes *pinifer* et *gelidi*, y jette de la variété, et fixe l'attention par la vérité et la précision des couleurs locales.

Mais ce qui touche bien plus que les larmes des rochers glacés, et du Ménale couronné de sapins, c'est de voir Gallus couché sur la roche solitaire, et ses brebis immobiles et debout autour de lui, *solâ sub rupe jacentem*: c'est le désespoir sans consolation et nourri par la solitude; les brebis ne paissent plus l'herbe fleurie; elles contemplent tristement leur pasteur. Un seul mot peint leur douleur et leur attitude: *Stant et oves circùm*.

On doit remarquer ici, dans l'arrangement des mots, quelque chose de désordonné qui rend bien la situation des personnages. Qu'on mette à la place de l'hémistiche de Virgile ces paroles latines, *et oves circùm stant*, tout l'effet de ce morceau est détruit.

<sup>3)</sup> PAGE 338, VERS 8.

Nostri nec poenitet illas:

Nec te poeniteat pecoris, divine poëta;

Et formosus oves ad flumina pavit Adonis,

Cette réflexion, jetée comme au hasard au milieu de la description, en éloigne toute monotonie: elle est d'un naturel et d'une simplicité touchante. Virgile craint que son ami, qu'un poète divin ne soit mécontent d'être chanté dans la langue des bergers; il prévient ce reproche par une comparaison dont on ne peut trop admirer la délicatesse. Comment l'amant de Lycoris rougirait-il d'avoir quelque

chose de commun avec l'amant de Vénus, le bel Adonis?  
Segrais a fort heureusement emprunté cette image :

Clymène, il ne faut pas mépriser nos bocages :  
Les dieux ont autrefois aimé nos pâturages ;  
Et leurs divines mains, aux rivages des eaux ,  
Ont porté la houlette et conduit les troupeaux.

La même idée a déjà été exprimée par Virgile dans la  
seconde églogue. J.-B. Rousseau l'a imitée dans ces vers :

Revenez, revenez, aimable Galatée ! . . .  
. . . . .  
Qui peut vous retenir loin de ces doux rivages ?  
Avez-vous oublié nos jardins, nos bocages ?  
Ah ! ne méprisez point leurs champêtres attraits ;  
Revenez : les dieux même ont aimé les forêts.

Rousseau a imité ainsi plusieurs passages des églogues de  
Virgile ; un aussi grand poète doit nous faire juger combien  
il est difficile de rendre en français les beautés des buco-  
liques latines, puisque ses imitations ne sont pas toujours  
heureuses.

<sup>4)</sup> PAGE 338, VERS II.

Venit et upilio ; tardi venere bubulci :  
Uvidus hibernâ venit de glande Menalcas . . . .

L'aspect du bouvier, et du pâtre qui vient de la forêt,  
pourrait avoir quelque chose de trivial, mais la compari-  
son d'Adonis a d'avance tout ennobli. C'est dans ces détails  
que se montre la supériorité du génie de Virgile. Il les rend

agréables par la variété de ses tournures , et la vivacité de ses images.

L'épithète *tardi* est heureuse et très propre à peindre la démarche du bouvier. Le dernier de ces deux vers qui représente Ménalque arrivant *tout mouillé de la froide glandée*, offre une image pittoresque ; il est difficile de rendre dans notre langue la fraîcheur et la vérité de ce petit tableau.

<sup>5)</sup> PAGE 340, VERS I.

Omnes, Unde amor iste, rogant, tibi? Venit Apollo:  
Galle, quid insanis? inquit: tua cura Lycoris  
Perque nives alium perque horrida castra secuta est.

Nous avons vu, dans les vers précédents, Gallus assis au pied d'un rocher désert ; nous avons vu ses brebis rangées autour de lui, et gémissant en silence de son chagrin. Maintenant il est entouré des bergers et des divinités champêtres ; Apollon est à leur tête, *venit Apollo*. Les bergers se contentent de demander à Gallus d'où lui vient un si violent amour ; Apollon, qui est le maître des poètes, et dont Gallus ne peut méconnaître l'empire, lui parle avec moins de ménagement. *Galle, quid insanis?* « Gallus, quel est ton » délire? » Ce dieu dit à son favori que Lycoris en suit un autre, *alium*, mais il ne lui dit pas qu'elle ait un autre amant. Ce mot vague, *alium*, est plein d'une aimable délicatesse. Arrivent ensuite Sylvain, le dieu des bois, et Pan, le dieu de l'Arcadie. Le dieu des bergers, qui est un person-

nage moins grave qu'Apollon , a de la peine à concevoir les chagrins de Gallus ; il lui montre la cruauté de l'Amour qui aime les larmes , comme les prairies aiment les ruisseaux , et l'abeille le cytise ; ces images champêtres convenaient au dieu Pan ; chacun des personnages parle le langage qui lui convient. Chacun se montre aussi dans l'appareil et dans l'attitude qui lui est propre. Le poète s'efforce d'abord d'attirer l'attention sur les bergers ; les épithètes qu'il leur donne les font remarquer , et sont pour eux comme des habits de fête. Sylvain paraît avec ses attributs , *florentes ferulas et grandia lilia quassans*. Le dieu Pan paraît aussi dans l'éclat de sa parure champêtre , *Sanguineis ebuli baccis minioque rubentem* : on juge à sa mine joyeuse et au vermillon qui couvre son visage , qu'il va parler contre l'amour. Ces détails sont pleins de charmes , on voit que le poète a voulu ennoblir les bergeries , et les rendre dignes de Gallus. Apollon seul paraissait sans attributs. S'il s'était montré dans sa gloire , il aurait éclipsé les bergers et leurs dieux , et le poète serait peut-être sorti du ton de l'églogue.

Dans l'idylle de Théocrite , les pasteurs , Mercure , le dieu Priape , et Vénus arrivent aussi auprès de Daphnis. Mais les bergers ni les dieux ne sont point caractérisés ; les personnages n'y sont point groupés comme dans Virgile. Celui de Priape n'a rien d'agréable , et le langage qu'il tient n'intéresse pas ; la présence de Mercure n'ajoute rien à cette scène

pastorale. Vénus ne paraît que pour se moquer des tourments de Daphnis. Gallus est bien autrement intéressant que le héros de Théocrite ; on connaît à peine quel est l'amour de ce dernier, et la passion de Gallus nous a touchés dès le premier vers.

<sup>6)</sup> PAGE 340, VERS II.

Tristis at ille : Tamen cantabitis, Arcades, inquit,  
Montibus hæc vestris....

La scène change tout à coup, par un mouvement poétique que la langue française n'admet pas, *tristis at ille*. Déjà on ne voit plus le dieu Pan, ni Sylvain, ni Apollon ; on ne voit plus que Gallus ; Gallus lui-même n'aperçoit ni les dieux, ni les bergers qui sont autour de lui et qui lui parlent ; il ne voit que sa Lycoris absente ; les discours d'Apollon, la présence des dieux ne peuvent le distraire de son malheureux amour. Virgile ne pouvait mieux rendre la passion, et ce passage ne saurait être trop loué.

Les premières paroles de Gallus sont l'explosion naturelle d'un cœur dévoré de chagrin. Il ne cherche point à mettre de l'ordre dans ses discours ; sa douleur a quelque chose de pathétique et de doux. Les images de la mort l'entourent ; mais il se rappelle qu'il a chanté les amours des bergers d'Arcadie, il implore la même faveur ; il va mourir de son amour, et son dernier vœu est que cet amour dont il périt

revive encore dans les chants des bergers ; tels sont les amants, qui veulent que leurs plus chères affections leur survivent, et qui chargent, pour ainsi dire, l'avenir d'aimer pour eux. Gallus ne dit point, comme Corydon dans la seconde églogue, qu'il va mourir ; il souhaite que ses os reposent en paix. Cette image est plus touchante ; on voit déjà Gallus dans son cercueil : quelle douce mélancolie dans ces mots : *molliter ossa quiescant!* Les poètes latins emploient fréquemment cette figure. Elle est l'imitation de la formule, *sit tibi terra levis*, « que la terre te soit légère, » par laquelle on terminait les cérémonies funèbres.

Après avoir exprimé un vœu si touchant, Gallus fait un retour sur lui-même et sur le passé. Il regrette de n'avoir pas été un des bergers d'Arcadie, *aut custos gregis, aut maturæ vinitor uvæ*. L'effet ordinaire de l'amour malheureux et de nos désirs mal satisfaits, est de nous faire envier le repos de l'obscurité. Dans une condition obscure, Gallus aurait aimé Phyllis, Amyntas, ou tout autre ; la multitude des objets qu'il indique, et l'indifférence qu'il met dans leur choix, prouvent assez qu'il ne peut en aimer aucun, et qu'il ne peut oublier Lycoris.

En effet, après s'être arrêté un moment sur le bonheur qu'il aurait goûté parmi le bon peuple d'Arcadie, après avoir respiré en quelque sorte la fraîcheur des ombres et des ruisseaux, couché sous l'ombrage, entre Amyntas et Phyllis,

il place Lycoris elle-même dans la scène qui vient de s'offrir à lui ; les amours qu'il a rêvés sont immolés à l'objet de toutes ses pensées. Ces arbres touffus, ces frais ruisseaux, ces forêts paisibles, ne sont rien pour lui sans Lycoris. Quelle douceur, quelle mollesse dans ce vers : *Hic gelidi fontes, hic mollia prata, Lycori!* Qui ne sera pas attendri par le dernier vœu que forme le poète ? En général, ce qui fait le charme de ce morceau, c'est le mélange des idées tristes et voluptueuses. De ce mélange naît un sentiment doux, une sorte de volupté rêveuse qui touche le cœur sans le déchirer, et qui donne l'idée du véritable amour. Tibulle nous montre souvent les images du trépas au milieu des scènes de la volupté ; et ce contraste, si heureusement pris dans la nature, l'a fait appeler le poète du sentiment.

7) PAGE 344, VERS 1.

Nunc insanus amor duri me Martis in armis  
 Tela inter media, atque adversos detinet hostes :  
 Tu procul a patriâ (nec sit mihi credere tantum !)  
 Alpinas, ah dura ! nives et frigora Rheni  
 Me sine sola vides. Ah ! te ne frigora lædant !  
 Ah ! tibi ne teneras glacies secet aspera plantas !

Gallus, se faisant illusion à lui-même, se croyait tout à l'heure auprès de sa Lycoris ; il lui montrait les forêts, la rive du fleuve, la vallée fleurie où ils pourraient passer ensemble d'heureux jours : mais l'illusion se dissipe ; l'image

d'un beau paysage s'est évanouie ; tout s'est enfui avec l'espérance ; Gallus ne voit plus que le spectacle affreux de la guerre et des frimas.

C'est ici qu'il faut admirer le charme des contrastes et le mouvement qui en résulte dans les peintures de Virgile. Il n'appartient qu'au génie de conserver dans cette variété de tons et de couleurs, l'unité nécessaire dans toute espèce d'ouvrage, et d'allier les contraires par des transitions que Boileau regardait comme la plus grande difficulté dans l'art d'écrire.

Les dernières images qui s'offrent à Gallus, ont rendu à la douleur toute son énergie, aux expressions du poète toute leur chaleur. Dans les deux premiers vers, Gallus se représente Lycoris au milieu du tumulte de la guerre ; il se la représente ensuite loin de sa patrie, et comme retenue dans un exil rigoureux ( chose qu'il a peine à croire ), il ne lui adresse point de plaintes ; il se contente de lui exagérer les dangers qu'elle court ; il voudrait l'effrayer par l'aspect des glaces dont elle est entourée. On voit que l'amant de Lycoris conserve encore l'espoir de la ramener, et cet espoir donne plus de délicatesse à ses expressions. Quelle grâce ingénieuse dans ces mots : *me sine sola vides*. Tu verras sans moi les frimas des Alpes, et les rives glacées du Rhin ; « tu les verras seule. » Il regrette qu'elle voie sans lui un spectacle effrayant, elle n'aura personne auprès d'elle pour

la rassurer. Au milieu des camps, elle restera seule, puisque Gallus n'y sera pas. Cette idée est ingénieuse, et peint bien le délire du sentiment.

Gallus ne peut suivre Lycoris ; il ne peut la défendre ni la rassurer ; il ne peut que former des vœux pour elle, et ces vœux sont ceux de l'amour le plus vrai, le plus délicat, le plus généreux. Ils s'adressent à la fois à la tendresse et à l'amour-propre de Lycoris ; ils sont pour elle une louange et une preuve de la passion la plus désintéressée et la plus sincère.

Propertius a imité quelques traits de cette églogue dans sa huitième élégie, où il veut détourner Cynthia d'un voyage qu'elle voulait faire en Illyrie :

Tunc audire potes vesani murmura ponti ?

Fortis et in durâ nave jacere potes ?

Tu pedibus teneris positas fulcra ruinas ?

Tu potes insolitas, Cynthia, ferre nives ? etc.

Ces vers sont inspirés par l'amour ; mais Propertius ne parle ni de la patrie ni de lui. Il finit par souhaiter des vents favorables à son infidèle ; mais il ne témoigne point l'envie de la suivre. On ne peut douter au contraire que Gallus n'ait suivi Lycoris, s'il en eût été le maître. Propertius s'arrête d'ailleurs trop long-temps sur la même idée ; et, dans sa douleur, il ne peut se défendre de l'envie de montrer son esprit. Gallus est plus rapide, surtout plus naturel, et ses

SUR L'ÉGLOGUE X. 363

paroles sont comme un soupir qui s'exhale malgré lui. Virgile ne l'emporte pas seulement sur Properce par le sentiment ; il l'emporte aussi pour l'harmonie. Les syllabes qu'il emploie montrent les aspérités de la glace ; on entend crier la neige et les frimas sous les pas de Lycoris.

<sup>8)</sup> PAGE 344, VERS 9.

Certum est in silvis, inter spelæa ferarum,  
Malle pati, tenerisque meos incidere amores  
Arboribus : crescent illæ ; crescetis, amores.

Voilà Gallus retombé dans ses rêveries. Il veut vivre et souffrir au milieu des animaux sauvages ; il veut graver son amour sur les jeunes arbres des forêts ; quel charme, quelle douceur dans ces mots : *crescent illæ*, *crescetis amores* ! Segrais n'en donne qu'une idée imparfaite dans cette traduction :

En mille et mille lieux de ces rives champêtres,  
J'ai gravé son beau nom sur l'écorce des hêtres ;  
Sans qu'on s'en aperçoive il croîtra chaque jour,  
Hélas ! sans qu'elle y songe : ainsi croît mon amour.

Le dernier vers est heureux, le reste est froid, long, languissant ; l'effet admirable de *crescent illæ*, et *crescetis amores*, est perdu dans la paraphrase ;

Tout ce qu'on dit de trop est fade et rebutant.

Le Tasse a profité de l'idée de Virgile dans l'épisode d'Herminie qui grave aussi son amour et le nom de Tan-crède sur les arbres des forêts.

<sup>9)</sup>PAGE 344, VERS II.

Interea mixtis lustrabo Mænala Nymphis,  
Aut acres venabor apros ; non me ulla vetabunt  
Frigoria Parthenios canibus circumdare saltus :  
Jam mihi per rupes videor lucosque sonantes  
Ire....

Je ne sais quelle sombre tristesse règne dans le premier vers. Il exprime l'idée de la plus profonde solitude. Bientôt le tableau s'anime, et les images de la chasse viennent se mêler à l'idée des nymphes taciturnes. Ne semble-t-il pas voir la forêt ceinte d'une meute de chiens dans ce long vers: *Frigora Parthenios*, etc. Quelle richesse d'harmonie dans le vers qui suit! On croit entendre la marche bruyante de Gallus à travers les bois retentissants.

On verra dans ce passage tout le désordre d'une passion malheureuse qui s'agite et se tourmente, qui semble s'éteindre et se ranimer tour à tour, semblable à un flambeau exposé à tous les vents. Gallus se crée à la fois des consolations et des chagrins, des espérances et des inquiétudes, son cœur voudrait s'échapper à lui-même, et il emporte partout avec lui le trait dont il est blessé. On

reconnait, dans ce langage d'un amant passionné, celui de la malheureuse Phèdre :

Dieux ! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts !  
 Quand pourrai-je, au travers d'une noble poussière,  
 Suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière ?

Il n'est pas inutile de remarquer ici qu'Ovide, dans son poème intitulé : *Remedium amoris*, indique aux amants qui veulent se guérir de leur passion, tous les moyens qu'emploie le tendre Gallus ; mais tous les moyens qu'il emploie, tous les projets qu'il forme, sont inutiles,

D'un incurable amour remèdes impuissants.

L'amour ne se laisse point fléchir par les tourments qu'il cause ; cette réflexion amène, par une transition heureuse, les derniers traits d'un admirable tableau.

<sup>10)</sup> PAGE 346, VERS 5.

Jam neque Hamadryades rursum nec carmina nobis  
 Ipsa placent ; ipsæ , rursum concedite , silvæ :  
 Non illum nostri possunt mutare labores ;  
 Nec si frigoribus mediis Hebrumque bibamus,  
 Sithoniasque nives hiemis subeamus aquosæ ;  
 Nec si, cum moriens altâ liber aret in ulmo,  
 Æthiopum versemus oves sub sidere Cancri.  
 Omnia vincit Amor, et nos cedamus Amori.

Tout ce tableau est frappant de vérité ; après les empor-

tements de la rage, après les illusions du délire, viennent l'affaissement, le dégoût et le désespoir de guérir. Le poète rassemble à dessein tout ce qui plaisait à Gallus : la paix des forêts, le charme des vers, la société des nymphes. Les pronoms *ipsa*, *ipsæ*, montrent tout ce qu'il perd. Ce vers, *non illum nostri possunt mutare labores*, peint bien la lassitude qui naît du désespoir. Gallus se contente de désigner l'amour par le pronom *illum* ; l'amour est l'objet de toutes ses pensées ; il est toujours présent à son esprit ; et, par le pronom *illum*, le poète semble le montrer à ses lecteurs. On voit l'Amour méprisant les plaintes de Gallus ; on le voit versant les tourments et les dégoûts dans l'âme de ce malheureux amant, qui semble avoir donné à Racine l'idée de ces vers qu'il met dans la bouche d'Hippolyte.

Mon arc, mon javelot, mon char, tout m'importune :  
 Je ne me souviens plus des leçons de Neptune ;  
 Mes seuls gémissements font retentir les bois,  
 Et mes coursiers oisifs ont oublié ma voix.

Les images d'un bonheur tranquille n'ont pu distraire Gallus : il imagine d'autres tourments, pour les opposer à ceux de l'amour ; mais, vain espoir ! les glaces de l'Ourse, les feux du Cancer, ne peuvent lui faire oublier sa passion. *Tout cède à l'amour*, dit-il, *cédons aussi à l'amour*. Il est impossible de donner à ce vers la chute harmonieuse qu'il a dans le latin. C'est le dernier soupir du plus tendre des

amants ; l'écho semble répéter ce vers aux forêts attendries, et Lycoris dut sans doute en être touchée ; mais l'histoire ne nous dit point qu'elle revint auprès de Gallus ; un char attelé de lions eut sans doute plus de prix à ses yeux que les airs touchants de la flûte champêtre. Nous n'avons plus de Gallus ni de Virgile, mais on trouverait encore des Lycoris.

<sup>11)</sup> PAGE 346, VERS 13.

*Hæc sat erit, divæ, vestrum cecinisse poëtam....*

Le reste de l'églogue ramène insensiblement au début, Virgile la termine avec ordre, en rappelant l'affection qu'il porte à Gallus ; il emploie de préférence les termes de la langue des bergers ; il rentre tout à fait dans le genre bucolique, dont Gallus pouvait s'écarter.

Qu'on considère la conception, le plan, la conduite, l'ensemble ou les détails de cette églogue, on est frappé de sa perfection. On ne sait qu'y admirer davantage, ou des ressources de l'art, ou des heureux élans de la nature. L'idylle de Théocrite sur la mort de Daphnis n'est qu'une chanson pastorale. Celle-ci est un poëme achevé dans toutes ses parties. Nous avons fait remarquer avec quelle adresse Virgile sait préparer la scène, intéresser les spectateurs, et soutenir l'attention. Il peint l'amour dans tous ses progrès et ses nuances, avec ses craintes, ses espérances, ses

illusions ; il n'oublie rien de ce qu'il doit dire , et ses développements ne dégénèrent jamais en longueurs ; dans le désordre apparent des idées , l'enchaînement des parties s'y fait toujours remarquer ; dans le délire de la passion , l'expression est juste , et la construction claire. Dans les détails les plus communs , il se montre noble ; dans les images élevées , il est simple , varié , rapide , sans être diffus et obscur. Cette dixième églogue est peut-être la plus parfaite , et sans doute la plus difficile à traduire. Les mouvements brusques , qui ne sont point dans le caractère de notre langue , les images que Virgile ne fait souvent qu'indiquer , et qu'il faut développer pour les faire sentir , rendent la tâche du traducteur plus difficile. Mais nous ne craignons point de dire que le poète français a vaincu heureusement le plus grand nombre des difficultés ; et , s'il n'a pas conservé dans cette églogue , comme dans les autres , la précision de son modèle , on y retrouvera toute la délicatesse des sentiments qu'a peints Virgile , et les lecteurs se plairont sans doute à voir dans sa traduction , comme dans l'églogue latine , l'amitié prêtant sa plus tendre éloquence à l'amour.

FIN.

